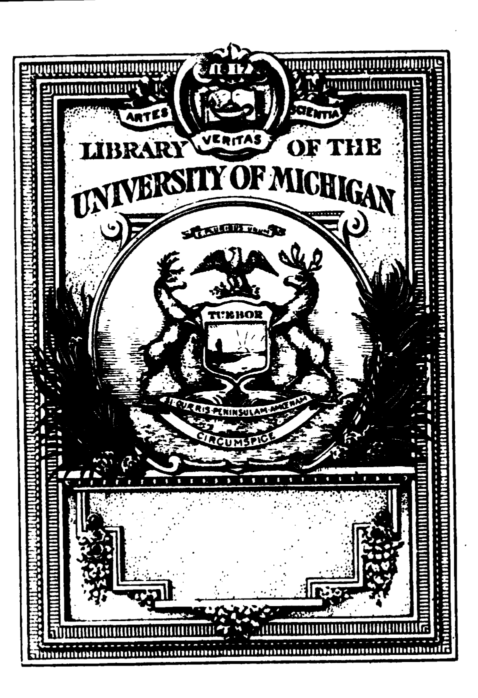

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





5/6/1910 Two works in one ✓ 4/-

2

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXXI

LE LIVRE DES DAMES

DE LA PERSE



Le Puy, imprimerie de Marchessou fils.

Kulsūm Nānī.

KITABI KULSUM NANEH

OU LE

LIVRE DES DAMES

DE LA PERSE

CONTENANT LES RÈGLES

DE LEURS MŒURS, USAGES ET SUPERSTITIONS

D'INTÉRIEUR

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR J. THONNELIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

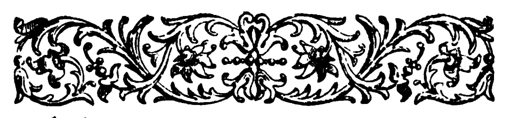
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1881

Les femmes sont toujours les maîtres lorsqu'elles le désirent,
Et rien de plus trompeur que leur bonté ; elles ont des charmes
Supérieurs à la baguette du magicien.
Mais de leurs lèvres tombent les paroles de la sagesse
Comme le plus souvent la musique entre dans l'oreille de l'auditeur.
Oh ! qu'elles jouissent d'une suprématie incomparable !...

FIRDOUSI.



AU NOM DE DIEU

CLÉMENT ET MISERICORDIEUX

QUE *des actions de grâce soient rendues à Dieu ; qu'il soit honoré et glorifié ! Que l'obéissance soit à lui, qui a créé le genre humain, et donné le souffle au sexe de l'homme comme de la femme.*

De qui la science et la puissance de l'esprit?
De qui? si ce n'est d'Ève, la mère du genre humain!
Et, quoique ses fils aient brillé d'âge en âge,
Blasons glorieux de l'ample page de l'Histoire,
Célèbres par leurs exploits, leur sagesse et la culture des arts,
Toutefois elle a couronné ses filles d'un savoir supérieur.

Toujours elles conservent leur prééminente domination
Sur les joies intérieures de la vie, comme sur le riche domaine de la science.
Toujours elles conservent, avec un entier orgueil,
Leur influence suprême sur la direction de l'autre sexe,
Et, de là, pour favoriser de préférence nos propres intérêts,
Nous dépendons du noble génie de la femme.
De là, les maximes sociales découlent avec plus d'agrément
Des charmes des formes et du visage des belles qui en sont douées;
De leurs lèvres de rubis, rehaussées d'admirables perles,
De leurs yeux pleins d'une douce langueur et noirs comme le jais;
De là donc, les préceptes domestiques, les règles et les lois
Prononcées par la beauté, ne peuvent commander qu'au bruit des applaudissements.
Ici, des dames de la Perse, versées dans la science du monde,
Défendent le pouvoir dont leurs mères jouissaient jadis.
Dans un grave conseil elles discutent des matières non moins graves,
Et font leur rapport sur les soins et même les mystères du ménage;

Fièrement elles développent, dans cette solennelle assemblée,
Par quelle conduite adroite on gouverne les maris.
Elles disent les charmes qui préviennent les querelles conjugales,
Comme tous les caprices de la vie d'une femme.
Ces lois morales réclament les hommages du beau sexe,
Et sur le nom de *Kulsûm-Naneh* versent toute célébrité.

O belles personnes! à figure de lune [1], *ayant une odeur de musc, et à robe de soie! pour votre édification et votre instruction ce savant traité a été écrit; mais non point pour l'usage des nobles dominateurs de la terre. Que nulle femme n'hésite donc, relativement à la véritable conduite qu'elle doit tenir en matière de ménage, de ne s'en rapporter qu'aux sérieux interprètes à ces lois et de ces pratiques jugées d'une importance si majeure comme d'une nécessité telle, entre femmes qui aspirent à se diriger elles-*

1. Tiré de l'*Anvari Soheïli,* page 212, ligne 18.

mêmes, avec décence, prudence et décorum. Les interprètes de ces lois sont cinq femmes accomplies. Par l'étude et une complète connaissance des soins et des habitudes de leur sexe, elles ont qualité pour résoudre, d'une manière spéciale, chacun des points de difficulté ou d'embarras qui peuvent se rencontrer dans le cours de la vie domestique.

Les noms de ces dames sont :

Kulsûm-Naneh, la plus âgée de toutes,
Shahr-Bânû-Dadeh,
Dadeh-Bazm-Arâ,
Bâjî-Yâsmin, et
Khâla-Gul-Barî.

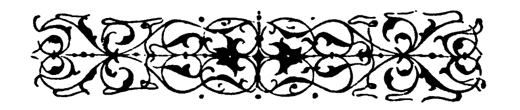
Il y a encore deux autres conseillères, nommées Khála-Jân-Aghâ et Bîbî-Jân-Afrôz, qui donnent leurs opinions avec une impartiale confiance, appuyant aussi ou discutant les décisions des cinq autres dames sur les points de la plus grande importance, et lesquels méritent naturellement le plus attentif examen.

Il est à propos de remarquer que dans

ce traité quatre sortes d'obligations sont spécialement indiquées; c'est-à-dire, ce qui est wâjib *ou nécessaire, convenable de faire; ce qui est* mustahab *ou à souhaiter; ce qui est* sunnat *ou conforme aux lois et traditions de Mohammed; et enfin ce qui est* sunnat mu'akkad *ou impératif, ou bien ce qu'il est absolument nécessaire de faire.*







LE LIVRE DES DAMES

DE LA PERSE

CHAPITRE PREMIER

DE CES LOIS QUI SONT CONSIDÉRÉES COMME IMPÉRATIVES

I

Il est fort essentiel d'insister sur ce que les instructions et ordonnances données et expliquées dans les pages qui vont suivre, sous l'autorité et la sanction de dames de science profonde, également

versées dans les secrets de savoir éviter le malheur, comme dans les moyens de rendre les hommes subordonnés aux volontés du sexe féminin, doivent être l'objet d'une très scrupuleuse attention et être démontrées sous tous leurs points de vue. La vie, comme les affaires humaines, ne tient qu'à un fil ; la réussite ou l'insuccès ne dépendent que du mouvement le plus sensible. C'est pourquoi l'on ne saurait omettre, dans aucune circonstance, pour obvier aux atteintes et à l'oppression qu'exercent les calamités, rien du cérémonial ni des pratiques ici prescrites.

Car pour quoi compte la vie? C'est un souffle, une vapeur,
Une bulle d'air, un flambeau qui se consume sans cesse;
Tantôt à peine visible, tantôt sombre, tantôt brillant :
Quelquefois il projette en tremblant une lueur
Qui ne tarde pas à s'effacer dans les ténèbres.

Surtout, l'on doit invariablement consulter les corps célestes, le soleil, la lune et

les étoiles, pour toutes les occasions importantes.

II

On doit toujours célébrer convenablement les jours fixés ou réservés pour les réjouissances et la gaieté. A la fête de l'*I'îd* (ou du nouvel an des Persans), le vieux Bâbâ Choudjâ'a-êd-dîn, à l'âge de soixante-dix ans, joua, en le frappant de ses doigts, du *dyra* (espèce de tambour de basque), et se mit à danser fort gaiement. Ceci est tenu, par nos sept doctes femmes, pour avoir été tout à fait orthodoxe et conforme aux lois. Aussi est-il bon à toutes les sectes religieuses, comme à tous les hommes, quelle que soit la croyance à laquelle ils appartiennent, d'agir de même, en la même circonstance destinée aux réjouissances. Ce jour-là aussi, il faut décorer tous les *hammâms,* ou bains chauds publics, de roses et d'autres fleurs odoriférantes; que le public soit diverti par de

la musique et des danses aux frais du propriétaire de l'établissement de bains; la pleine et libre expression de la joie aux époques consacrées aux plaisirs est une grande consolation pour le cœur, et qu'on ne doit jamais négliger de se donner.

III

Quand une personne paye sa dette à la nature un mercredi, et que le mercredi suivant il meurt une autre personne de la même maison, il est nécessaire de placer l'un des souliers du défunt dans sa tombe, à côté de lui. C'est ce qui arrêtera la mortalité qui, sans cette précaution, pourrait bien continuer d'affliger la famille. Dans le cas où l'on ne peut trouver l'un des souliers du défunt, Bâjî-Yâsmin et Sharhr-Bânû Dadeh concourent à donner le même avis que ce vieux chant :

Si vous ne trouvez point le soulier,
Prenez un œuf, et il le fera trouver.

IV

Entre autres coutumes reconnues pour être d'une grande vertu et d'un grand pouvoir se trouve la suivante : le dernier vendredi du mois sacré du *Ramadhân*, ou du carême des Musulmans, les femmes doivent s'habiller avec richesse, se parfumer et se parer de leurs plus beaux atours, puis se rendre ainsi sous les portiques des mosquées, où les jeunes gens, aux formes de cyprès, aux joues de tulipes et aux manières séduisantes, s'assemblent en plus grand nombre qu'en tout autre lieu. Il faut que les belles s'y asseoient, les jambes allongées, et que chacune d'elles allume douze petites bougies. En le faisant, il faut qu'elles aient le soin d'élever la main assez haut au-dessus de leur tête pour qu'elles puissent soulever leur voile, comme par hasard, et montrer ainsi la beauté de leur visage. Qu'elles exposent aussi aux regards leurs orteils des pieds,

teints en rouge vif [1], afin que les jeunes gens les voient et les admirent avec des cœurs blessés par les traits de l'amour.

1. Usage bien digne de paraître choquant aux yeux de nos fières Européennes qui ont pour habitude d'emprisonner leurs pieds dans des chaussures plus ou moins étroites, pour se faire le plus souvent un pied petit et mignon ; mais le beau sexe d'Orient ne traite point aussi cruellement ces vénérables piliers du corps humain. Avant toutes choses, la chaleur du climat de l'Asie rendrait intolérable cette compression des jambes et des pieds ; c'est pourquoi toutes les femmes de l'Orient ont adopté, de temps immémorial, la coutume de ne jamais porter, comme nos Européennes, de bas aux jambes ni de souliers aux pieds ; aussi n'en ont-elles que les jambes plus longues, plus étroites, et des pieds plus épais et plus lourds, habitués qu'ils sont à se développer davantage, à la faveur de leur nudité constante dès l'enfance. Bien que la plupart du temps elles marchent pieds nus, ou ceux-ci à peine protégés par de légères sandales, lorsqu'elles sont forcées de quitter leurs sofas, où ces belles de l'Orient passent, mollement couchées, leur vie presque tout entière, toutefois, cette partie de leur corps, dont l'inaction fait aisément concevoir toute la délicatesse, est l'objet des soins les plus assidus pour être entretenue dans la plus stricte propreté. « En été, dit un voyageur « moderne, les dames de la Perse ne portent point de « chaussure, et vont pieds nus dans l'intérieur de la « maison ; leurs pieds comme leurs délicates mains sont, « pour elles, l'objet de tous leurs soins. » *(Residence of eight years in Persia among the Nestorians Chri-*

Mais ce serait d'un funeste présage si l'une des petites bougies était délaissée sans être allumée, Bîbî-Jân-Aghâ et les autres

stians, by Rev. Just. Perkins (Andover, 1843), note page 283.) Les femmes riches portent ordinairement aux orteils des pieds des bagues d'or et de pierres précieuses; mais, outre cette parure, elles regardent comme un bien plus bel ornement de se teindre les doigts et la plante des pieds d'une espèce de couleur rouge orangé, extraite des feuilles du *lawsonia inermis* (le *hinna* des Arabes), étendues d'un peu d'eau et réduites en pâte. Cette pratique. commune dans tout l'Orient, produit, dit-on, sur les parties de la peau auxquelles cette teinture est appliquée, un effet des plus salutaires, notamment de les empêcher d'être tendres et sensibles. (Voy. *Modern Egyptians*, by Will. Lane, tome I, note page 55.) Cette même teinture joue aussi un rôle dans les cérémonies du mariage mahométan; mais, pour en revenir à l'image d'un pied délicat, aux doigts teints du rouge vif du *hinna*, que le *Kitâbi Kulsûm-Naneh* recommande à ses compatriotes d'exhiber par coquetterie, ce tableau, loin d'être bizarre aux yeux du lecteur, ne peut, au contraire, lui offrir que quelque chose de fort gracieux. Aussi les poètes de l'Orient, en chantant les femmes, dont ils célèbrent les charmes dans leurs vers, ne manquent-ils jamais d'accorder quelques lignes à leurs pieds charmants. Ainsi l'on trouve chez le poète le plus célèbre du Dekkan, le lyrique Wâli, ces jolis vers : « Je suis ton esclave, quoique je sois libre, « et, si mon cœur est ensanglanté, c'est à cause du souve- « nir de tes pieds charmants. J'en jure par le *hinna* qui les « teint. » Du même poète encore : « Si le nénuphar était

membres de notre docte comité féminin sont unanimes sur cette opinion. De plus, il n'est point du tout nécessaire qu'en allumant les petites bougies on garde le silence; au contraire, les femmes les plus

« brûlé dans l'eau et réduit en cendre, cette poussière odo- « rante et légère ne vaudrait pas celle qui s'attache à tes « pieds nus. » (*Œuvres de Wâli,* Traduct. française de G. de Tassy, note de la page 29, et le texte français, page 51.) Toutefois, pour la consécration de cette mode reçue chez les belles de l'Orient, il paraît y avoir quelques règles, ne fût-ce que pour la distinction des conditions sociales. D'abord les femmes qui ont le titre et le rang de *khâtoun* ou de dame, de maîtresse de maison, ont toujours le droit de porter devant le mari des chaussures aux pieds, lesquelles sont des pantoufles brodées richement, et, dehors, des brodequins ou de maroquin blanc ou faits de la plus riche étoffe avec des broderies; mais pourtant elles préfèrent rester pieds nus la plupart du temps au sein de leur *harem*. Cette nudité est donc spécialement dévolue, comme dans certaines colonies d'Amérique, aux femmes ou aux filles achetées à prix d'argent, et qui sont esclaves dans la maison Devant leur maître ou leur maîtresse, paraître les pieds chaussés est, de leur part, une inconvenance grave. Cette marque distinctive de leur rang dans le *harem* est scrupuleusement observée là, car dehors elles peuvent chausser toujours une espèce de pantoufle sans rebords, ou même des brodequins comme leur maitresse. (Voy. *Modern Egyptians,* Mœurs, usages des Ottomans, *passim*.)

charmantes doivent toujours laisser entendre leur douce voix.

Car qu'y a-t-il de plus agréable dans ce monde
Que d'entendre les accords d'une douce mélodie
Sortir de lèvres dont l'éclat porte ombrage au
rubis?

Ce jour-là aussi (le dernier vendredi du *Ramadhân*), que la prière soit faite, par deux fois, à genoux, pour assurer la promptitude de l'accomplissement de vos vœux et de vos désirs. Kulsûm-Naneh et ses collègues sont d'accord sur ce que le pouvoir qui résulte de ces pratiques s'agrandit fort lorsqu'on se trouve dans ces mosquées, ordinairement fréquentées par les pauvres et les infirmes; car

Partout où les malheureux s'assemblent pour
faire leurs prières,
Là se trouveront certainement plus de bénédictions du ciel.

V

Si de bèlles jeunes personnes rencontrent une occasion favorable pour rester quelque peu d'instants avec des jeunes gens et surtout si la cause de leur entretien vient d'un amour réciproque, il ne peut y avoir rien de mal dans l'effusion de leurs sentiments. En effet, c'est une circonstance de bonheur, après tout, plus digne de satisfaire et de réjouir leurs cœurs que le jeûne de toute une année. Mais, quand des jeunes femmes rendent visite à leurs bonnes amies, en ce jour sacré, dans le dessein de rencontrer leurs amants, qu'il leur soit permis, sans violer en aucune façon le décorum, d'y rester jusqu'à la dernière heure du jour; car toute femme doit être, en telle occasion, son propre maître : si son mari s'ingérait de lui demander où elle a été et pourquoi elle rentre si tard, ce serait, de sa part, fort répréhensible; car la

sainte influence de ce jour consacré la lave de toute faute contre la bienséance.

VI

Dadeh-Bazm-Arâ, Bâjî-Yâsmin et Shahr-Bânû-Dadeh sont de l'avis que lorsqu'une femme applique le bout d'une petite bougie sur les pointes de son pied droit, et alors qu'allumant cette même bougie, elle déploie la belle forme de sa jambe, sans aucun doute, elle n'aura point à redouter le feu de l'enfer. Kulsûm-Naneh aussi, comme la plus âgée des dames de notre docte comité, est décidément de l'opinion que nulle femme peut ne pas nourrir en elle le dernier espoir d'être jamais admise au ciel; celle même à qui son mari interdit les pratiques recommandées en ces présents cas, et qu'elle juge propres à son plaisir et à son bonheur en ce monde. Car de quelle aisance de la vie peut jouir une femme qui habite la maison d'un mari continuellement opposé à ces passe-temps auxquels

toute son âme est livrée? Dadeh-Bazm-Arâ s'écrie : « J'ai la preuve, d'après les « instructions de mon maître *Iblîs* (le dia-« ble mahométan), que le mari qui ne « permet point à sa femme de rendre visite « aux lieux saints, aux mosquées et aux « maisons de ses amis ou de ses amies, « avec qui des entrevues ont été concer-« tées ; lequel défend à sa femme d'autres « innocentes et agréables récréations, telles « qu'on les a jugées propres et convenables « à sa satisfaction personnelle et à l'agré-« ment de sa vie ; cet homme, dis-je, sera « condamné, dans l'autre monde, à un « sévère mais bien mérité châtiment. » Aussi, en pareil cas, est-il *wâjib* que les parents de la femme emmènent le mari devant le *qâdhy* ou le juge, et réclament de lui le divorce, ou bien intentent une action en séparation, pour que la femme soit soulagée de sa misère et pourvue de tout ce qui est nécessaire à un train de vie particulier. Si le mari refusait de divorcer et que la femme mourût de désespoir, celui-ci et ses parents seront exposés, avec

justice, à payer, comme en cas de meurtre, une amende expiatoire ou le prix du sang.

VII

Les pratiques suivantes sont aussi du nombre de celles nécessaires à observer. Si un convoi funèbre passe près de la porte de la demeure d'un homme affligé de quelque maladie, que les mains et les pieds du malade soient immédiatement teints d'une rouge bordure du *hinna,* puis lavés ; ensuite qu'on jette l'eau derrière le cercueil : alors, levant le malade, faites-le avancer de sept pas, et il sera soulagé de ses souffrances.

VIII

Khâla-Jân-Aghâ observe que lorsqu'un coq de la maison chante intempestivement, il faut lui tordre le cou, conformément à cette ancienne rime ou *beït :*

Si un coq ne chante pas à son temps ordinaire, les sages ont dit :
Qu'on devait toujours avoir la précaution de lui arracher la tête.

IX

Qui n'a précédemment porté ses remarques sur la coutume prescrite aux femmes de se rendre sur les places publiques, aux lieux où l'on dit les prières et où elles peuvent entendre raconter la nouvelle du jour ? S'il arrivait à une femme enceinte d'avoir le bonheur d'être délivrée au pied de la chaire dans une mosquée, son excellente fortune devient incalculable. Si elle met un fils au monde, que son nom soit Ichwar, qu'il soit parmi les bienheureux du ciel ! Si c'est une fille, qu'on la nomme Bîbî Khânam Jân Aghâ, et, au jour du jugement dernier, elle aura le pouvoir d'intercéder pour quarante âmes. Mais insistons encore sur le droit que se donnent les belles personnes à figure de lune, d'aller là où les jeunes gens se réunissent ; quel que

soit le mari qui empêche sa femme d'agir ainsi, il sera sûr d'avoir nos sept doctes femmes pour ennemies, le jour de la résurrection.

X

Qu'une femme ne néglige jamais, dans aucune circonstance, de montrer sa prédilection pour de riches vêtements et les scènes de gaieté. Car, ainsi que le chante le poète Gholâm Nabî :

Voix douce, regards langoureux et atours élégants,
Augmentent la beauté et inspirent de délicieuses pensées ;
Être parfumée de musc, vêtue de soie et parée de pierreries,
Voilà le charme irrésistible d'une femme ou d'une jeune personne,
Puisqu'avec un riche costume et un sourire qui plaît toujours,
Une femme aimable captive, à son gré, les cœurs.

Cette invocation ou cet appel doit être répété trois fois. Si la première fois c'est sans succès, et la seconde pareillement, alors tentez-le une troisième fois. On mentionne un cas où une demoiselle à figure de lune, étant saisie de la fièvre, pendant la nuit, sa mère appela à son secours : aucune réponse ne lui fut donnée et la jeune personne mourut.





CHAPITRE II

DES RÈGLES CONCERNANT LE BAIN

NOTICE PRÉLIMINAIRE

SUR LES HAMMAMS OU BAINS PUBLICS

En Perse, les établissements de bains chauds publics, ou *hammâms*, consistent généralement en deux spacieux appartements, dont l'un sert de vestiaire et l'autre de citerne qui contient l'eau. Dans la première salle, des bancs de pierre couverts de riches tapis règnent tout le long des murs pour la commodité des baigneurs. Il y a, le plus souvent, un long corridor entre cette salle et celle du bain ; ce dernier est rempli

2

de petits bancs, peu élevés de terre, sur lesquels le baigneur fait ses dévotions préparatoires.

Le baigneur donc, après s'être déshabillé dans la première salle, et ne conservant sur lui qu'une pièce de toile flottante autour du milieu de son corps nu, est conduit par le garçon de bain chargé de ce service dans la salle du bain ; on étend un grand drap blanc sur les dalles de cette salle, et alors le baigneur s'étend dessus. Le garçon de bain tire de la chaudière, qui est chauffée par un fourneau souterrain, nombre de seaux pleins d'eau qu'il ne cesse de verser sur le baigneur, jusqu'à ce que ce dernier soit bien mouillé et échauffé. Alors cet étuviste met la tête de son patient sur ses genoux, et, de toute ses forces, frotte d'une sorte de pâte humide, faite avec le suc de l'herbe nommée *hinna*, les moustaches et la barbe de celui-ci. En peu de minutes, cette pommade les teint en un rouge vif : de nouveau il a recours à quelques seaux d'eau et fait pleuvoir sur son patient en repos un autre torrent d'eau chaude ; ensuite, mettant un gant fait d'une laine fine, possédant toutefois les qualités d'une brosse à racler, le garçon de bain s'empare d'abord

des membres, et après cela du corps du baigneur, frottant l'un et l'autre aussi fort que possible pendant trois quarts d'heure. Une troisième aspersion de seaux d'eau apprête l'opération de la pierre ponce, qu'il lui applique sur la plante des pieds. Ensuite, ce procédé sert à décrasser les poils de la figure, qui sont dégagés du *hinna*, lequel est remplacé par une autre pâte nommée *rang*, composée des feuilles de la plante d'indigo. A ceci succède l'opération du massage, qui se pratique en serrant, en étirant et frottant avec tant de vigueur et de compression, qu'une violente rougeur se manifeste sur tous les membres. Quelques-uns des gens du pays prennent plaisir à se faire tordre toutes les jointures du corps jusqu'à ce qu'elles craquent; et cette partie de l'opération est poussée à une perfection telle que les vertèbres mêmes du dos sont faites à résonner d'un bruit qui se succède rapidement. Le baigneur, au surplus, le corps massé et amené à être tout en nage, est frotté partout avec une préparation de savon renfermée dans un sac, jusqu'à ce qu'il produise une mousse abondante. Ensuite ce savon est enlevé par de l'eau chaude; lorsqu'on en inonde totalement le baigneur, cette eau

l'entraîne et le plonge dans la citerne. Le baigneur passe cinq ou six minutes à jouir de l'élément parfaitement pur ; ensuite, se levant, il s'enveloppe dans un grand, chaud et sec drap jeté sur lui, et se retire par derrière dans le vestiaire. Beaucoup de Persans, pendant le cours du bain, teignent non-seulement les poils noirs de leur visage, mais même leurs ongles des pieds et des mains d'un rouge vif. Ils fument souvent une demi-douzaine de *qaliyâns* [1] ou de pipes persanes, et enfin prennent tout le soin, plus aisément que n'en prendrait un Européen, en se reposant de se faire raser de la main du barbier.

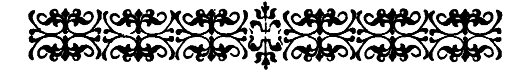
1. Sorte de pipe orientale dans laquelle la fumée passe à travers de l'eau de rose, et à l'usage des hommes comme des femmes, qui, en Orient, regardent cet exercice comme leur passe-temps le plus doux. Selon l'ancien voyageur Tavernier : « Les femmes persanes passent la plus grande « partie du jour à prendre du tabac de différentes manières ; et, quand elles sont au bain, c'est à qui fera voir « les plus beaux habits et à qui apportera la plus belle « collation. Celles qui ont le moyen d'avoir des esclaves « pour se servir, se font frotter, tantôt les cuisses et les « jambes, jusqu'à ce qu'elles s'endorment, menant de la « sorte une vie toute voluptueuse. » (*Voyage en Perse*, liv. V, chap. XIV, page 705, tome I. Édit. de Paris, 1679, in-12.)

Le bain des femmes est à peu près semblable à celui des hommes. Le même établissement de bain est fréquenté par les deux sexes, mais à des heures différentes, quelquefois à des jours alternatifs, et d'autres fois à des semaines alternatives.

Les dames persanes regardent le bain comme le lieu de leurs plus grandes récréations; elles se donnent rendez-vous pour s'y rassembler, et passent souvent, réunies ensemble, sept ou huit heures dans le salon tapissé. Là elles racontent des histoires, rapportent des anecdotes, mangent des sucrerics, se partagent leurs *qaliyâns* et embellissent leurs belles formes de toutes les perfections imaginées en Orient. Elles teignent leurs cheveux et leurs sourcils et colorent avec art leurs beaux corps d'une variété d'emblèmes fantasques, le plus souvent de représentations d'arbres, d'oiseaux ou de bêtes, du soleil, de la lune et des étoiles. Cette sorte de tatouage peint s'étend sur le sein, et continue au-dessous, se répétant aussi bas que le nombril, autour duquel est, en général, peinte une figure ornée de rayons. Tous ces ornements sont exposés à la vue, grâce à la coupe de leurs ajustements; tout leur vêtement, même

jusqu'à la légère chemise de gaze, étant ouvert par-devant, depuis la gorge jusqu'à ce point : singulier goût, et certes plus barbare que décent [1].

1. Ajoutons ici cette courte analyse de la description des bains des femmes, où la narratrice fut introduite à Sophia, capitale de la Bulgarie ; description donnée par lady Montague dans ses spirituelles et curieuses Lettres sur la Turquie d'Europe. « Notre voyageuse se rendit donc aux « bains chauds de ladite ville, renommée pour la salubrité « de l'air. Elle y trouva deux cents femmes nues. La dé- « cence de leur langage et de leurs manières éloignait toute « idée offensante pour la pudeur. Les unes se promenaient « majestueusement, comme Ève dans le Paradis Terrestre ; « d'autres travaillaient ou prenaient du sorbet. Quelques- « unes se faisaient tresser les cheveux par de très jolies « esclaves de dix-sept à dix-huit ans : une partie d'entre « elles se faisait remarquer par l'élégance des formes ; tou- « tes avaient la peau d'une blancheur éblouissante et de « beaux cheveux partagés en tresses. Ces bains sont les « cafés des dames en Turquie : elles prennent ce divertis- « sement une fois par semaine, et y restent quatre à cinq « heures toutes nues sans s'enrhumer, quoiqu'elles passent « brusquement du bain chaud dans une chambre froide, « où elles reprennent leurs vêtements. »



I

En se rendant au *hammâm*, on regarde comme absolument exigé que la femme, au moment où elle pose le pied sur le seuil de la première porte des étuves, casse un petit nombre de noix sous le talon de son soulier et ensuite marche pieds nus dans l'intérieur du bain : ceci est *wâjib*. Il faut, alors, qu'elle s'asseoie, avec un grand soin, sur le bord du bassin où sont mélangés divers ingrédients aromatiques. Selon d'autres, si la coquille de la noix que brise la femme en pénétrant par la première porte du *hammâm* est brûlée à la fumée entre les dents d'une personne qui en souffre, la douleur cessera. Que la mère s'alimente d'un régime nourrissant, et souvent

de sucre et de graine d'anis qui rendront son lait abondant et donneront de la force à son enfant; un peu de cinnamon ajouté à sa nourriture produira aussi le meilleur effet. Mais, lorsqu'elle sort du bain, qu'elle avale quelques jaunes d'œufs et des graines du *hul* et du *fawfal* (espèce de noix d'Inde), le tout mélangé ensemble; et que les femmes qui l'accompagnent aient part au même plat; ceci, selon Kulsûm-Naneh, est *wâjib;* selon les autres, c'est prononcé *sunnat*. Shahr Bânû Dadeh observe qu'une des bougies employées aux fêtes nuptiales doit être apportée dans l'intérieur du bain et éclairée là, afin que la vie de l'enfant se passe dans les splendeurs. Mais, en outre, si long que soit le temps où une femme donne le sein à son nourrisson, il faut lui présenter tout ce qu'elle voit et ce qu'elle désire, de peur que son lait ne soit tourné par des émotions désagréables qui feraient tort à la santé et au tempérament de l'enfant.

II

Il y a nombre de choses qui sont l'objet de pratiques spéciales, lorsqu'on rend visite aux *hammâms*. Il faut qu'une femme s'introduise dans le bain n'ayant sur elle que sa ceinture, et, lorsqu'on emploie le sac ou le gant de poil de chèvre *(Kîsa)* avec le savon, ce doit être emporté de chez soi. Il est *wâjib* de se laver la tête trois fois avec du savon ; mais, relativement à l'application de *nûra* [1], il est mal à toute jeune

1. Par esprit de propreté, si essentielle sous un climat brûlant, plutôt que par toute idée religieuse, il est des soins personnels que la loi mahométane prescrit à chaque fidèle *muslim* d'observer avec rigidité, non tant comme devoirs sacrés que comme obligatoires pour les deux sexes. Ils consistent à s'épiler et à se raser les parties velues du corps. On peut toutefois consulter, à ce sujet, le chapitre III du *Traité des lois mahométanes*, etc., du Décan, publié par M. Eug. Sicé, dans le *Journal Asiatique*, août 1841, page 165. — Or, pour l'accomplissement de ces obligations religieuses, en Perse, hommes et femmes se servent toujours, à l'issue du bain, du *nûra* en question, qui n'est autre chose qu'une petite lime fine ou une composition faite avec de l'arsenic qu'on réduit en pâte au moyen d'eau

personne d'employer ce moyen épilatoire. Lorsque des femmes désirent se servir du *nûra*, il faut qu'elles sollicitent d'une amie de les en frotter : c'est tout à fait malséant

avant son application sur la peau, et laquelle détruit en moins de deux minutes jusqu'à la racine du poil, quand celui-ci en est frotté. (Voy. Russel, *Aleppo,* tome I, pages 134, 378, 379, de la 2e édit.) Mais de ces mêmes pratiques, quant à celles que les femmes de l'Orient ont coutume d'exercer, quelle Européenne ne crierait pas au scandale si on lui parlait, par exemple, de se raser sous les aisselles des bras et sur d'autres parties plus secrètes du corps ? Cependant toute mahométane est astreinte à ne conserver que les sourcils et les cils ; un usage qui est presque devenu religieux l'oblige à se faire raser soigneusement sur tout le reste du corps. (Voy. *Description de l'Égypte, État moderne,* t. XVIII, 1re partie de la 2e édit. ; note de la page 156.) Sous le régime d'une aussi imparfaite société où l'on ne considère de la femme que la beauté toute matérielle de ses charmes et de ses attraits physiques, on conçoit aisément quelle source de triomphes, toutefois bien grossiers, doivent être pour elle ces bizarres pratiques. Elles ne connaissent d'autre vanité, les belles de l'Orient, que celle qui se tire de la magnificence de leurs ornements personnels. C'est surtout dans le bain, qui pour elles est une occasion de fête autant que de déployer entre femmes les trésors de leurs plus beaux charmes naturels ; c'est là qu'elles accordent à leurs agréments physiques tous les petits soins, et qu'elles ont recours à tous les artifices de la toilette et de la coquetterie pour s'attirer, de la part de leurs compagnes même, des hommages propres à satisfaire

de l'appliquer de vos propres mains. Il est *wâjib* pour elles de s'asseoir en cercle et de s'appliquer mutuellement le *nûra,* tout en s'entretenant gaiement pendant tout le temps. C'est généralement une société fort joyeuse où toutes espèces de causeries sont considérées comme parfaitement *wâjib.* *Wajib* aussi est d'emporter au bain des *qaliyâns*, pour fumer; mais, avant de rendre visite au *hammâm,* toute femme d'esprit et pleine de munificence donne l'ordre à ses esclaves de préparer une collation délicieuse pour être prise dans le bain; tels que de la laitue et du vinaigre; toutes sortes de rôtis et de bouillis, tous les fruits de la saison, avec des sorbets et de l'eau parfumée. C'est *wâjib.* Mais il faut que les femmes s'assoient de compagnie et aient leur part de la collation, puis qu'elles rient ou qu'elles causent avec tout l'enjouement et la gaieté qui conviennent à de jeunes

les triomphes de leur amour-propre en l'emportant sur une rivale par la beauté des formes; ces hommages, enfin, qu'en Europe, une jolie femme ne cherche à captiver que par le luxe de ses vêtements et de ses parures ou sa mise élégante et recherchée.

cœurs. D'autres disent que lorsque les femmes sortent du bain, elles doivent s'habiller avec élégance, et, si elles ont quelque engagement, elles doivent d'abord se rendre chez leurs amies ou leur amant. Mais si, chemin faisant, elles font la rencontre d'un beau jeune homme, il leur faut, avec adresse, écarter un peu le voile qui couvre leur visage, et détourner celui-ci peu à peu, sous prétexte « qu'il fait très chaud ; que je suis en nage ; mon cœur est blessé » ; puis, parlant ainsi, s'arrêter un peu jusqu'à ce que le jeune homme sente le parfum de l'*ottar* et ait l'air charmé, et enfin dépêche une missive pour exprimer l'état ravi et égaré de son esprit.

III

D'ailleurs, il est malséant aux hommes, lorsqu'ils voient une femme sortir du bain ou de quelque retraite isolée, de lui demander où elle a été. Shahr-Bânû-Dadeh dit qu'on distingue trois sortes d'hommes : 1° l'homme bien fait ; 2° le demi-homme,

et 3° le *Hupul-hupla*. Un homme bien fait est celui qui supplée, à la fois, à tout le nécessaire et à toutes les complaisances dont sa femme peut avoir besoin ; jamais celui-ci ne pense à sortir de chez lui sans la permission de sa femme ou n'agit en rien contrairement à ses désirs. Votre moitié d'homme de la seconde classe est un fort pauvre misérable roupieux, tâtillonnant sans cesse, logeant dans une maison à peine meublée, où il n'y a que juste ce qu'il faut de pain et de sel assez pour soutenir une existence misérable; jamais ne jouissant, en aucune circonstance, de la moindre sorte de bien-être. Sa femme reste à la maison à travailler, et tout ce qu'elle gagne passe à se procurer des vivres et des lumières. Il est donc *wâjib* à cette femme industrieuse de répondre d'un ton aigre à toutes les observations d'un tel homme; s'il la bat, il est *wâjib* à elle de le mordre et de l'égratigner, de le tirer par sa barbe, et de faire enfin tout ce qui est en son pouvoir pour le faire enrager. Si sa sévérité dépasse toutes les bornes, qu'elle

aille implorer le juge *(Qâdhy)* et obtienne de lui le divorce. La troisième espèce de maris ou *Hupul-hupla*, est celui qui ne possède rien, qui n'a pas même d'amis. Il veut vivre et s'habiller avec luxe, quoique totalement dépourvu des moyens nécessaires. Si la femme d'un tel homme s'absente de chez lui dix jours et dix nuits, il ne faut pas qu'il lui demande, à son retour, où elle a été, et, s'il voit une figure étrangère chez lui, qu'il ne demande pas qui elle est, ou ce que veut le nouveau venu. Quand il rentre chez lui, et qu'il trouve fermée la porte qui donne sur la rue, il ne faut pas qu'il frappe, mais qu'il se retire et ne songe pas à entrer qu'il ne la voie ouverte. S'il agissait contrairement à ceci, sa femme serait en droit de demander immédiatement le divorce. Kulsûm-Naneh s'écrie que, si un tel mari, après cela même, implorait son pardon comme d'être admis à reprendre ses anciennes habitudes domestiques, il serait mal à sa femme d'habiter avec lui, un seul jour de plus, sous le même toit.



CHAPITRE III

SUR LES PRIÈRES ET LES JOURS DE JEUNE

I

RELATIVEMENT aux prières, aux jeûnes, aux ablutions religieuses et aux purifications entre femmes, celles-ci peuvent s'en dispenser dans certains cas d'incommodités ou d'indisposition. Dans certaines occasions, en effet, elles y sont impropres. Il y a des temps pour faire la prière comme il y en a pour fréquenter le *hammâm* ou bain : pratiques qui ne sont pas toujours compatibles l'une avec l'autre Si l'on désire faire à toute force des prières, que l'ablution soit passée sous silence ou aban-

donnée à l'imagination : mais, dans ce cas, dit-on, les prières ne sont d'aucune valeur. De deux choses la meilleure est de s'en dispenser. Shahr-Bânû-Dadeh et Khâla-Jân-Aghâ disent que, jusqu'à ce que sept jours soient écoulés, la prière n'est point convenable. Selon Kulsûm-Naneh, il ne faut que dix jours, mais jamais plus. Lorsque des femmes sont engagées avec leurs amies dans une conversation qui leur plaît et qu'elles se communiquent mutuellement leurs secrets, enfin, que l'heure arrive ainsi de faire la prière, il n'est nullement exigé qu'elles mettent fin, sous ce prétexte, à leur agréable entretien : elles peuvent se dispenser de prier. Kulsûm-Naneh observe qu'en se reposant après une promenade dans le jardin ou d'autres divertissements, on peut se livrer à la prière sans aucune suite fâcheuse. La même dame demande à Shahr-Bânû-Dadeh de lui expliquer pourquoi, en écoutant le son du tambour ou des autres instruments, on doit regarder la prière comme mal faite ? Shahr-Bânû-Dadeh réplique : « N'est-il pas bien érigé en

« loi que, lorsque deux commandements « sont jugés *wâjib*, l'on se dispense de l'un, « celui qui est le moins affectionné ; toute « femme sincère étant admise à suivre le « plus compatible à son caractère et le plus « flatteur pour son cœur ? C'est donc pour- « quoi, en écoutant le son animé du tam- « bour, les modulations agréables d'ins- « truments de musique, et en divulguant « vos secrets à vos amies les plus chères, « besoin n'est point d'être interrompue de « la manière qui présente le moins d'affi- « nité avec votre loisir. » Une autre des dames de notre docte comité ajoute : « Si « une femme désire aller aux bains et « qu'elle ait chez elle une jeune fille es- « clave, sous aucun prétexte elle ne doit « l'y laisser seule, parce que son mari « pourrait bien, sur ces entrefaites, rentrer « au logis et faire la cour à l'esclave. » Parmi un grand nombre de choses, celle-là seule doit surtout être observée d'une manière toute spéciale par la femme. Il ne faut point laisser seule à la maison la fille esclave ni sa maîtresse abandonner

l'idée d'aller au bain : c'est *wâjib*. Pareillement, lorsqu'une femme est impotente et que son linge de bain est dans le plus déplorable état, qu'elle se dispense du bain, parce qu'il est permis, devant Dieu, que l'infirme soit excusé et non contraint d'obéir à la loi. Elle n'a pas besoin d'aller au bain ; car, jusqu'à ce que son infirmité soit guérie et son linge renouvelé, les ablutions et la prière ne sont point *wâjib ;* en effet, elles seraient préjudiciables soit au corps, soit à l'esprit. Mais encore, tant qu'un mari n'accordera pas à sa femme l'argent nécessaire pour payer le bain et qu'elle sera ainsi détournée de faire ses ablutions, aussi longtemps le jeûne et la prière ne lui seront d'aucune utilité ; même l'opposition du mari durât-elle des années. Kulsûm-Naneh dit que lorsqu'une femme n'a pas été au bain depuis un espace de temps considérable, elle doit prendre dans la maison de son mari tout ce qu'il y a de propre à payer les dépenses du bain. Il est aussi *wâjib* qu'elle se batte et se prenne de querelle avec son mari, au

moins une ou deux fois par jour, jusqu'à ce qu'elle en obtienne les fonds qu'elle demande : et, puisqu'il n'y a nulle constance dans le caractère, nulle certitude dans les habitudes de la vie d'un mari, lequel peut, sur un simple caprice, répudier sa femme ou avoir le bonheur pour elle de mourir subitement, il est nécessaire comme *wâjib* à celle-ci, tant qu'elle reste dans la maison, d'amasser à la fois et petit à petit tout ce qu'elle pourra, afin que, l'heure de la séparation sonnée, elle puisse s'habiller avec élégance, et se divertir jusqu'à ce que son mari (s'il vit encore) se repente de ce qu'il a fait et devienne soumis à la volonté de sa femme. Tant qu'une nouvelle mariée jouit des plaisirs de la vie et que les heures qui s'écoulent sont marquées par tout ce qui peut charmer et ravir ses sens, il n'est d'aucune nécessité qu'elle s'embarrasse de jeûnes et de prières; en pareille circonstance, c'est du superflu. Mais, toutefois, il est *wâjib* au mari d'être assidu à ses prières et de recevoir des actions de grâce pour ses bienfaits. De plus, lorsque

sa femme va faire des visites chez ses amies ou ses parentes, il est enjoint à ce mari de la suivre avec tout ce qu'il lui sera possible de lui procurer pour satisfaire ses goûts et ses fantaisies : c'est même *wâjib*. Encore, lorsqu'une femme est au bain et qu'elle s'amuse avec ses amies par un gai entretien, ou lorsqu'elle écoute les tendres protestations d'un amant, et n'a pas même le loisir d'un appel plus sérieux à ses idées, la prière n'est point exigée ; elle n'est pas non plus nécessaire, lorsque des femmes ont des hôtes ou sont conviées elles-mêmes, ni quand elles vont voir une nouvelle mariée, ni quand leur mari part pour faire un voyage ou qu'il en revient. Si une femme, faisant ses prières, venait à apercevoir son mari causant avec une jeune personne étrangère pour elle, il lui serait *wâjib* de s'arrêter, d'écouter attentivement ce qui se dit entre eux, et, si c'est nécessaire, de mettre un terme à leur conversation.

II

Les jeûnes les plus remarquables, déclarés *wâjib* et *sunnat* par notre comité féminin, sont ceux en l'honneur des héroïnes Bîbî-Hûr et Bîbî-Nûr. Ces jours-là, les femmes se parent de leurs plus beaux atours, et sortent de chez elles en regardant comme un plaisir tout particulier pour elles de se promener au milieu des jeunes gens à joues de tulipe, aux formes de cyprès, et de ne jamais manquer de s'asseoir partout où ils se trouvent. Elles prennent ordinairement avec elles une petite fille en bas âge, qu'elles asseoient près d'elles. Elles baissent deux fois la tête en signe de prière, après quoi elles poursuivent l'histoire romantique de Bîbî-Hûr et de Bîbî-Nûr; puis, tant qu'elles parlent, elles conservent leurs yeux fixés sur la petite fille, qu'elles regardent en ne cessant de s'écrier : « Que Dieu accorde l'accomplissement de « vos souhaits! » jusqu'à ce que l'histoire

soit finie. Alors elles interrompent leur jeûne, et sans aucun doute, dans cette semaine, ou ce mois, ou cette année, ce que leur âme souhaite par dessus tout s'accomplira. De là découlera l'obtention d'une grande foule d'avantages et de bienfaits.

III

Kulsûm-Naneh observe qu'aucune des femmes qui mettent en doute ou soupçonnent l'effet de ces jeûnes, ne pourra retirer quelque profit de leurs préceptes. Un autre jeûne tombe le 17 du mois sacré de *radjab* : il n'est observé que jusqu'au milieu du jour. Alors, avec de l'eau transvasée d'un vase tout neuf, faites quelques gâteaux sucrés *(halwâ)* pour rompre votre jeûne. Otez votre voile lorsque vous causez en particulier avec des amies de vos affaires domestiques.

IV

Un autre jeûne est consacré à Hizrat-Amîr-al-Mouminin, que la paix du Seigneur soit sur lui! au dire de nos sept savantes. Lorsqu'une femme observe ce jeûne, il faut qu'elle prenne un *ghulbâl* avec un *qassab*, et demande l'aumône à la porte de sept maisons différentes, frappant, en même temps, son espèce d'instrument ou *ghulbâl* du bâton de roseau *(qassab)*, pour faire du bruit. Qu'elle emploie tout ce qu'elle obtient des sept maisons à acheter ce qui est nécessaire pour rompre son jeûne. Ce jour-là, il faut qu'elle observe le plus profond silence et ne dise pas un mot. C'est bonheur de faire le service domestique de la maison, comme la cuisine, comme de cuire le pain et de balayer les planchers; mais, dans la cuisine que l'on fait, il ne faut point employer de sel. Si elle mange des dattes ce jour-là,

les effets en seront très propices. Bâjî-Yâsmin dit que ce jeûne doit être observé le lundi. Un autre jeûne est celui de Hizrat-Bîbî, dont l'âme radieuse brille aujourd'hui dans le ciel. Pour cette circonstance, il vous faut obtenir quelque chose, en mendiant, dans sept maisons différentes, et puiser de l'eau à sept fontaines, faire la cuisine avec cette même eau, et après rompre votre jeûne. Il est *wâjib* que tout ceci se fasse avec vos amies et un jeune homme bien-aimé. Shahr-Bânû-Dadeh dit qu'il est nécessaire de rompre votre jeûne avec de l'eau transvasée d'un vase tout neuf pendant qu'elle est fraîche. Personne de nos savantes dames ne fait d'objections sur ce qu'il faut que vous buviez au même vase; après quoi, rompant ainsi votre jeûne, il est *vâjib* de faire deux prostrations dans la prière. Notre comité s'accorde, à l'unanimité, à reconnaître que toute femme ou toute jeune personne qui a de la foi et qui exécute toutes les cérémonies exigées pour ce jeûne, verra ses désirs se réaliser amplement. Si une jeune

personne ne s'est point déjà fait dire sa bonne fortune, et qu'elle observe ce jeûne, son bonheur ne tardera pas à se développer à ses yeux ; et, si une femme non mariée observe aussi ce jeûne, elle sera bien vite unie à un époux. Encore la méthode suivante est-elle employée par les personnes qui se chargent de dire la bonne fortune aux jeunes demoiselles. Les femmes prennent avec elles une jeune fille, qu'elles conduisent au faîte d'un minaret. Elles placent sur la première marche de l'escalier une noix, et sur la seconde marche deux noix, puis ensuite montent jusqu'en haut, où il est exigé qu'on se prosterne deux fois en prière. En redescendant, lorsque la jeune fille arrive à la marche où sont posées les deux noix, qu'elle s'asseye dessus pour que le poids de son corps les écrase. Après cela, en rentrant chez elle, il ne faut point qu'elle regarde derrière elle. Dadeh-Bazm-Arâ et Bîbî-Jân-Afrôz s'écrient : « Souvenons-nous bien que, « plus d'une fois, si ce n'est fréquem- « ment, une demoiselle a eu recours à

« cette pratique, pour ainsi dire aujour-
« d'hui, et, le lendemain, sa bonne fortune
« s'est amplement révélée. »





CHAPITRE IV

SUR LA MUSIQUE VOCALE ET D'INSTRUMENTS DES FEMMES DE CHÎRAZ, DE LA GÉORGIE, DE CIRCASSIE D'ISPAHAN ET DE TAURIZ

I

PARLONS actuellement de la musique et du chant, les deux divertissements favoris des dames de la Perse entre elles. On doit toujours avoir chez soi un instrument de musique d'un genre comme d'un autre, afin que le voisinage, tout en se rendant mutuellement visite, ne se trouve jamais dépourvu des moyens de suppléer au plaisir et à l'association de ses parties.

S'il arrive ainsi que l'on ne s'est prémuni ni d'un grand tambour de basque à crotales *(dyrahulka-dâr)* ni de la baguette de bois d'yeuse *(sîkh-dâr)* pour le frapper, l'on doit tout au moins avoir chez soi un plat de cuivre et un marteau pour remplir ce but. Toute femme doit être instruite dans l'art de jouer du *dyra* ou tambour de basque, et il faut qu'à son tour elle apprenne à ses filles à passer leur temps dans les joies et la gaieté ; qu'elles se rappellent surtout les chansons d'Hâfiz. Il est aussi fort agréable et égayant d'avoir de la musique tout le temps que l'on est convié à un festin, comme dans toutes circonstances qui s'offrent de se reposer. Aucun jeu ni aucun divertissement ne porte à demi son caractère, s'il n'est accompagné du son pénétrant de quelque mélodieux instrument; même l'amusant exercice de l'escarpolette est rendu plus délicieux par le tintement d'une cymbale ou par les notes douces d'une timbale.

II

Il est soit *mustahab* soit *wâjib* à deux personnes de s'asseoir ensemble sur l'escarpolette, l'une d'elles passant une jambe autour de la ceinture de l'autre. Si l'une d'elles est un jeune homme, et qu'une jeune personne lui tienne compagnie, tant mieux! Kulsûm-Naneh observe que, lorsqu'ils sont assis de cette manière sur une balançoire de corde, s'embrassant l'un l'autre, et se balançant en avant et en arrière, rien ne saurait être plus gracieux, plus charmant comme plus libre de tout blâme. Bâjî-Yâsmin est de l'opinion que, tant que l'on jouit du plaisir de se balancer, il est *wâjib* aussi de répéter les vers suivants :

Balançons, balançons-nous aux arbres, voyez comme nous allons vite!
Tantôt à la hauteur des branches, tantôt balayant le sol;

Qu'un rival pense à me supplanter? Oh non,
S'il le faisait, en un instant, le sang nécessaire à sa vie coulerait.
Nous coupons le vent, tantôt en haut, tantôt en bas, nous prenons notre vol,
Mon âme s'enivre de vin et je suis fou de volupté.
Le rouge sang qui circule de mon cœur, ne roule qu'en ta faveur.
Sois donc compatissante, ô ma douce amie.
Balançons, balançons-nous aux arbres; balançons, balançons-nous aux arbres;
Je suis à toi, à toi pour toujours, qui m'es donc irrésistiblement attachée [1].

III

Le 13 du mois de *ssafar,* s'il tombe un mercredi, il est *wâjib* de se livrer à l'exercice de l'escarpolette. D'autres disent que, lorsqu'une personne monte sur une balançoire sans être accompagnée de la

1. Il est à remarquer ici, une fois pour toutes que nos sept doctes dames ne sanctionnent aucun attachement extraordinaire à un homme ou à une femme, mais celui qui est purement platonique.

musique du *dyra*, c'est comme une prière qui manque de bonne foi, laquelle n'est d'aucune utilité. De plus, il y a six occasions différentes dans lesquelles il est *wâjib* de jouer du *dyra* comme de se réjouir, savoir : la première, aux fêtes de mariage ; la seconde, tant qu'on jouit de la mollesse du bain ; la troisième, à l'arrivée de voyage de vos amis ; la quatrième, aux entretiens de l'hospitalité ; la cinquième, aux accouchements lorsque le nouveau-né est un fils ; et la sixième, pendant qu'on se livre aux balancements de l'escarpolette. Si l'on néglige ou l'on n'accompagne point de musique ces époques fixées pour les réjouissances, que peut on espérer obtenir du ciel ? Il est *mustahab* à toute personne qui a du goût pour le plaisir et qui est adonnée au luxe, de jouer du tambour, du *dyra* et autres instruments. Toute maison qui peut se faire gloire de sa musique est bénie et bénit les autres. Aussi est-ce un grand péché de toujours vivre sans être charmé par des sons harmonieux. Bâjî-Yâsmin recommande, lors-

qu'un mari revient d'un voyage, même si sa femme était sur le point d'accoucher, que l'on n'oublie point la musique ; mais partout où les musiciens sont à l'œuvre, il faut que les femmes s'assemblent et les écoutent avec plaisir. Kulsûm-Naneh, Shahr-Bânû-Dadeh, avec les autres dames, insistent sur ce que, si une femme, faisant ses prières, entend tout à coup les sons de la musique, elle doit se lever avec empressement et écouter le chant des musiciens. Mais Bâjî-Yâsmin, Bîbî-Jân-Afrôz et Dadeh-Bazm-Arâ observent que, si la femme en prière est vieille et décrépite, elle peut poursuivre ses dévotions sans écouter une seule note ; mais quiconque, possédant jeunesse et beauté, entend une musique harmonieuse et néglige d'y prêter l'oreille, poursuivant les occupations dans lesquelles il ou elle lui arrive d'être engagé, se rend coupable d'une conduite peu convenable et indigne de tout respect et de considération. Aussi, toutes les fois qu'une compagnie d'exécutants se rassemble, et que leur musique égayante se fait

entendre, chacun, soit près ou éloigné, doit immédiatement accourir et les écouter jusqu'à la fin. Si l'on manque de faire paraître cette disposition digne de louanges, si l'on se fait voir privé de sens et de goût, l'on fait pitié, par son défaut d'esprit comme par sa stupidité, et de plus l'on est blâmable à cause du mépris d'une antique coutume.

IV

Que les femmes de Chîrâz soient, à juste titre, dignes d'être imitées à cet égard, car elles sont remarquables par leur goût de concerts et leur piété pour la mémoire d'Hâfîz. Bâjî-Yâsmin, en rappelant à sa mémoire le lieu où ce poète fut enterré, récite ces vers :

Salut au poète dont les brûlantes peintures
Tirent leur origine du vin inspirateur de l'amour;
Le fond de tout cœur répand un charme
Et prouve les divins pouvoirs du poète!

Ici, les groupes joyeux avaient coutume de se rencontrer
Et de se presser autour de ses cendres sacrées,
Puis, buvant le vin à longs traits, de ne cesser de répéter
Sa *Muttribâ Khûch*, ou sa plus jolie chanson.

Chaque jeune fille se plaisait à acquitter son offrande
Sur la tombe de son poète chéri;
Car sa plainte douce et touchante ne cesse
De souffler la joie dans toute oreille persane.

V

En effet, Chîrâz est une ville fort célébrée pour la beauté de ses femmes, et également remarquable par leur gaieté et leur luxe.

Les charmantes demoiselles de Chîrâz
Sont versées dans les lois de Kulsûm-Naneh,
Ajoutant à leurs charmes cette sagesse aveugle,
Le plus riche des trésors de l'esprit.

Leurs joues aux vives couleurs possèdent des teintes

A faire pâlir la fleur du rosier;
Leurs yeux, que ceux de Laïla ne sauraient surpasser,
Illuminent avec éclat jusqu'à l'obscurité la plus profonde.

Leurs noirs sourcils offrent une ressemblance frappante avec des arcs tendus,
Qui couvrent, en forme de voûte, leurs astres d'une lumière vivante;
Et, se mêlant l'un à l'autre, font apercevoir
L'éclat d'une beauté bien plus piquante encore.

Leurs boucles de musc possèdent chacune un charme;
Chaque cheveu est un piège dans lequel se prend le cœur;
Les lentilles [1] de leurs joues sont irrésistibles,
Et font tomber l'âme dans l'extase.

1. C'est-à-dire, « non-seulement les lentilles noires na« turelles qui sont considérées par les Orientaux comme « un des plus grands agréments qui puissent embellir le « visage d'une femme, mais encore les mouches artificiel« les, que (dans les poésies de Walî) les coquettes de « l'Inde, comme autrefois celles de l'Europe, savent si ar« tistement placer. » (*Traduction des œuvres de Walî*, note de la page 44.) Le lecteur se souviendra aussi de la belle ode d'Hâfîz, dans laquelle se trouve ce joli passage : « Je donnerais pour la lentille de sa joue les villes de Sa« markhand et de Bokkara. »

Mais qu'y a-t-il de mieux? elles sont sages et belles
Et de la plus grande des discrétions,
Les aimables demoiselles de Chîrâz
Qui sont versées dans les lois de Kulsûm-Naneh!

La Géorgie! quel jardin délicieux!
Quelle romantique demeure de la beauté!
Les jeunes filles aux noirs sourcils y possèdent
Les bienfaits d'une beauté accomplie.
Elles roulent, avec une mélancolique langueur, des yeux de biche

Qui captivent l'âme la plus tendre;
De longs rubans de soie ombragent leurs têtes,
Et sur leurs épaules tombent des tresses
En une foule de boucles qui errent sur leurs seins,
Noires et polies qu'elles sont, comme l'aile du corbeau.

Les proportions les plus élégantes embellissent leurs tailles,
Le sein élevé, déliées à la ceinture,
Elles ont des membres effilés d'une blancheur de neige,
Éclipsant même la lune dans tout son éclat [1].

1. Selon l'ancien voyageur Chardin : « le sang de la Géor-
« gie est le plus beau de tout l'Orient et même du monde;

Les demoiselles de Circassie, aussi, déploient
Des charmes bien supérieurs : toujours gaies,
Elles chassent le chagrin du cœur.
Bien que souvent elles soient achetées et vendues,
Données par leurs mères en échange d'un vil argent :
A elles, toutefois, ne sont pas dévolues les fonctions serviles,
Car leur beauté ne cesse d'enchaîner les cœurs ;
Et soit dans les palais des rois ou les bosquets,
Elles jouissent des droits égaux à ceux des dames mariées.
Parce que jamais elles n'ont manqué de jeter les yeux

« je puis assurer que je n'ai pas remarqué un laid visage « dans ce pays, soit de l'un ou de l'autre sexe, et j'y en « ai vu d'angéliques. La nature y a répandu sur la plupart « des femmes certaines grâces qu'on ne voit point ailleurs, « au point qu'on ne peut les contempler, ajoute l'ancien « chroniqueur, sans en tomber amoureux. On ne pourrait « peindre de plus charmants visages ni de plus belles tail- « les que celles des Géorgiennes : elles sont grandes, bien « proportionnées, potelées, dégagées et extrêmement dé- « liées à la ceinture. Elles ne portent jamais si peu de vê- « tements sur elles que vous puissiez ne pas voir leurs « hanches. La seule chose qui les gâte, c'est qu'elles se « fardent, la plus belle comme celle qui l'est le moins, car « le fard leur tient lieu d'autres ornements, et elles s'en « servent de parure. » (*Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, tome I, de l'édit. d'Amsterdam ; 1735 ; in-4°.)

Sur le livre incomparable de Kulsûm-Naneh,
Et d'en faire leur étude, elles ont obtenu ce bonheur
D'en posséder, plus que toutes autres, les richesses.

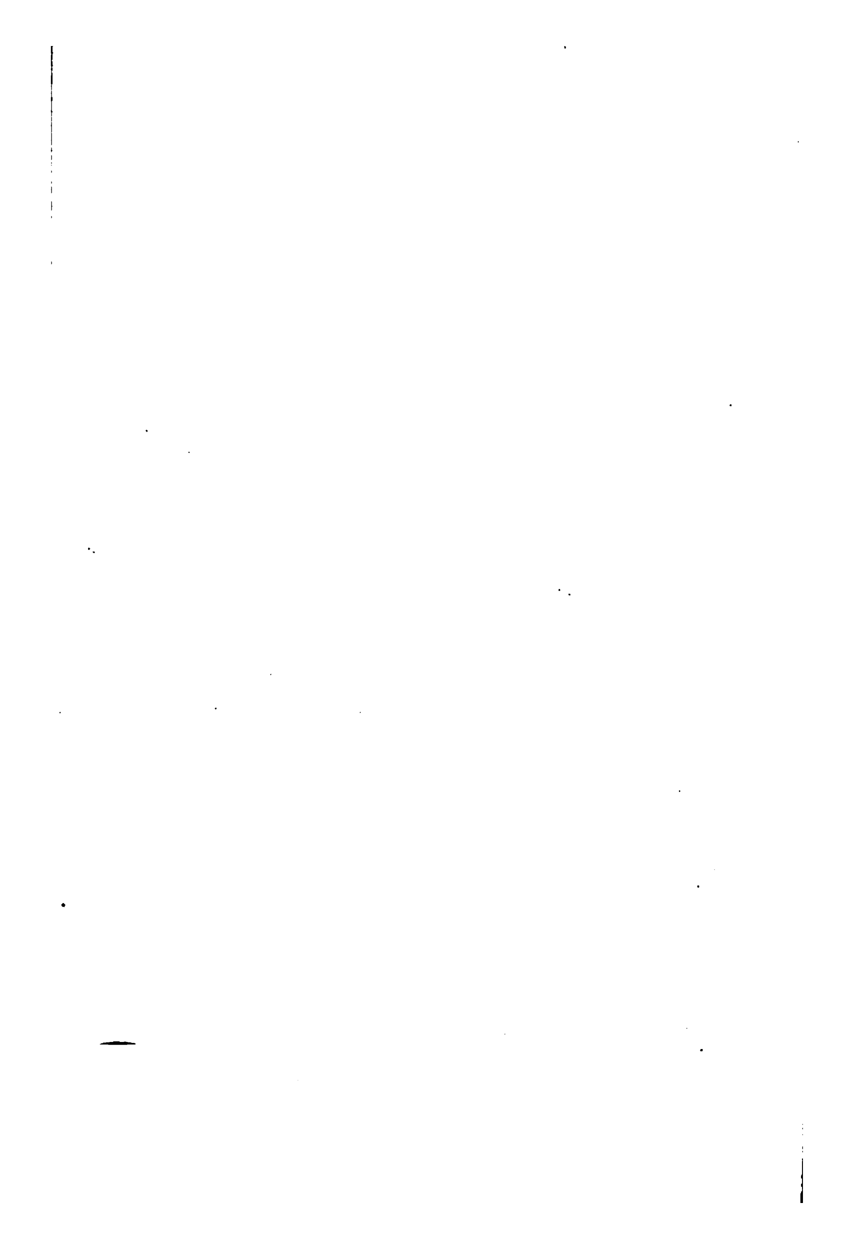
Filles de la Perse ! encore aujourd'hui à vous
L'art de charmer, tant que vous vivez.
Si ce n'est une visite à Bûchîr du Khorassân,
Nulle fille n'y est comparable à celles d'Isfahân !
Pour l'esprit, l'amabilité, et pour se plaire
A augmenter toujours les agréments de la vie.
Mais elles sont jalouses, et font savoir à l'homme
Qui des deux est le maître à Isfahân !
Puisque, défendant la cause féminine,
Ses droits et les lois de Kulsûm-Naneh,
Elles ont, en héroïnes, pris la résolution
De bien les mettre à exécution.

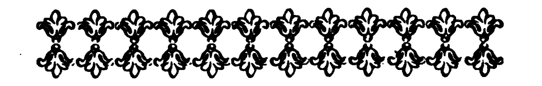
Que sont les femmes de Tauriz ?
Sans beauté toutefois elles plaisent.
Plaire ? Oui, sous la voûte des cieux, à elles de commander
Et de conserver toujours la haute main.
Leurs esprits, affilés comme le sabre de Damas,
Jettent du piquant dans toutes leurs paroles ;
Leurs maris, toutefois, sont soumis à leurs volontés,
Se laissant diriger et sans oser résister,

Ils se courbent, avec patience, sous leur domination,
Inquiets de vivre le mieux qu'ils peuvent :
Ainsi, soit belle, soit sincère,
La femme défend son altière domination,
Qui prouve son pouvoir intellectuel :
Car la sagesse est l'apanage du beau sexe[1]!

1. Tel est le catalogue poétique de toutes les beautés qui, soit libres, soit esclaves, habitent la Perse. Au dire de l'ancien voyageur Tavernier, « on voit quantité de « belles femmes dans ce pays. Les *blanches,* dit-il, viennent de Pologne, de Moscovie, de Circassie, de Mingrélie, de Géorgie et des frontières de la Grande Tartarie. Les *basanées* sortent des terres du Grand Mogol et « de celles du roi de Golconde et du roi de Visapour; et « pour les *noires,* elles viennent des côtes de la mer « Rouge.» (*Voyage en Perse,* liv. V, chap. XIV; édit. déjà citée; tome I, page 704.)







CHAPITRE V

SUR LA NUIT DES NOCES

I

Il est nécessaire que le cérémonial et les coutumes observées dans la nuit des noces soient bien compris, de peur qu'il ne survienne quelque erreur de nature à nuire au repos et aux futures espérances des parties contractantes; car, dans toute entreprise, soit de négoce, de société ou de mariage, le succès des démarches introductives est regardé généralement comme la prédiction prophétique d'une heureuse carrière. En fait de noces persa-

nes, on ne saurait trop s'attacher spécialement à cette idée. C'est pourquoi notre savant comité féminin déclare que, le jour où la mariée arrive avec sa suite dans la chambre nuptiale, le mari est admis à rester quelques instants, dans une autre chambre, avec les femmes qui ont servi d'escorte à la mariée; mais qu'il ne lui est accordé, sous aucun prétexte, de les traiter avec familiarité ou de badiner avec elles. Kulsûm-Naneh observe que, quoi qu'il soit *wâjib* au mari de rester avec les compagnes de son épouse, il est fort indécent à lui de vouloir tout faire à la fois, comme de se livrer à un mouvement perpétuel, parce qu'une telle conduite irriterait infailliblement la sensibilité de sa femme. Il est aussi *wâjib* à la mère de la mariée d'être présente à la nuit des noces. Lorsque le mari est introduit dans la chambre nuptiale, qu'il s'asseye à ses côtés; que la jambe droite de la mariée soit placée sur la jambe gauche du marié, et sa main droite sur celle de son mari, pour faire voir que c'est à elle d'avoir la haute

main sur son époux. Il est *wâjib* que le marié fasse ensuite deux prostrations dans la prière. Un bassin, une aiguière avec de l'eau, sont apportés en ce moment pour y placer et laver ensemble la jambe droite de la mariée comme la jambe gauche du marié, de même que leurs mains. Le mari prend après cela sa femme dans ses bras, et, la plaçant sur la couche nuptiale, répand des graines de coton sur sa tête.

II

Du poisson frais, frit et mêlé à la nourriture des nouveaux époux, dans la nuit nuptiale, est d'une grande vertu ; et si cette nuit-là il pleut, le marié sera, sans aucun doute, fort heureux.

III

Il est *sunnat* pour ce couple de mettre des graines aromatiques dans leurs bou-

ches, pour qu'elles soient d'une odeur agréable à chacun ; comme de regarder dans un miroir et dans le *Korân,* et surtout d'y consulter la *surate* ou le chapitre de Joséph, est également *sunnat.* De l'avis de la plupart, ce n'est que *wâjib.* Bîbî-Jân-Afrôz dit que les grenailles répandues sur la téte de la mariée servent à dire la bonne fortune. La même vertu se communique aux graines qui sont nouées dans le coin du mouchoir de la mariée ; et celui qui mange de cèlles trouvées dans le turban du marié, verra se réaliser tous les souhaits de son cœur. Kulsûm-Naneh observe que lorsque la mariée entre dans la chambre nuptiale, toutes sortes d'instruments doivent faire musique, pendant que les femmes, de leur côté, font retentir l'air de la bénédiction.

« *Mubârak bâd! Mubârak bâd!*
« Que la fortune vous soit propice !
« Et qu'à jamais vos cœurs, pleins d'une inces-
« sante joie,
« Répondent à cette fête nuptiale ;
« *Mubârak bâd! Mubârak bâd!* »

IV

A une maison où il n'y aurait point de tambour de basque à clochettes *(dyra-hulka-dâr)*, la prière ne sera d'aucune utilité. Shahr-Bânû-Dadeh observe qu'il est indispensable d'avoir la baguette de bois d'yeuse *(dyrâ sîkhdâr)* pour jouer du premier ; mais Bîbî-Jân-Afrôz et les autres dames prétendent que, si l'on n'a ni *dyrâ-hulka-dâr* ni *sîkhdâr* pour chasser la mauvaise fortune, il suffira d'avoir un *dyra* sans *hulka* ou sans *sîkh*. Il est également *wâjib*, au moment où l'on répète la bénédiction *Mubârak-bâd*, de chanter ces vers de Shahr-Bânû-Dadeh :

Cette demeure est resplendissante et cette nuit s'écoule en joies,
Les plus belles lampes y jettent une éblouissante lumière :
O nuit ! ô nuit ! elle est faite pour inspirer
A tous les cœurs la passion de l'amour et des désirs.

Que ces joies ne cessent jamais de les ravir, oh! jamais;
Quelle nuit! quelle nuit! soit-elle aussi bénie pour toujours.
Bien que les lampes soient toutes brûlantes, les conviés sont maintenant partis,
Et la mariée avec le marié sont tout seuls adonnés au bonheur.

V

Le comité tout entier de nos doctes femmes s'accorde à approuver cette poétique félicitation, dont on peut faire usage au besoin, en la faisant précéder et suivre des sons bruyants d'une musique animée. Il est *wâjib* qu'une belle femme jette le costume de nuit de la mariée pour que le mari soit constant et fidèle à sa femme; mais dormir sur un seul oreiller, cela porte bonheur au nouveau couple. Il faut, sur toutes choses, bien prendre garde que ce ne soit pas une laide négresse qui jette le vêtement de nuit, car, selon Kulsûm-Naneh, ce serait infiniment nuisible aux nouveaux mariés.

D'autres sont de l'avis qu'après que la mariée et le marié se sont retirés dans la chambre nuptiale, les femmes qui ont servi de cortège à la mariée, de la maison de sa mère à celle de son mari, doivent s'asseoir dans un coin et écouter tout ce que l'on dit, pour en aller, au jour, commérer avec leurs amies et leurs connaissances.

VI

N'y aurait-il point d'occasion favorable pour faire la prière, la nuit des noces, que son omission ne serait point jugée comme de quelque conséquence. Il est d'usage que la compagnie se rassemble le lendemain, joue du *dyra* et danse. Danser est *wâjib* à elle ; pour la mariée, c'est *sunnat ;* quoique quelques-uns pensent que ce n'est que *wâjib.* On dit également que le dîner de la mariée doit être cuit dans la maison de sa mère, derrière un paravent. On doit lui donner aussi, le jour de son mariage, un peu de camphre et d'eau de roses avec

des graines frites ; et, sans aucun doute, son premier enfant sera un fils. Ce n'est point une recette dont la vertu soit suspecte; c'est confirmé par l'usage. Aussi, lorsque la mariée est amenée à la demeure de son époux, est-il absolument nécessaire que chaque membre de la parenté de la mariée porte avec lui une ample offrande de sucreries. Que la mariée se dispense de prière pendant quarante jours ; et, si son mariage s'est fait dans le mois sacré du *ramadhân* , il n'est d'aucune nécessité qu'elle prie ou qu'elle jeûne pendant toute cette époque.





CHAPITRE VI

SUR LA GROSSESSE ET L'ACCOUCHEMENT

I

Il y a plusieurs règles qu'il est nécessaire de suivre tout le temps que durent la gestation et l'enfance du nouveau-né. Si une femme devient enceinte, il faut qu'elle fasse part de cet heureux événement aux parents de son mari. Ils s'assembleront tous ensemble pour prendre tels arrangements qu'ils jugeront nécessaires à son soulagement et à sa commodité, en vue d'obvier à toutes les chances d'un accident.

II

En cet état, aussi, que la femme prenne une aiguille et du fil, et couse dans une pièce de toile quelques graines, surtout de froment et de millet *(arzan)*, avec une pièce de monnaie d'or. Il faut qu'elle les conserve et en remarque l'effet. Si l'un de ces objets venait à se perdre, cette année sera fatale pour la perdante. De quelque manière qu'arrive tout événement sinistre, l'enfant, à l'époque de l'accouchement, sera celui qui souffrira le plus fort. Tout ce que la femme enceinte peut désirer le plus ardemment, soit du bœuf, du chevreau ou du mouton, des fruits ou une robe, soit même du vin, il faut que son mari s'en pourvoie et le lui apporte; car, s'il ne lui fournit pas ce à quoi elle s'est attachée le plus, les yeux de son enfant seront verts : ceci est *sunnat ;* et, lorsque l'époque de la délivrance approche, il

faut qu'on amène une bonne nourrice. A son arrivée, qu'elle se place près de la tête de la femme en travail d'enfant, et batte trois fois des mains; mais, si l'accouchement traîne en longueur, Kulsûm-Naneh conseille de lui jeter à la tête les bandages de l'enfant pour accélérer la naissance de ce dernier. Sharh-Bânû-Dadeh observe que la nourrice, en cas de tout retard, doit s'adresser en ces termes à l'enfant :

« O toi! doux et gentil enfant!
« Que ce délai est long!
« Tu es innocent et pur;
« Je t'en conjure, viens au monde.

« Chérubin! qu'as-tu à craindre?
« A se plaire et à se réjouir de t'attendre ici,
« O chéri! non, on ne peut tenir plus longtemps.
« L'eau est chaude pour te baigner,
« Tes langes sont prêts à t'emmailloter;
« Que ce retard est donc long!

« Le bon sein de ta mère est palpitant de joie,
« Impatient qu'il est de te livrer son odoriférant
« trésor;
« Et ton berceau est prêt à te balancer pour t'en-
« dormir,

« Viens donc au monde, et que ta mère te cares-
« sant, soit bienheureuse.
« Viens au monde! Viens au monde! »

Ces paroles sont au nombre des secrets et des mystères employés pour amener à une très prompte fin un accouchement; et Khâla-Jân-Aghâ recommande qu'aucune personne d'une conduite immorale, ou négligeant habituellement de faire sa prière, ou en état d'impureté, ne se trouve présente en pareilles circonstances. Une autre de nos dames juge qu'il est prudent de tirer l'épée à moitié hors du fourreau, et d'attendre quelques instants; autrement de fatales conséquences s'ensuivraient. Car *Al* [1] n'aurait qu'à survenir, et elle déchirerait le cœur de la femme : c'est pourquoi la précaution est de la plus grave importance à prendre : on ne doit même rien voir dans la chambre qui soit

1. *Al,* ici, signifie une maladie de couches, la fièvre de lait, à laquelle, dit-on, la mère est sujette pendant les sept premiers jours qui suivent la délivrance et laquelle, en général, est mortelle.

de la couleur d'*Al* ou écarlate. Mais l'usage a admis qu'on couvre d'un mouchoir noir la tête de la femme, et qu'on l'y serre d'un nœud; c'est ce qui contribue, au plus haut point, à un résultat favorable.

III

Il est surtout nécessaire que la femme ne boive pas d'eau, de trois jours. Si elle meurt de soif, elle sera du nombre des saintes dans le ciel. Lorsque l'enfant vient de naître, lavez-le bien, enveloppez-le dans des langes, et placez-le dans un large plat ou bassin jusqu'à ce que le cordon ombilical soit coupé. La cérémonie qu'on observe en faisant cette opération est la suivante : La nourrice tire l'épée ou le sabre, et fait une marque ou un signe aux quatre coins de la chambre, répétant successivement une prière quatre fois. Kulsûm-Naneh observe que, si ces marques ne sont pas tracées comme il est prescrit, la maladie appréhendée fera les plus vio-

lents progrès, et la femme, sans aucun doute, succombera. Gardez-vous donc d'enfreindre les préceptes de nos sept doctes dames et de faire ce qu'elles ont défendu ; prenez garde de jamais employer le mot *Al*, dont la réelle prononciation est quelquefois le précurseur de la terrible maladie. Kulsûm-Naneh raconte : « J'ai moi-« même vu apparaître plusieurs fois *Al* ; « c'est l'image d'une jeune fille aux for-« mes dégagées, au teint de rose et avec « des cheveux qui sont semblables à de « rouges tulipes ; c'est pourquoi on l'ap-« pelle *Al*, car ce mot signifie la couleur « écarlate. »

Voulez-vous connaître *Al* ? elle ressemble à une fille rougissant,
Elle a des boucles de cheveux de feu, et des joues toutes d'un rose rouge.

IV

Il est également *wâjib* de suspendre trois oignons à la tête de la femme pour

qu'*Al* soit chassée par leur odeur. Que personne ne s'approche d'elle sans précaution. Bâjî-Yâsmin recommande de ne point laisser toute seule une femme pendant sa délivrance ; car, si vous agissez ainsi, la fièvre prendra possession de son cœur ; et, en telle circonstance, si une grande douleur s'ensuit, il est nécessaire, dans le dessein d'en alléger les symptômes, de verser de l'orge dans son giron et d'amener un cheval pour l'y manger ; puis, pendant sept jours, il faut qu'on appelle cette femme *Mariam*, sans jamais faire mention de son nom propre ; autrement elle tomberait malade et serait en danger.

La vie est un trop doux bienfait
Pour n'être pas conservée avec le plus tendre soin ;
Négligez la lampe, et bien vite
Elle cessera d'éclairer l'air.

Il nous faut chérir avec tendresse cette fleur,
Dont le bouton s'ouvre au jour ;
Puis sonne l'heure fatale,
Et brille le rayon douteux de la vie.

V

De plus, il faut que l'enfant reste pendant six jours à côté de sa mère, et ne soit pas mis dans son berceau; pendant ce temps-là, on le regarde comme un ami chéri qui revient d'un long voyage, l'hôte de sa mère. Après cela, il faut le mettre dans son berceau, près duquel, comme près de la mère, on place des confitures, du pain et du fromage, avec des oiseaux rôtis, puis des sorbets, pour que, si quelque fâcheux symptôme venait à se manifester, elle se serve à manger; et ensuite il n'arrivera rien de désagréable, soit à elle-même, soit à son enfant. En mettant ce dernier dans son berceau, qu'on attache dans un mouchoir noué autour de l'enfant un peu de pain avec un gâteau sucré, auxquels on donne le nom de *tôchah* ou de provisions de voyage. Il est également *wâjib* que sept femmes s'asseyent ensem-

ble en rond et se passent l'enfant de l'une à l'autre : la première qui prend l'enfant, en le remettant à sa voisine, doit dire : « Prends-le; » l'autre demande : « Qu'est-ce? »; celle qui le donne répond : « Un enfant! » De cette manière, le nouveau-né est promené à la ronde entre les mains des sept femmes jusqu'à ce qu'il arrive à sa nourrice, qui, en le recevant par derrière des sept femmes, s'écrie du ton le plus affectueux : « Que Dieu te protège, aimable chérubin! » puis elle le place dans le berceau : ceci est *wâjib*. Nos sept doctes dames s'accordent sur ce point, excepté Khâla-Gul-Barî, laquelle prétend que ce n'est pas seulement *wâjib*, mais même *sunnat*. Khâla-Jân-Aghâ est décidément de l'avis que, lorsqu'on met un enfant dans son berceau, on doit casser quelques noix et adresser ces paroles à l'enfant pour le rendre courageux :

Ne redoute pas le coassement de l'immonde grenouille,
Ni le hurlement du loup ou du chien,
Ni le chant du coq,

Ni le choc des tempêtes d'hiver;
Ne crains pas le corbeau, ni ne te plie
Sous les éclairs de la foudre ou un tonnerre assourdissant;
Ne crains pas le cri perçant de l'orfraie ou le rat,
Le serpent ou le scorpion, l'oiseau ou la chauve-souris.

VI

Dadeh-Bazm-Arâ recommande que, pendant tout le temps que la mère nourrit son enfant, personne ne lui trouble, de quelque manière que ce soit, les sens, de peur que son lait ne s'aigrisse; enfin, il faut qu'on ne la fatigue pas de questions ou de contradictions, mais qu'elle reste dans un état parfait de repos, tant de corps que d'esprit, autant que possible : c'est surtout *wâjib*.

VII

Un autre usage encore. Lorsque l'épo-

que de l'accouchement approche, il est à propos d'étendre la nappe sur la table et de placer à chacun de ses quatre coins une lampe destinée à brûler nuit et jour; comme de garnir cette table de sept sortes de fruits et de sept espèces de graines aromatiques. Kulsûm-Naneh prétend qu'une grenade, sur la table, enlève les bons effets de la fête de l'*I'ìd :* c'est pourquoi il est enjoint à toute personne de la maison de manger toute douzième graine de ce fruit, pour détruire son pouvoir et prévenir la mauvaise fortune.



CHAPITRE VII

**SUR LA CONDUITE DE LA FEMME
ENVERS SON MARI, SA BELLE-MÈRE
ET SES AUTRES PARENTS**

I

Ce chapitre embrasse la conduite que doit tenir le mari envers sa femme et celle de la femme envers son mari. On doit prôner l'homme qui ne s'en tient qu'à une femme ; car, s'il en prend deux, c'est à tort, et il aura certainement lieu de se repentir de sa folie. Nos sept doctes dames s'expriment en ces termes :

Que dans l'obscurité soit plongée la vie de
l'homme

Qui épouse plus que sa seule femme;
Avec une seule, ses joues gardent leur fraîcheur
Et sa voix un ton de gaieté :
C'est le témoignage du repos de son cœur fidèle,
Et lui comme elle sont toujours heureux ;
Mais lorsqu'avec deux il recherche le plaisir,
C'est à qui des deux nuira au bonheur de son
 âme ;
Avec deux femmes, aucun rayon du soleil de la
 joie
Ne peut rendre brillant son jour d'infortune [1].

1. Nos sept doctes dames ici, comme en effet dans toutes les autres circonstances, montrent, d'une manière bien méritoire, une considération particulière pour une conduite scrupuleusement morale et le bonheur de la vie domestique. Elles insistent, à trop juste titre, sur ce qu'un mari ne doit pas se charger de plus d'une femme à la fois ; étant persuadées que l'empire de deux est au-dessus de sa puissance, s'il n'est impossible. *(Note du trad. ang.)* Elles sanctionnent donc elles-mêmes la meilleure interprétation que l'on puisse donner de la disposition suivante du *Korân*, sur laquelle est basé le principe de la polygamie que pratiquent tous les Mahométans. « Si vous craignez, ô « hommes! dit le saint livre, d'être injustes, » c'est-à-dire de ne pouvoir faire régner la bonne harmonie entre les deux, trois ou quatre épouses que la loi vous permet de prendre, en accordant plus à l'une qu'à l'autre, ou que la paix soit bannie de chez vous, et qu'enfin la patience vous échappe, alors « n'en épousez qu'une seule, ou celles que « vos mains droites ont acquises, » en un mot, celles

II

Il faut qu'il possède même un excellent caractère, l'homme qui ne manque jamais de se soumettre aux désirs de sa femme, puisque les cœurs des femmes sont doux et tendres, et que la dureté à leur égard serait de la cruauté. Qu'il soit fâché contre elle, sa sensibilité est si grande qu'elle en perd la santé et devient faible et délicate. Une femme, en effet, est le miroir de son mari, qui reflète le caractère de celui-ci; ses regards gais et aimables étant la meilleure preuve de son caractère et de la bonté de son cœur. Jamais elle ne s'écarte du droit chemin, aussi la couleur de ses joues est-elle sem-

qui sont vos esclaves. Voy. *Korân,* chap. IV, vers. 3, 28 et 29.

Écoutez encore la confession de Mirza Abou-Taleb-Khân lui-même : « Il est plus aisé de vivre avec deux tigresses « qu'avec deux femmes. »

blable à celle de la rose tout épanouie; mais, si son mari continue d'être fâché contre elle, ses couleurs se flétrissent et son teint devient jaune comme du safran. Il donnerait jusqu'à son dernier sou : Dieu le préserve! qu'elle mourût de chagrin et de désappointement! auquel cas la colère de sa femme retomberait sur la tête de son mari.

Le perroquet déchire la rose avec son méchant bec,
Comme le chagrin mine la joue éblouissante de beauté;
Le ver rongeur détruit et fruit et fleur,
Comme le désespoir abrège l'heure souvent fugitive de la vie;
Si tu veux vivre et aimer et te livrer à la joie,
Vain fou! préserve son cœur du chagrin et du désespoir.

III

Notre docte comité s'accorde unanimement à déclarer qu'il s'est présenté bien

des exemples de femmes mortes par suite de l'inhumaine cruauté de leurs maris à leur égard ; et même, si le mari était un journalier, et qu'il ne donnât pas à sa femme ce qu'il gagne, elle le réclamera le jour du jugement dernier. Il est enjoint au mari de donner à sa femme une pension quotidienne d'argent, et il faut également qu'il lui alloue tous ses frais de jeûnes, d'excursions, de bains, et enfin de toutes ses autres sortes de divertissements. S'il n'a pas cette générosité et qu'il se vante de le faire, il sera bien sûrement puni de tous ses péchés et de toutes ses omissions le jour de la résurrection. Comme toutes les fois qu'il va au marché, qu'il achète des fruits comme une foule d'autres petites choses qu'il placera dans son mouchoir ; qu'il les porte à sa femme pour lui montrer son attachement sincère et pour plaire à son cœur. Comme lorsqu'elle désire entreprendre un petit voyage, aller passer un mois chez des amies, assister aux bains ou avoir la jouissance de quelque autre passe-temps, il n'est point

raisonnable à son mari de s'opposer à ses désirs et de lui causer, par un refus, de la peine. Comme lorsqu'elle est déterminée à donner un repas, il est *wâjib* qu'il prévienne ses désirs et qu'il lui apporte, en présent, toutes sortes de choses, en vivres, en vin, tout ce dont on a besoin en cas de fête. Et, régalant ses convives, en se joignant à eux, pour faire tout ce qu'exigent les devoirs de l'hospitalité et d'une cordiale amitié, qu'elle ne soit point interrompue ou contredite par son mari demandant : « Qu'avez-vous fait? Où « avez-vous été? » Comme lorsque les femmes qu'elle a invitées aiment mieux passer chez elle toute la nuit; il faut qu'on les admette à dormir dans l'appartement de la femme, pendant que le mari est couché à part et dort tout seul. Notre docte comité déclare, à l'unanimité, que la femme qui est alliée à un tel mari, à un homme aussi soumis qu'accommodant, cette femme est véritablement heureuse; mais, s'il arrive que le mari soit d'un caractère tout opposé, morose, déso-

bligeant et prompt à s'emporter, alors elle doit être réellement la plus infortunée créature du sexe féminin. Dans ce cas, il faut qu'elle demande nécessairement le divorce, ou qu'elle lui fasse promettre sincèrement qu'à l'avenir il lui sera soumis et prêt à se dévouer entièrement à ses volontés et à ses plaisirs. Que le divorce lui soit refusé; il faut alors qu'elle implore, avec piété, d'être déchargée de son mari, et de pouvoir, au plus tôt, devenir veuve. Qu'elle emploie tous les artifices et toutes les manœuvres propres à amener ainsi le mari à dire enfin : « Fais, amie, « comme tu l'entendras, car je suis ton « très obéissant esclave. » Bîbî-Jân-Afrôz ajoute : « La femme est comme un bou- « quet de fleurs, conservant toujours son « humidité de manière à ne jamais se fa- « ner. » Il n'est donc pas convenable qu'on refuse à un objet si aimable le bonheur et l'agrément de faire de délicieuses promenades de jardins avec des amies et de se montrer hospitalière envers ses hôtes; il n'est pas non plus raisonnable de

l'empêcher de jouer du *dyra,* comme de visiter souvent ses connaissances.

Vivre avec une femme douce
Est un printemps perpétuel;
Mais ses regards chagrins causent toujours
A l'esprit les tempêtes de l'hiver.

IV

Son mari, toutefois, viendrait-il, avec méchanceté, et dans l'intention de la tyranniser, à lui refuser ces droits, elle ne pourrait rester plus longtemps sous le même toit. La même obligation ne s'impose pas à une femme vieille ou laide; elle peut se soumettre à toutes les privations sans enfreindre les règles du décorum. Notre comité déclare aussi que la mère et les autres parents du mari sont sans cesse hostiles à la femme; c'est pourquoi il est *wâjib*, lorsqu'elle est contrariée dans ses projets, qu'elle soutienne ses prérogatives à l'aide, du moins une fois par jour, de ses poings, de ses dents, en

frappant du pied et en leur tirant les cheveux jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux, et que la crainte les empêche de la contrarier davantage dans ses vues. Kulsûm-Naneh observe qu'il faut qu'elle persévère dans cet indomptable esprit d'indépendance jusqu'à ce qu'elle ait tout à fait affermi son pouvoir, et, dans toutes les circonstances, il faut qu'elle fasse résonner aux oreilles de son mari la menace du divorce. Si celui-ci résiste toujours, qu'elle redouble alors toutes les vexations qu'elle sait, par expérience, propres à irriter son esprit, et cela la nuit comme le jour, pour ajouter à la misère et à l'amertume de sa condition. Il ne faut point qu'elle se radoucisse jamais d'un moment, soit le jour, soit la nuit : par exemple, s'il daignait lui donner de sa main le pain, il faut qu'elle le jette, de la sienne ou à lui, avec indignation et mépris. Il faut qu'elle lui rende ses souliers trop serrés et fasse de son oreiller un oreiller de pierre ; si bien qu'il devienne enfin las de la vie, et forcé de

reconnaître à son aise l'autorité de la femme. D'un autre côté, que ces ressources viennent à manquer, la femme peut, en secret, emporter de la maison de son mari tous les objets de prix sur lesquels elle peut faire main-basse, et ensuite qu'elle aille trouver le juge *(qâdhy)* pour se plaindre de ce que son mari l'a frappée de son soulier et fasse semblant de montrer les contusions de sa peau. Il lui faut établir tels faits en faveur de sa cause, sachant bien qu'il n'est pas possible de les réfuter par l'évidence, comme elle doit poursuivre tout plan imaginable pour se soustraire à l'esclavage qui l'opprime. Pour parvenir à ce but, toute tentative de déposition, quelle qu'elle soit, est parfaitement conforme à la justice et aux lois.

V

Aussi, nos sept doctes interprètes des coutumes relatives à la conduite et à la façon d'agir des dames de la Perse, décla-

rent-elles que, parmi les choses formellement interdites, se trouve ceci : de permettre que leurs figures soient vues par des hommes qui ne portent point le turban, à moins qu'ils n'aient réellement bonne tournure et n'aient des manières charmantes et élégantes : dans ce cas, elles peuvent écarter leur voile sans craindre le moindre reproche, ou d'outrepasser sur aucun point le pouvoir illimité dont la tradition les a investies. Mais il faut qu'elles s'abstiennent, avec scrupule et piété, de toutes libertés semblables avec les docteurs de la loi ou Moullahs et les Juifs, attendu qu'à leur égard, la prohibition est impérative. Cependant, il n'est point du tout nécessaire que l'on soit très intime en présence du public ; il n'y a rien de contraire à la loi à se laisser voir par des chanteurs, des musiciens, par les personnes attachées au service des *hâmmams* ou des bains, et enfin de celles qui font le tour des rues pour vendre leurs marchandises et leurs bijoux.



CHAPITRE VIII

SUR LES CHARMES ET LES MOYENS DE DÉTRUIRE LES EFFETS DES ENCHANTEMENTS AVEC DIVERSES AUTRES ORDONNANCES

I

Ce chapitre est relatif aux charmes et aux amulettes que l'on porte pour détourner l'influence du mauvais œil et le fatal enchantement des diseurs de bonne fortune comme des sorciers [1], tels que des

1. Ce chapitre nous paraît un des plus intéressants et des plus curieux. En effet, il débute par la mention de cette superstition, si généralement répandue dans tout l'Orient antique aussi bien que moderne, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard le plus vieux, de

andouillers de cerf, des griffes de loup et de tigre, et des lézards attachés autour du cou des enfants. Si une jeune fille est d'un

l'influence maligne du mauvais œil. Pour se préservre de ce fantôme tout à fait chimérique, il n'est pas de moyen bizarre auquel les Orientaux n'aient recours. C'est ainsi que les Turcs sont convaincus de détourner ses funestes effets en attachant un ail, un petit ruban rouge, une pierre bleue, etc., à la personne ou à l'objet qu'on veut en garantir. *Esquisses des mœurs turques au* x x^e *siècle*, par Grégoire Palaiologue ; note 13, page 361. Voy. aussi *Modern Egyptians*, tome I, pages 81 et 341.

Un autre point non moins intéressant de la superstition orientale est le culte des *Talismans* et des *Amulettes*. « L'histoire des talismans, dit le traducteur moderne du « *Gulistan* de Sâdi, fait remonter leur origine dans la nuit « des temps. Le mot *(thilism) talisman*, porte avec lui « l'indice de son origine. Que ce nom soit primitivement « arabe ou persan, que la forme matérielle des lettres qui « le composent ait changé par suite de la transformation « des caractères en d'autres caractères dans ces deux idio- « mes, il ne peut pas y avoir de doute à cet égard ; le nom « paraît être contemporain de la chose. *Talisman* est d'o- « rigine grecque, tandis qu'*amulette* est, selon toute ap- « parence, d'origine arabe.

« Les Orientaux, comme on sait, et avec eux les Égyp- « tiens, ont, de temps immémorial, employé des moyens « mystiques pour préserver leurs personnes et leurs pro- « priétés des accidents du sort. Ils mettaient, comme ils « font encore, une statue, une image ou une inscription à « la porte ou sur la pierre qui renfermait un trésor ou

caractère timide, placez une poêle à frire à la porte qui donne sur la rue, et mettez du feu dedans pour la faire chauffer; il

« d'autres choses précieuses, en confiant ces objets à cette « protection magique. »

Chardin dit : « Les Persans portent des talismans ou « amulettes aux bras, au cou, à la ceinture, pour se pré- « server contre le charme et les fascinations, pour éviter les « maux, ou pour obtenir toutes sortes de biens. Ils en met- « tent même au cou des bêtes, des oiseaux, aux boutiques « pour faire venir les chalands, etc. Ils les composent des « passages du Coran ou des prières de leurs saints. Ils « sont écrits sur du papier ou gravés sur des pierres, « comme onyx, agate et autres. Ils appellent ces amulettes « *douaa*, c'est-à-dire *vœux, prières.* » (*Gulistan* de Sâdi, traduit en français par M. N. Semelet, Notes, pag. 147 et 148)

Mais ici, il est surtout question, entre Kulsûm-Naneh et ses collègues, de ne recommander ni philtre, ni charme, ni potions d'amour pour rendre les maris plus soumis aux volontés de leurs femmes. Les dames musulmanes de l'Inde ont recours à plus d'artifices. « Beaucoup de femmes, dit « le *Qanoon-e-Islam*, font manger aux hommes la chair « du caméléon et diverses sortes de racines sauvages et « d'herbes, et de la noix de bétel. Elles se procurent de « même un peu des cendres d'un mort, prises à la place où « les Hindous les brûlent, et, ayant lu quelques incanta- « tions dessus, elles les répandent, au milieu de la nuit, « sur le lit du mari, ou sur lui-même lorsqu'il est en- « dormi ; ou bien elles appliquent sur leurs propres fronts « ou leurs sourcils une espèce bien connue de philtre, afin

faut ensuite que la mère et sa fille se tiennent d'un côté de cette poêle à frire, auprès l'une de l'autre, et, toutes les fois qu'elles changeront de côté, qu'elles répandent dedans un peu de sel et d'eau. Alors il leur faut avoir constamment les yeux fixés sur cette poêle, et surtout sur l'endroit où le sel et l'eau furent jetés; puis, admirable à citer, l'image de la bête ou de l'animal qui est la cause secrète de la peur se fera voir ! Encore, dans la nuit d'un dimanche, prenez une brique qui n'est pas cuite, versez dessus, goutte à goutte, un peu d'huile et grattez-la avec un couteau un peu partout où l'huile est tombée ; puis dites que c'est l'œil d'un tel ou d'une telle, homme ou femme, en mentionnant leurs noms. Après quoi, posez un morceau de coton et un œuf sur la brique ; ensuite, mettez le feu

« que leurs maris, en les regardant, deviennent amoureux « et plus gracieux pour elles. » Ces étranges et révoltants mélanges d'ingrédients, qu'on ne peut mentionner, sont cuits ensemble afin d'arriver au même but. Pas un seul d'entre eux ne déshonore les pages si pures de nos sept doctes dames.

au coton, et placez la brique sur le grand chemin. En rentrant chez vous, ayez bien le soin de ne pas regarder derrière vous. Kulsûm-Naneh observe que c'est ùn excellent préservatif contre le mauvais œil. Les griffes de tigre et de loup sont encore également douées d'un grand pouvoir pour détruire la pernicieuse influence des enchanteurs. Quelques-uns de ces amulettes sont attachés à l'entour des tempes, d'autres aux épaules, et quelques-uns enfin près du cœur.

II

Relativement aux contes de bonne fortune, on rapporte diverses histoires. Prenez un pain chauffé au four, lequel soit accolé à un autre, et jetez-les tous les deux à la tête de la jeune personne qui se fait dire sa bonne aventure. Si ces pains ne se séparent point, elle sera bientôt mariée.

III

Prenez quelques grains du millet de noces, appelé *arzan arousî*, et, lorsque la mariée entre dans la chambre nuptiale, jetez-les par derrière elle en prononçant son nom. Par le compte des graines qui sont tombées on peut assurer sa fortune à venir. A la première vue de la lune nouvelle, qu'une jeune fille fasse attention à une corneille pour que sa destinée lui soit connue : si les yeux de la jeune personne se rencontrent avec ceux de l'oiseau, ensemble et au même instant, l'augure est propice. Si la paume de la main démange, frottez-la sur la tête d'un enfant dont le père et la mère vivent encore, et un présent d'argent en sera la conséquence. Si un chien prend une mouche, prenez et enveloppez celle-ci dans le coin d'un mouchoir, et, sans en douter aucunement, quelque bien s'en suivra. Un caractère doux et

aimant passe toujours pour *sunnat*, et pour digne d'être l'objet du culte du beau sexe. Si la robe d'une femme est déchirée et qu'elle désire la faire remettre en son premier état, il faut qu'elle mette quelque chose dans sa bouche et l'y retienne jusqu'à ce que les reprises soient achevées; c'est-à-dire qu'elle ne doit point se reposer que son ouvrage ne soit fait. D'autres disent que, lorsqu'un feu fait un bruit de craquement, il faut crier : « *Kuch, kuch,* » par trois fois, et il n'y a pas à douter que les étincelles et le bruit cesseront. Lorsque vous entendez l'appel à la prière du crieur de la mosquée *(Mouezzyn)*, baisez l'index de votre main droite et passez-le deux fois sur vos oreilles : c'est *sunnat mu'akkad*. Nos sept doctes dames déclarent également que si l'on rejette quelqu'une des prescriptions tracées dans ce présent livre, et qu'on ne les suive pas avec sincérité, ou qu'on ne les mette point en pratique, la personne prévaricatrice en portera la peine, soit dans ce monde, soit dans l'autre. De plus, le jour

même où la femme se rend à la demeure de son époux, après être mariée, il est nécessaire de régler d'abord tout ce qu'il y a d'important relativement à ses propres intérêts et à ses prérogatives; de faire tous les arrangements convenables pour assurer son propre *comfort* et l'exercice non interrompu de ses volontés; de sorte qu'elle soit déchargée de la responsabilité qui pourrait autrement peser sur elle, car il est *sunnat* d'imputer sans cesse tout le blâme au mari, et, quoi qu'il fasse, il faut qu'elle exige toujours de lui, comme s'il n'avait pas été fait à tout. Kulsûm-Naneh s'écrie qu'elle s'étonne de ce qu'une femme puisse passer sa vie avec son seul mari dans une seule et même maison. Pourquoi la priverait-il de l'entière jouissance des agréments de ce monde? Les jours et les années se déroulent et se renouvellent, tandis qu'une femme reste le même et mélancolique locataire de la même et triste maison de son mari. Elle n'a aucun renouvellement de bonheur, pas un seul.

Les saisons changent, et le printemps
Renouvelle les boutons du fruit et de la fleur ;
Et les oiseaux qui voltigent en battant des ailes,
Ajoutent encore à la vie de la vallée et du bosquet.

Mais quel est le lot de la femme ?
Ne point échanger les joies dont son cœur est jaloux ;
Confinée qu'elle est dans un sombre lieu,
Et cela toute l'année avec un fastidieux mari !

IV

Bâjî-Yâsmin dit qu'il est *wâjib* d'avoir un pain du mois sacré du *ramadhân* sur la table, la nuit de la fête du nouvel an (*I'îd-Nourouz*); les autres dames prononcent que c'est *sunnat*. Shahr-Bânû-Dadeh recommande à tout homme de tremper le pain du mois du *ramadhân* dans l'eau, comme de tuer aussi un chevreau pour le manger; pendant la durée de l'année, il n'aura aucun mal de gorge. En outre, il est également ordonné et de règle que lorsqu'une personne meurt, il est nécessaire

de jeter toute l'eau qu'on trouvera chez le défunt, car, si quelqu'un en buvait, il lui adviendrait une inflammation d'estomac. Ce précepte est de la plus grave conséquence, et il y a d'autres matières encore que notre docte comité tout entier regarde aussi comme de la plus grande importance. Les dimanches et les mardis, linge et coton comme vases de terre, on ne doit rien apporter de cela chez soi. Les mercredis, on ne doit pas allumer de lampes. Les vendredis, on ne doit accepter ni consommer ni bois ni pain, ni laver non plus ces jours-là ses meubles et ses vêtements. Les dimanches et les mardis, point de visite au malade. Les personnes qui se trouvent dans un endroit la nuit du samedi, doivent se trouver à la même place la nuit du dimanche; et c'est ainsi que quiconque passe la nuit du jeudi quelque part, doit passer là aussi celle du vendredi ; et de la même manière, celui qui passe la nuit du mardi dans un endroit, doit se trouver là aussi la nuit du mercredi.



CHAPITRE IX

SUR LES HÔTES ET LES VISITEURS ET DES HEUREUSES ÉPOQUES DE LEUR ARRIVÉE ET DE LEUR DÉPART

I

Les règles de l'hospitalité, relatives à la réception et à l'entretien des hôtes ou des visiteurs, ont été l'objet de légères remarques dans un précédent chapitre. A ce sujet, il y a des jours heureux et malheureux, comme dans toutes les autres actions humaines, et il importe à toute personne de suivre implicitement ce que la tradition

et l'expérience ont toujours prouvé devoir produire le plus grand bien. Quoiqu'il n'y ait pas de bonheur à un hôte d'entrer dans la maison de son ami la nuit du mercredi, celle du mardi n'est pas exposée à la même difficulté. Au moment de son arrivée, il est le bienvenu, et on le traite comme tel en lui présentant la pipe *(qaliyân)* et le café; puis, si votre hôte est un jeune homme d'un air distingué et attrayant de manières, il a le droit de jouir de votre hospitalité pendant trois jours fixes, après lesquels il lui est permis, à son propre choix, de prolonger son séjour. Il est donc *wâjib* à la jeune maîtresse de maison, sur ces entrefaites et à l'insu de son mari, de chercher toutes les occasions favorables de lier conversation avec son hôte et d'échanger avec lui des vœux d'amitié, chose si chère et si consolante pour de jeunes cœurs. Mais, en toute circonstance, si, pour rentrer chez elle, elle était retardée jusqu'à la dernière des heures, qu'on place une échelle contre le mur de la maison pour qu'elle puisse y rentrer par la porte

de la terrasse[1] sans être vue de personne. Vous devez aussi offrir à votre hôte une pomme rouge ou un coing jaune, comme du gâteau sucré et des aromates, à titre d'amitié et de bienveillance. Bîbî-Jân-Afrôz insiste sur ce qu'après qu'un hôte a satisfait tout son appétit à dîner, il est *wâjib* de prendre deux ou trois gros morceaux de viande et de les lui présenter pour manger, soit qu'il accepte ou non ; et, s'il ne peut goûter le tout, il faut donner, la nuit suivante, un autre souper. Comme également, toutes les fois que le mari et la femme régalent des amies, il faut que d'autres amies répètent et commentent tout ce qui a percé le voile du secret. En outre, Kulsûm-Naneh recommande que toutes les fois qu'un jeune homme d'un extérieur prévenant, avec des yeux pleins d'expression et une bouche riante, est invité quelque part, il faut que la maîtresse de la maison profite du moment le plus

1. Il est bon de savoir que le faîte des maisons, dans la plus grande partie des villes de l'Orient, est construit en terrasse et en plate-forme.

propice pour glisser tout bas à l'oreille de celui-ci ces mots : « *Khúch Amadîd,* c'est-à-dire : Soyez le bien-venu ! » Mais, quel que soit ce qui se passe entre eux, il faut qu'elle le raconte à ses compagnes et à ses plus intimes amies, sans omettre la plus petite particularité du sujet : c'est *wâjib*.

II

Relativement au mariage et à la coiffure de la mariée, comme à tout ce qui en dépend, il est bon, une femme étant accordée, de compléter à la fois et en même temps tous les arrangements matrimoniaux. On lui présente une bougie allumée devant la figure, et près d'elle on place le *Korân,* avec un miroir, ainsi qu'un plateau garni de bougies d'ambre gris, comme aussi diverses sortes de parfums, des graines de millet *(arzan)*, des dattes sèches, appelées *kiyâni morâd*, avec de la graine de cresson, de l'*aspund* et autres articles exigés par un antique usage. Il est encore

également convenable qu'une personne se tienne à la tête de la mariée et prononce l'oraison (*Kkuttbat*) d'Hazrat-Adam, puis l'on doit jeter aussi sur la tête de la mariée une espèce de voile de couleur verte, de manière à ce que toute sa personne soit enveloppée dans ses plis. Il faut que la mariée ne parle à qui que ce soit, et ensuite qu'elle soit déshabillée, même sa chemise de gaze ôtée; puis, tandis qu'ainsi sans vêtements elle se dérobe à tous les yeux, il faut tourner sens dessus dessous un grand bassin de cuivre et mettre dessous une lampe allumée, entretenue d'huile faite de graisse de bœuf. Sur ce bassin il faut placer une selle, si l'on en a une, et ensuite un coussin sur lequel la mariée vient s'asseoir pendant que sa suite chante d'un ton élevé :

« Le mari est sellé, le voyage est commencé,
« Et la belle mariée va faire elle-même sa course. »

III

Le voile, ou plutôt la draperie d'ample dimension, qu'on apporte à la mariée de la maison du marié, reste toujours jeté sur la tête de la mariée tant que la cérémonie nuptiale est en voie d'accomplissement. Kulsûm-Naneh et Khâla-Jân-Aghâ recommandent à la mariée d'attacher en secret quelques graines aromatiques dans sa robe, et, lorsqu'elle se rend chez son mari, il faut qu'elle les mange, de manière à toujours avoir en présence de ce dernier une douce haleine. Shahr-Bânû-Dadeh ajoute qu'elle peut offrir à son mari quelques-unes de ces graines, qui, par la même raison, produiront le meilleur effet. Les autres membres de notre comité féminin prétendent que ce n'est point franc à la mariée d'employer à ses noces le *hinna* ou de porter sur sa tête un ornement particulier : mais il lui est *wâjib* de se regarder

constamment dans son miroir. Dadeh-Bazm-Arâ ajoute que la mariée doit prendre dans sa main un œuf de poule, et, en allant le jeter contre le mur pour le briser, que son visage doit être tourné du côté du temple ou *Qiblat* ou dans la direction de la Mekke. Kulsûm-Naneh pense que c'est là une manière inutile d'agir, et elle recommande, au contraire, de lui présenter une aiguille pour son mariage; puis Dadeh-Bazm-Arâ ajoute qu'on doit lui donner une longue pièce de soie verte avec l'aiguille, pour que sa richesse soit toujours florissante. La soie noire et bleue comme la jaune ne portent point bonheur, mais bien la blanche et la pourpre. Aussi notre docte comité tient-il pour incontestable qu'une jeune personne, non encore mariée, ne doit jamais employer le *nûra*, cette substance corrosive et épilatoire. C'est, en effet, formellement interdit; et, s'il devient nécessaire de s'épiler, il faut avoir recours à d'autres moyens.

IV

C'est *wâjib* à une mère d'enseigner à sa fille, même dès l'âge le plus tendre, la manière dont elle doit se conduire selon ce qui a été et ce qui sera consigné dans ce présent traité pour la guider, Il faut surtout qu'elle lui apprenne les arts d'agrément ; de quelle manière on lance avec effet des œillades amoureuses; comment l'on se donne des airs de coquetterie, l'on capte des hommages flatteurs, l'on sourit de manière à ravir le cœur, et enfin comment il faut qu'elle ordonne de placer toutes les marques distinctives d'une beauté accomplie. C'est *wâjib* et *sunnat :* puisque, rendue chez son mari, elle n'y aura probablement aucune occasion de s'étudier à acquérir ces qualités essentielles. Il est toujours *wâjib* d'obtenir comme de désirer obtenir un précepte de nos sept doctes dames. Kulsûm-Naneh observe qu'au nom-

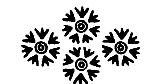
bre des choses si essentielles que doit observer la mariée en se mettant au lit, est une dévote prière pour s'attirer sur la tête des bénédictions toutes spéciales. Qu'elle dise en son cœur :

« Saint Prophète! accordez-moi, je vous en supplie,
« En ce jour heureux de mes noces,
« Que mon mari et sa mère,
« Son cousin, son oncle, sa sœur, son frère,
« Ne soient, libres de toute défiance,
« Jamais inhumains à mon égard :
« Que du matin au soir,
« Ils ne rechignent jamais à mes paroles,
« A ce que je manquerai ou à ce que je ferai.
« Mais, en faveur de mes véritables intérêts,
« Sanctionnez, sans borne ni mesure,
« Tout ce qu'il me fera plaisir de faire. »

V

La même et docte dame insiste sur l'importance qu'il y a, à toute femme, avant de se rendre chez le marié, de connaître ce qui est *wâjib* et *sunnat* relativement à elle. De telles matières sont traitées dans

cet excellent livre, afin qu'elle les y trouve et qu'elle ne porte pas la peine d'une omission des préceptes donnés sur un sujet si cher à ses propres intérêts et à sa commodité personnelle.





CHAPITRE X

SUR LES INTIMES, ET DES COMPÈRES ET COMMÈRES

I

Pour une femme, vivre habituellement sans amies de son sexe, c'est regardé comme le plus affligeant des malheurs : aussi il n'en existe pas une seule, si pauvre qu'elle soit, qui ne fasse de violents efforts pour éviter une si grande malédiction. Kulsûm-Naneh, ainsi que les autres membres de notre docte comité, s'accordent à penser qu'une femme qui meurt sans amies ou sans compères et commères n'a

pas le bonheur d'être reçue dans le ciel ; au lieu que bienheureuse est la femme dont la vie se passe dans un commerce continuel avec d'aimables compagnes, car, il n'y a pas à en douter, le ciel lui sera ouvert. Qu'est-ce qui peut égaler le bonheur de cette femme qui emploie toutes ses journées à courir les rues de concert avec des amies, à se promener ainsi au milieu de bosquets de roses et de buissons aromatiques, et à visiter tous les lieux destinés aux réjouissances et à l'expansion du cœur ? Le jour de la résurrection, on verra danser cette femme avec sa vieille et terrestre compagnie dans les régions de la béatitude. Kulsûm-Naneh dit que la même manière de vivre dans un état pareil de liberté et d'harmonie sociales produit toujours une rémission de péchés. Khâla-Jân-Aghâ, Bâjî-Yâsmin, Shahr-Bânû-Dadeh et Bîbî-Jân-Afrôz s'accordent aussi sur cette opinion, que si une demoiselle meurt avant de s'être fondé un cercle d'intimes, à qui elle pût communiquer ses pensées et ses actions les plus secrètes, l'autre monde ne

pourra jamais être pour elle le théâtre de son bonheur et de sa joie. Mais, si elle est placée dans des circonstances plus favorables, toutes ses supplications pour obtenir un pardon auront le même effet que les prières des anges : telle est la récompense de celles qui, dans cette vie, cultivent les liaisons sociales et s'engagent dans les nœuds agréables de l'amitié.

II

Une femme doit préférer établir sa demeure près d'un lieu consacré aux prières, là où les jeunes gens se rassemblent le plus ordinairement. Si c'est dans Isfahân, que ce soit dans le voisinage du Masdjidi-Châh, ou la mosquée élevée par le célèbre Châh-Abbâs, laquelle a un superbe dôme couvert de tuiles peintes en émail bleu, extrêmement polies et radieuses au soleil ; et encore, que ce soit près de la mosquée de Lutf-Alî ; l'un et l'autre de ces monuments étant situés auprès du Maidâni-Châh

ou la grande place, où l'on voit réunie la fleur du pays en force et en beauté. Si c'est à Chîrâz, que ce soit à côté du Châh-Chirâgh, au centre de la ville ; cette place réputée de la plus grande sainteté et qui contient le mausolée de l'imâm Syad-Mîr-Ahmed-Ibn-Mousâ, car rues et chemins y sont remplis d'une foule de jeunes gens, à la mine la plus avenante et d'une galanterie charmante à régaler de fruits, de sorbets et de café. Les tombeaux des poètes Sâdî et Hâfîz y sont aussi fréquentés par des personnes du rang supérieur qui viennent s'asseoir sur les bords du solitaire ruisseau appelé Roknâbâd pendant le printemps, et qui s'abreuvent de ses eaux limpides en chantant, d'un ton chagrin, les plaintives stances qui suivent :

Là, coule le petit ruisseau tout limpide du Roknâbâd,
Là, les bosquets chéris d'Hâfîz exhalaient jadis leurs parfums ;
Là, le rossignol fredonnait ses vœux à la rose,
Et les fleurs de toutes les teintes étaient habituées à fleurir.

Mais l'été est passé, tout est changé, et c'est en
vain
Que nous cherchons du regard les buissons qui
jadis retentissaient
Du chant du rossignol et de l'accord harmonieux
du musicien;
Car leur musique a cessé et les buissons ne sont
plus.

Il ne reste plus que ton courant limpide, ô Roknâbâd!
Que tes eaux roulent désolées et sans défense!
Semblables à l'orphelin abandonné, tes murmures
sont tristes,
Depuis le dépérissement et la mort de tes amis et
de tes compagnons.

III

Kulsûm-Naneh dit qu'il faut que les femmes qui sont jalouses d'être admirées s'habillent, mettent toutes leurs parures et se parfument d'*ottar;* et, si on leur présente une coupe de sorbet, il faut qu'elles le boivent en signe d'amitié, et agissant d'ailleurs selon les préceptes consignés dans notre inappréciable traité. Kulsûm-

Naneh dit encore que lorsque deux femmes sont très attachées l'une à l'autre, il leur faut demeurer amies inséparables dans les bons comme dans les mauvais rapports, et être toujours fidèles jusqu'au dernier moment : mais, si l'une d'elles meurt, la survivante, soit dans ses promenades dans un jardin de roses, dans ses visites au bain, soit en aidant à faire du *samnou*, doit toujours conserver le souvenir de son amie défunte, et, dans ses actes de dévotion, ne jamais oublier de prier pour son bonheur dans l'autre monde. C'est *sunnat.*

IV

La nuit du mercredi, remplissez d'eau un vase ou un pot de terre, portez-le sur les marches d'un appartement tourné à l'ouest, et, au grand jour, jetez ensemble dans la rue le pot et l'eau. C'est ce qui obviera d'une manière sûre à tout événement qui pourrait advenir ce jour-là aux gens de la maison. Dadeh-Bazm-Arâ observe

qu'il doit y avoir de l'eau de rose dans le vase, et ses collègues soutiennent la même opinion. Shahr-Bânû-Dadeh pense que, lorsque la personne prend le pot de terre, elle doit dire, au moment de le jeter par la fenêtre :

« Je jette ce vase
« En bas, dans la rue,
« Pour ne point connaître aujourd'hui
« Le chagrin comme la peine. »

En descendant, la personne ne doit pas regarder derrière; car, ajoute Dadeh-Bazm-Arâ, si la personne regarde en arrière, le destin, ce jour-là, aura son cours ordinaire. Bâjî-Yâsmin prétend qu'il doit y avoir nécessairement dans le vase un parfum quelconque pour augmenter sa vertu.

V

Lorsqu'une personne est équipée pour faire un voyage, remplissez d'eau une coupe, puis prenez un miroir avec quel-

ques feuilles vertes, et, au moment de son départ, répandez l'eau après elle pour la faire revenir promptement. Encore : balayer la maison le mercredi ne porte point bonheur. Gardez sur vous une aveline et quelques amandes, et vous serez préservé de la morsure du scorpion. Il est *wâjib*, au mois de *moharrem*, d'ouvrir pour les manger les graines d'un melon, en rejetant leur écorce extérieure, pour empêcher l'esquinancie. Lorsqu'une femme commence à entreprendre quelque chose, il faut qu'elle pose son pied légèrement sur la paume de sa main pour s'assurer un résultat heureux. La première nuit de chaque mois, il est *wâjib* de laver le seuil de la porte de la cuisine. Si un mari se conduit avec sévérité à l'égard de sa femme, il faut qu'il soit sous l'influence d'un enchanteur, et, dans le but de détourner le charme maudit, il est *wâjib* de lui verser de l'eau froide sur la tête pendant trois mercredis successifs. Lorsqu'une personne s'applique de cœur et d'esprit à une entreprise, en renversant le pot à l'eau de sa fille, il n'y

a pas à douter que cela ne contribue à son succès; et si, pendant que l'on voyage, une corneille croasse sur le faîte de la maison, le voyage sera aisément amené à sa conclusion. Lorsqu'une lampe brûle, il ne vous faut pas en allumer d'autres; si vous le faites, éteignez la première et laissez brûler la seconde. Si une personne est en voyage, et que des nouvelles se répandent de sa mort, lesquelles se trouvent être fausses, il faut, rentrant chez elle, qu'elle pénètre dans sa maison par la porte de la terrasse. Il est aussi très sinistre à une personne de sortir de chez elle du feu ou de l'eau, au coucher du soleil. De plus, si la nuit on reçoit dans une maison un chaudron ou une poêle à frire ou quelque autre ustensile de ce genre, il est *wâjib* de l'arroser d'un peu d'eau en disant :

« Esprits du méchant solitaire!
« Sortez d'ici! allez-vous-en!
« Ne répandez pas votre rosée empoisonnée
« Dans le voisinage de la demeure du vrai fidèle
« *(Moslem)*. »

Et il est bon d'ajouter :

« Glorieux Prophète ! nous sommes des tiens !
« Prosternés aux pieds de ta sainte châsse ;
« Fermes soutiens de la foi !
« Fidèles à Dieu (*Moslems*), même jusqu'à la
« mort !
« Préserve-nous donc des esprits méchants,
« Déchaînés par le diable (*Iblîs*) dans son cour-
« roux,
« Tiens éloignés les charmes et les énigmatiques
« enchantements,
« Garde-nous loin du cruel démon ;
« Défends, défends ! oh ! nous t'implorons !
« Au ghoul et au goblin d'entrer par notre
« porte [1]. »

VI

Maintenant, si quelque femme, sans

1. Les Persans ont la plus grande frayeur du *ghoul* ou du *goblin*. Le ghoul est un démon solitaire ; ou enfin le *ghoudi byâban* est le dragon ou esprit malin du désert, et, dans le Kâboul, on le représente, dit M. Elphinstone, comme un spectre gigantesque et terrible, qui dévore à la fois les vivants et les morts ! Voyez l'ouvrage intitulé : *Account of the kingdom of Caubul and its dependances*, in 8° ; London, nouv. édit.

considération pour sa bonne réputation et son caractère, et si quelque homme désireux de faire tout ce qui est digne de louanges, comme ce qui est juste et conforme aux lois, néglige les règles d'or contenues dans ces présentes pages ; ils s'écarteront de la voie de l'équité et perdront l'indulgente opinion des gens sages et de bien.





CHAPITRE XI

SUR LA COMPOSITION DU SAMNOU POUR PRÉSENTS

I

Ce chapitre doit expliquer ce que nos sept doctes dames regardent comme *sunnat mu'akkad* ou affermi et érigé en loi. Il ne se trouve effectivement dans la conduite que doit tenir la femme aucune partie essentielle ou dans l'administration de ses affaires de ménage aucun devoir qui ne soit prescrit et consigné dans ces pages. L'hospitalité et l'esprit de société qui dominent en Perse ont introduit une grande

variété, entre femmes, de présents et d'offrandes culinaires; et un des plats les plus populaires de leur répertoire s'appelle *samnou*, lequel est regardé comme *wâjib* par nos interprètes de ces lois. La préparation de cette offre est la suivante : d'abord, répandez du blé sur une table et jetez une toile dessus le tout, ensuite versez-y de l'eau une fois par jour jusqu'à ce que de verts rejetons apparaissent; auquel cas il vous faut convoquer à se réunir ensemble vos parents et vos amis, et il est poli de donner à chaque personne ainsi conviée une graine bleue ou une feuille verte en signe de cordial accueil. Lorsque ce sont des femmes qui sont assemblées, que chacune, avec une paire de ciseaux, rogne la tête de la tige du blé, et il faut qu'au moment de le faire, elle déclare quels sont ses souhaits. Les tiges étant coupées, il faut en broyer les fibres et en verser le jus dans une chaudière ou une bouilloire. A un *man* (5 livres 14 onces poids de Paris, selon le voyageur Chardin) de blé, on ajoute quatre *mans* de farine. Si l'on emploie

moins que cette quantité, le *samnoû* n'est pas bon. Il faut aussi y faire entrer, pour lui donner un goût agréable, des noix avec des amandes; et, pendant la nuit, qu'on place une lampe près du chaudron ; puis qu'autant d'instruments que l'on en peut avoir fassent musique, et que le plus possible les femmes chantent, jouent de leurs instruments, enfin se divertissent le mieux possible. C'est de cette manière qu'il faut passer cette nuit de préparation au sein de l'harmonie et des divertissements ; et toute prière dite sur le chaudron sera, sans aucun doute, comme reçue avec un plaisir tout particulier. Aussitôt que le jour paraît, il faut brûler de l'encens sans s'en faire scrupule, et ensuite c'est à la maîtresse de la maison qu'il appartient de mettre sa main dans le chaudron, de manière à laisser une empreinte de ses doigts bienheureux sur la surface du *samnou*. Le jour s'avançant, les femmes se chargent des fonctions de faire encore leur prières, de brûler encore l'encens, et d'invoquer les bénédictions sur leur ouvrage ; puis en-

suite de partager comme de placer du *samnou* sur des assiettes en porcelaine de Chine et d'autres plats, et enfin d'en emporter des morceaux dans leurs diverses demeures. C'est *wàjib,* car Bâjî-Yâsmin, en répétant cette vieille stance, ajoute :

Partout où se trouve ce *samnou*,
Ni souci, ni malheur ne peuvent pénétrer;
C'est un charme qui fait affluer le plaisir,
Soit dehors, soit chez soi !

II

Dadeh-Bazm-Arâ dit qu'on doit répandre sur le *samnou* de la graine de pavot blanc. C'est ce qu'elle regarde comme indispensable; et on recommande aussi, d'une manière positive, de ne pas laver le plat qui contient le *samnou* qu'on emporte chacune chez soi; mais il n'est nécessaire de le laver que lorsqu'il épuise une aspersion de parfum. Il existe beaucoup d'opinions relativement à l'étymologie du nom *samnou*. Quelques-uns pensent que le

mot primitif était *sê-man*, aujourd'hui corrompu et changé en *samnou*. Les personnes très familiarisées avec la préparation de cette composition observent qu'elle consiste en trois *mans* de farine et un de blé; c'est de là qu'on l'a appelée *samnou*. Dadeh-Bazm-Arâ et Shar-Bânû-Dadeh sont de l'opinion que ce nom vient de ce qu'il y a trois *mans* de farine et autant de blé. Mais Kulsûm-Naneh dit que cela consiste en trois choses : de la farine, de l'eau et du blé; voilà pourquoi on l'appelle *samnou*.

Prenez trois, et trois, et trois,
Dans trois, il y a un charme.

Cette étymologie doit, suppose-t-on, être la seule véritable; car *seh* (trois) *man*, à ce qu'on observe, peut aisément se transformer en *samnou* [1].

1. Richardson, dans son *Dictionary arabic, persian and english*, explique le mot *semnù* comme signifiant des pièces oblongues de viande, de pâte, etc.; une soupe faite de dattes, de miel et d'un peu de farine; ou quelque plat exquis au goût.

III

Si une femme désire faire du *samnou,* et, en effet, qu'elle soit résolue à en confectionner, mais que son mari ne veuille pas s'exposer à la dépense de ce mets, disant qu'il ne peut la fournir, il est alors *wâjib* à cette femme de vendre quelque portion de bien appartenant à son mari, pour la mettre en état d'entrer dans la réalisation du projet qu'elle a arrêté. Devant Dieu et son saint prophète, une telle conduite ne serait pas répréhensible. Il est aussi *wâjib* et *sunnat* qu'elle réunisse, par toutes les voies possibles, les moyens de payer les frais des festins faits avec ses intimes amies, ceux de bains et toutes ses autres douceurs, sans crainte d'être punie ou censurée par son parcimonieux mari, lequel devrait tant se ressouvenir de ses devoirs.

IV

Il y a nombre de méthodes à suivre pour faire avoir de l'augmentation à une famille. Quelques-uns ont recommandé de placer un plateau dans une maison inhabitée avec sept sortes de viandes et de rafraîchissements dessus, ainsi que des fruits, du sorbet, du sucre candi et du musc. Otez le plateau, la nuit du vendredi, et allumez quatre grandes lampes, avec assez d'huile pour brûler jusqu'au jour. Lorsqu'il fait jour, le maître, qui est jaloux de voir se réaliser ses souhaits, se rend vers le plateau pour voir ce que les oiseaux ont mangé. Selon ce qui a été mangé de chaque plat, il faut, tous les ans, en accommoder et en offrir une quantité égale à vos amis et à vos voisins jusqu'à ce que l'objet de vos vœux soit accompli. A l'égard des femmes qui n'ont pas d'enfants, les opinions des membres

de notre comité féminin sont diverses et contradictoires. Au dire de Kulsûm-Naneh, une femme stérile doit verser de l'eau de rose dans la gueule d'un chien mort, la nuit du mercredi, afin qu'elle puisse engendrer une postérité. Les autres membres de notre comité disent qu'elle doit, la nuit, monter sur le toit d'un *hâmmam*, et, emportant un verre avec des confitures, le jeter en bas dans la citerne. S'il provient de sa chute un son aigu, elle deviendra, à n'en pas douter, enceinte; mais si, au contraire, c'est un bruit sourd qui se fait entendre, elle restera stérile. Bîbî-Jân-Afrôz ordonne à une femme stérile, lorsqu'elle se rend au bain, de donner un peu de *chryrynî* à la plus vieille baigneuse qui est présente pendant qu'on remplit la citerne, et, sans aucun doute, elle deviendra mère.

V

Les Persanes ont aussi une espèce de potage d'offrande dont on recommande de

faire présent un mercredi, dans le mois de *ssafar;* surtout le dernier mercredi, qui a plus d'influence que tout autre jour. Kulsûm-Naneh observe que ces charmes et tous autres aussi favorables sont mieux donnés pendant le mois de *moharrem;* tandis que d'autres encore pensent que leur vertu est plus décisive à d'autres époques de l'année. Tous sont d'accord sur ce qu'une femme doit toujours commencer d'user une robe nouvelle le mercredi.





CHAPITRE XII

SUR LES FLEURS ET LES FRUITS EMPLOYÉS COMME SYMBOLE DU SENTIMENT ET DES PASSIONS

I

Une fantaisie de femmes, à laquelle celles-ci se livrent habituellement, est de confectionner des poupées ou des petites figures qu'elles appellent de petites mariées. Aussi il est convenable que chaque poupée ait un mari ou compère pour l'accomplissement de l'objet en vue. Toute personne bienheureuse de ses amies et intimes commérages fait une poupée qu'elle habille de riches atours et qu'elle place sur

un plateau avec des confitures et des feuilles vertes; puis elle la donne à une esclave, dont elle est sûre, pour l'aller offrir à son amie favorite. Il est bien aussi que la femme qui porte la poupée dise : « Voici « une offre que je vous ai apportée de la « part d'une telle. » Si la femme ou la demoiselle qui reçoit le présent est de la connaissance de celle qui l'envoie, elle embrasse la poupée avec joie, et lui donne un habillement d'honneur [1] (*khilât*) avec un

1. « Un *khilât* ou, comme l'écrit Chardin, un calaat, est « un habit complet depuis la tête jusqu'aux pieds, et c'est « la récompense ordinaire qu'un souverain fait à ses sujets « ou à ses serviteurs pour un service quelconque rendu. Il « y en a qui valent jusqu'à mille tomans, équivalant à « 15,000 écus. Les ordinaires sont composés de quatre « pièces : une veste, une surveste, une écharpe et un tur- « ban. Ceux qui se donnent aux ambassadeurs et aux gens « de considération sont garnis de perles et de pierres pré- « cieuses; des chevaux, des harnais garnis de pierreries, « une épée, un poignard, peuvent en faire partie. »

« En Turquie, dit M. Jaubert dans la relation de sont « voyage en Perse, l'habit d'honneur n'est qu'une simple « pelisse qu'on jette sur les épaules de celui qui la reçoit. « En Perse, c'est un équipement complet de cavalier. Le « khalaat, qui me fut envoyé par le chah de Perse, se com- « posait d'une veste de brocard, d'une espèce de pelisse de

cadeau à la convenance de la porteuse; mais, si elle a peu ou point du tout d'égards pour la personne qui lui envoie la poupée, on habille celle-ci en noir et on la renvoie. L'observation de cette règle est *sunnat mu'akkad*. Dans le cas enfin où l'offre est acceptée avec plaisir, un banquet a lieu avec accompagnement de musique et de danse.

Alors, le cœur bondit plein d'ardeur,
Les malins sourires et les plaisanteries piquantes
font la ronde,
Les danseurs joyeux battent le plancher,
Et le bruyant tintement des clochettes qui ornent
leurs pieds
Annonce leur délire.

Le bouquet aussi de fleurs odorantes, aux plus
brillantes couleurs,
La rose d'un rouge vif, et la violette bleue,
Qui poussent dans le jardin du Prophète,
Rafraîchies par la délicieuse rosée du ciel,

« la même étoffe, d'une ceinture, d'un bonnet de peau d'a-
« gneau d'Astrakhan, entouré d'un châle, d'un poignard et
« d'nn cheval uzbek richement caparaçonné. »
(Traduction du Gulistan.)

Sont échangées par les vrais amants,
Dans cette nuit inspiratrice.

Mais c'est au milieu de cette scène de gaieté qu'avec infiniment d'enjouement, les plus sages ont communiqué au moindre investigateur tout ce qui peut lui être nécessaire et convenable d'apprendre comme de connaître.

II

Notre comité féminin cite aussi un grand nombre de choses propres à être l'expression du sentiment et des passions, dont on donne l'épanchement suivant d'un poète persan sur le même et bizarre sujet :

Pour les amants ! .. les fruits et les fleurs possèdent
Un charme : elles sont l'expression de la joie ou du chagrin ; .
Leur influence peut briser ou rendre le cœur heureux.

Et comme ils mettent à l'épreuve leurs différentes vertus.
A eux d'espérer, de se désespérer, de se réjouir ou de mourir.
Un jeune homme lancé dans le gouffre agité des passions,
A jamais, perd son repos d'esprit;
Ses yeux sont baignés de larmes, son teint est décoloré,
Egaré et étrange, il exhale en ces termes sa plainte :
« Depuis que tu me fus, à une heure indue,
« Donnée en présent, ô toi, royale rose (gul);
« Fou comme Medjnoun, tu peux en juger,
« Je brûle dans le feu de l'absence.
« Fleur malheureuse ! la malédiction du ciel
« A été donnée bien avant toi !
« L'*hul*, aussi, est un symbole de vérité
« Qui redit les plaies toujours nouvelles du
« cœur,
« Et fait nombre de déchirants récits de chagrin,
« Combien le ver rongeur détruit la feuille de la
« rose;
« Qui raconte comment le chagrin empoisonne le
« repos,
« Et combien, pour toi, je soupire et je pleure :
« L'amour rend mon âme aveugle,
« L'amour rend mes cheveux blancs comme l'ar-
« gent;
« Aimable idole! pas un sourire passager

« Pour décevoir les angoisses d'un amant!
« Le Cinnamome *(darchini)* ne peut calmer ma
« douleur,
« Mon langage est presque devenu mon ennemi,
« Et manque de plaider la cause d'un amant
« Défait par tes irrésistibles charmes;
« J'ai jeté le Poivre Long *(fulful)* au milieu des
« flammes,
« Dans l'espoir de te donner tout mon être;
« Mais le *fulful* ne peut guérir la douleur
« Qui déchire mon cœur et dessèche mon cer-
« veau ;
« Il semble te bannir loin d'ici,
« Et rendre plus sensible chaque sens ;
« Je me ressouviens tant de toi,
« Que, dans ma pensée, j'embrasse tes lèvres ar-
« dentes,
« Mais c'est tout à fait en vain que ces yeux rê-
« veurs
« Contemplent avec quelle vitesse ton image a
« fui ;
« Elle s'évanouit devant ma vue,
« Et me laisse dans les ténèbres, comme la nuit
« sans lune;
« Safran! tu redis aussi avec vérité
« Que ma joue se colore d'une teinte jaune;
« Oh! puisses-tu ne jamais sentir l'infortune,
« Mais toujours sourire au sein de la joie et de
« l'allégresse.
« Absent de toi, mes plaies sont profondes,

« Je m'assieds et je gémis, je me lamente et je
« pleure.
« Ton captif se tourmente, tout seul,
« Le parfum de mon cœur est parti.
« O pêche! tu appartiens aux amants,
« Car tu es douce, humide de ton suc et odorante;
« Ta joue déploie une teinte orangée,
« Et par mille moyens, à toi de charmer.
« Grenade (*Anâr*)! loin de toi, je sens
« Un chagrin plus aigu s'insinuer en moi;
« Ton affection est une source de plaisirs,
« Tu es mon être, mon trésor chéri.
« Et toi, belle Tulipe! quand de toi,
« Oh! que ne suis-je seulement un arbre flétri?
« Séparés par un sort cruel,
« Nous ne nous trouvons pas, et que tout espoir
« est déçu,
« Quoi! un sourire redouble mes angoisses?
« Un dédain peut ternir ce beau sourcil?
« Je ne voudrais point pour le monde, que toi,
« Tu endurasses les tortures que j'endure mainte-
« nant :
« Du matin au soir et du soir au matin,
« J'erre désolé, délaissé;
« Pas un œil pour avoir pitié de moi, pas une
« voix pour me rendre heureux;
« Personne pour alléger ma misère.
« Oh! que j'eusse des ailes, je volerais vers toi,
« Et je mourrais, dans le ravissement, à tes
« pieds,

« Aussi grêle qu'un fil, me voici devenu.
« La misère m'a consumé jusqu'à l'os ;
« Toutefois, mon cœur encore est vaste,
» Il bat et battra toujours pour toi ;
« Oh ! donne-le donc, par pitié donne
« Un sourire calmant qui le fasse vivre ;
« Puisque j'ai, pour éprouver foi et fidélité,
« Abandonné tout pour toi, mon amour ! »

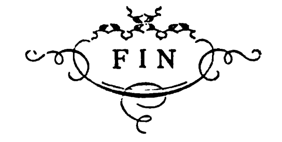
Ici donc la fin des admirables préceptes, des règles d'or données par nos sept doctes dames de la Perse.

Comme dans un voyage, nous avons souvent vu
L'art lutter contre la nature : ce sont des ruisseaux coulant doucement.
Des tours, des palais et de verts taillis,
Des allées couvertes et des coteaux à la teinte de pourpre ;
C'est ainsi que vous pouvez voir ici une peinture parfaite,
Un dessin artistement tracé par Kulsûm-Naneh ;
Règles, préceptes, lois, abandonnés à la vraie nature,
Pour munir, enrichir et illustrer l'esprit,
Et défendre les habitudes du sexe sans égal des femmes.

Un mot de plus. Il faut regarder les

personnes qui s'obstineront à agir d'une façon contraire à l'esprit des lois de Kulsûm-Naneh comme des exemples bons à éviter. C'est ainsi que nous apprenons le bien en fuyant les usages des méchants. En conséquence, pour expliquer cette maxime, qu'on cite ce passage du *Gulistan* de Sadî, dans lequel ce poète dit :

« De qui, Lokmân, as-tu appris la politesse ?
« — Des impolis, » répondit le sage fabuliste.
(Traduction du Gulistan.)



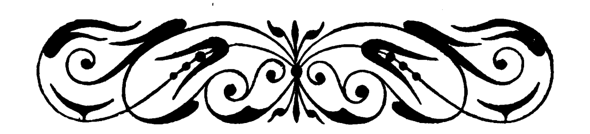


TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Ier. — De ces lois qui sont considérées comme impératives............... 7

Chapitre II. — Des règles concernant le bain......... 25

Chapitre III. — Sur les prières et les jours de jeûne.............. 39

Chapitre IV. — Sur la musique vocale et instrumentale. Des femmes de Chîrâz, de la Géorgie, de Circassie, d'Isfahân et de Tauris................................ 51

Chapitre V. — Sur la nuit des noces...... 65

Chapitre VI. — Sur la grossesse et l'accouchement.............................. 73

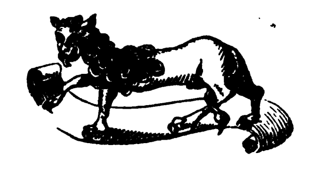
Chapitre VII.— Sur la conduite de la femme envers son mari, sa belle-mère et ses autres parents........................... 85

Chapitre VIII. — Sur les charmes et les

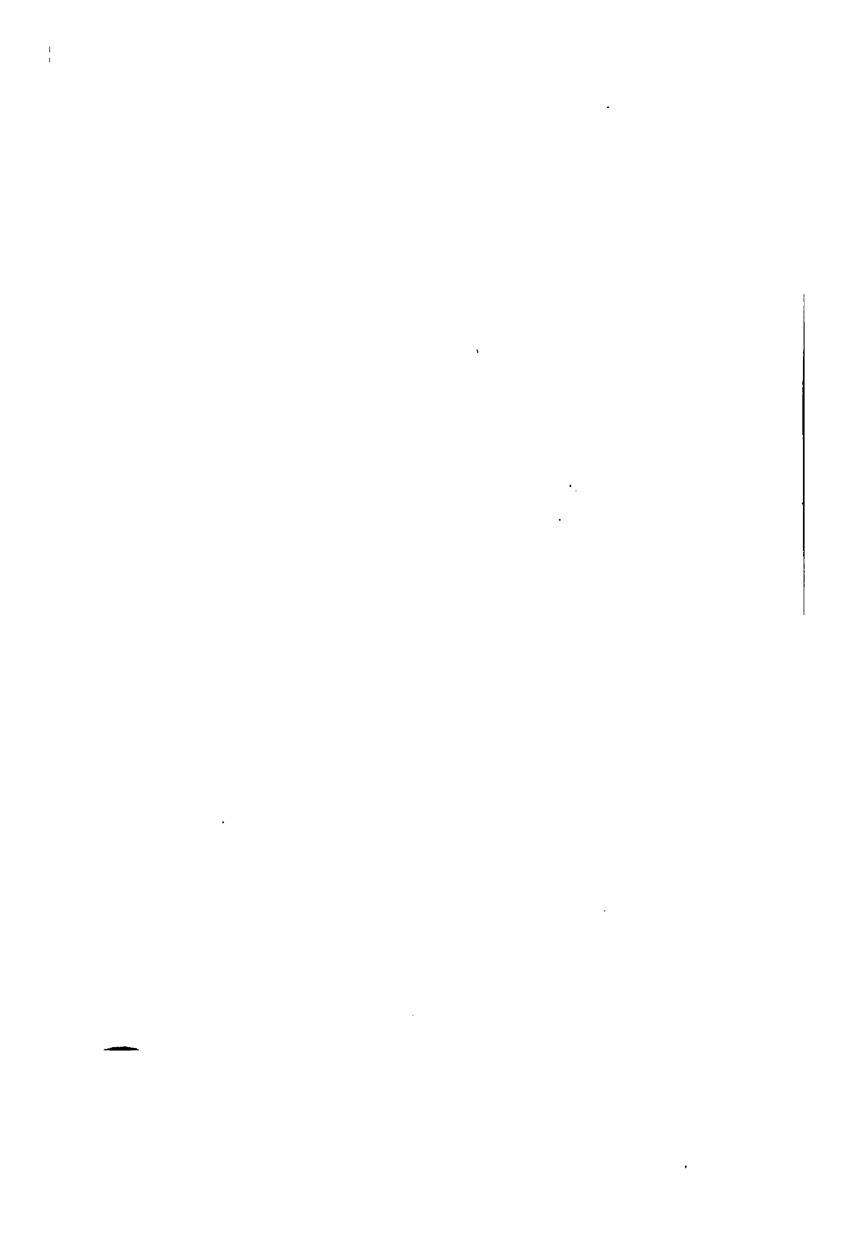
moyens de détruire les effets des enchantements, avec diverses autres ordonnances. 97
CHAPITRE IX. — Sur les hôtes et les visiteurs et des heureuses époques de leur arrivée comme de leur départ.................... 107
CHAPITRE X. — Sur les intimes et des compères et commères 117
CHAPITRE XI.— Sur la composition du *Samnou* pour présents..................... 129
CHAPITRE XII. — Sur les fleurs et les fruits employés comme symboles du sentiment et des passions.......................... 139

« Notre intention est de donner de bons
« conseils : nous les avons donc dits. Nous
« les avons recommandés à Dieu et de là
« nous sommes parties. »

(*Gulistan* de Sâdi.)



Le Puy — Imp. Marchessou fils, boul. St-Laurent, 23.



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXV

LE LIVRE DES FEMMES

Le Puy, imprimerie de Marchessou

LE
LIVRE DES FEMMES

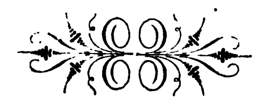
(ZENAN-NAMEH)

DE FAZIL-BEY

TRADUIT DU TURC

PAR

J.-A. DECOURDEMANCHE



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1879



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

EXTRÊMEMENT *riche si l'on s'en tient au nombre des ouvrages et des auteurs — les anthologies citent plus de deux mille poètes —, la littérature poétique ottomane n'offre cependant que bien peu d'œuvres capables d'attirer l'attention du lecteur européen. Rares sont, en effet, les poëmes d'un style assez simple pour ne point révolter notre esprit par l'excentricité des figures ou l'obscurité des expressions employées. Plus rares encore sont les sujets capables de nous intéresser : les compositions allégoriques, mystiques ou de civilité tien-*

nent une si large place qu'en dehors d'elles le choix se trouve fort restreint.

Cependant, et peut-être l'influence de l'Occident est-elle pour quelque chose dans cette modification, les écrivains ottomans modernes tendent visiblement à entrer dans une voie plus positive et moins opposée à nos habitudes.

Fazil-bey, notre auteur, a, l'un des premiers et le plus franchement, rompu avec les traditions vaporeuses de ses devanciers : il ne manque, au surplus, ni de verve ni d'une pointe satirique assez fine.

Son œuvre se compose, outre quelques chronogrammes de circonstance, d'un ensemble de quatre ouvrages : le Defter achiq, *Annales de l'Amour, le* Khoban Nameh, *Livre des garçons, le* Zenan Nameh, *Livre des femmes, et le* Djengi Nameh, *Livre de la discussion. Le premier peut être considéré comme un exorde, et le dernier comme une péroraison. Le* Khoban Nameh *et le* Zenan Nameh *sont les deux pendants, les parties principales et*

de beaucoup les plus étendues de son Divan.

Le Zenan Nameh *passe pour son chef-d'œuvre; c'est lui qui a placé Fazil-bey au premier rang de popularité dans sa patrie; c'est l'ouvrage poétique le plus répandu en Turquie.*

Nous l'avons donc choisi de préférence et surtout en raison du sujet traité qui rentrait précisément dans l'ordre d'idées — les femmes et les harems — qui excite davantage notre attention occidentale quand il s'agit des Turcs. Faire connaître l'opinion que se fait un Turc des femmes de chaque pays nous a semblé chose tout à fait piquante.

Les parties où notre auteur donne la description du manège à employer par un galant dans une promenade publique, met en lumière les inconvénients du mariage, ouvre à ses lecteurs les portes d'un bain ou reproduit une scène de flagrant délit nocturne, nous ont paru autant de tableaux de genre, pris sur le vif des mœurs ottomanes.

M. de Hammer, dans son Histoire de

la poésie ottomane[1], *qualifie le* Zenan Nameh *d'*Ars amandi *des Turcs et nous donne quelques détails sur son auteur.*

Il était fils de ce Tahir-Pacha dont Volney et Savary ont autrefois tant parlé en le désignant sous le nom de cheickh Daher. Ce personnage, né en 1689, avait soustrait la Palestine à l'autorité des sultans et soutenu, pendant trente ans, des guerres continuelles lorsque, rejeté enfin dans Saint-Jean-d'Acre par Mohammed Abou Dahab, beylerbey d'Egypte (1775), il fut tué dans une sortie. Fazil-bey son fils, élevé dans le sérail des sultans, s'adonna de bonne heure aux études littéraires et, après avoir occupé plusieurs autres emplois de plume, obtint la charge de hodgagian ou premier commis du Divan. Son plus grand succès peut être fixé aux premières années du XIXe *siècle, il mourut en 1810.*

1. *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst.* 4 vol. in-8. Pesth, 1836-38.

Les copies de ses œuvres se répandirent tellement qu'il est rare de trouver une collection de manuscrits turcs où l'on ne trouve pas tout au moins le Zenan Nameh. *Les éditions lithographiées ou imprimées se sont ensuite fort multipliées et circulent librement partout. Vers 1838 cependant les exemplaires d'un volume où se trouvaient réunis le* Khoban Nameh *et le* Zenan Nameh *furent supprimés par les ordres d'un ministre qui se piquait de rigorisme, Mustapha Rechid Pacha.*

La version que nous publions et la première qui ait été faite. Nous citerons seulement pour mémoire quelques parties mises en vers allemands par M. de Hammer dans son ouvrage déjà cité, mais, comme dans les autres œuvres du même genre de cet éminent orientaliste, la hâte du travail et la forme choisie nuisent souvent à la fidélité de la traduction. M. Servan de Sugny [1] *a ensuite mis en*

1. La Muse ottomane, chefs-d'œuvre de la poésie turque

vers français deux ou trois courts passages choisis parmi les extraits de M. de Hammer ; ils se ressentent naturellement des mêmes défauts que ceux-ci.

Nous avons pris pour base de notre travail deux textes différents, dont nous nous sommes simultanément aidé : un petit volume lithographié qui, peut-être, appartient à l'édition retirée et un recueil imprimé à Constantinople par Ali-Riza-Effendi en l'année 1286 de l'hégire. Il contient, outre les quatre ouvrages de Fazil-bey déjà cités, le Chevki-enguiz, *Excitation des désirs de Vehbi-Zunbulzadé-Effendi.*

L'édition lilhographiée, assez correcte, est cependant incomplète d'un certain nombre de vers ; celle imprimée, plus négligée, paraît comprendre l'ensemble des additions faites par l'auteur à sa rédaction première, aussi n'avons-nous point négligé ces compléments.

traduits pour la première fois en vers français. Paris, in-4, 1853.



LE LIVRE DES FEMMES

(ZENAN NAMEH)

INVOCATION PRÉLIMINAIRE

GRACES soient rendues au Créateur dont l'active sagesse a fait, de la femme, lors de la confection du monde, un être plein de ruse; qui, dès le commencement, unit le masculin et le féminin, Adam et Ève, et, dans sa toute-puissance, déposa dans leur sein le feu brûlant des désirs. Ainsi notre premier père s'abandonna aux élégances d'un corps gracieux et l'enlaça de ses embrassements. Quel homme, fût-il doué des plus mauvais instincts, eût pu

résister à l'attraction d'une vierge encore pure de tout contact ?

Qu'il est gracieux et aimable ce jeu dont la naissance d'êtres humains est le but et la fin ! Nous sommes faits pour nous y livrer mutuellement : au vainqueur est réservée la joie de se voir une lignée issue de la fenêtre du tabernacle de la galanterie. Innombrables sont ceux qui ont dû leurs héritiers à pareil badinage ; combien d'êtres lui ont dû l'existence ! Les entrailles de la femme devenue mère par le fait de l'homme peuvent-elles être mieux comparées qu'à un champ fertile ?

Ce Dieu, à la sagesse puissante, a différencié les sexes, fait de toutes les grâces le lot de la jeune fille, orné sa joue des attraits de la pudeur et enveloppé son corps dans les lignes d'un élégant modelé pour que le jeune homme se sentît attiré vers elle par le désir sensuel et qu'ainsi le genre humain fût préservé de la destruction. Il a de même éveillé la concupiscence chez tous les animaux pour que le monde, incessant laboratoire de naissances, fût toujours

habité; il a enfin fait naître, dans chaque être vivant, une affection pour ses enfants afin que l'enchaînement généalogique s'étendît sans interruption et dans tous les temps, aux trois règnes de la nature [1] : la durée de cette filiation ne doit avoir d'autre limite que celle assignée par lui-même à l'existence de la création tout entière.

1 Sur la terre, en l'air et dans l'eau.



MOTIFS DE LA COMPOSITION DE CE POÈME

Ivre d'amour comme un galant qui remporte la coupe dans une maison de plaisir, Fazil, ce grave docteur en toute science, entame ainsi son sujet.

Un jour cette amante qui cause mon tourment, brise mon cœur, possède ma vie et mon âme, qui est pour moi l'abrégé du monde, et dont la taille de cyprès se balance pendant la marche, accourt à mon humble demeure avec la rapidité du faucon qui regagne son nid; j'entends son pas rapide gravir les degrés et me sens évanouir de plaisir et de joie; par trois fois, comme une gazelle inquiète, la vie est prête à me quitter, par trois fois elle rentre dans mon sein, et un trouble délicieux s'empare de tout mon être. Enfin, ma bien-aimée apparaît à mes yeux, elle me salue avec mille gestes gracieux et char-

mants en donnant, à sa taille, la courbure du lam [1], puis elle tire la porte sur elle, s'appuie contre la muraille et attend.

— Commande, m'écriai-je, piquante beauté au visage de lune qui remplit ma maison de lumière! Qui donc a pu te douer de pareils yeux, si ce n'est celui qui donne et enlève les couronnes?

— Hélas, dit-elle, mon œil noir est comme éteint depuis que mon regard s'est attaché sur le sein d'un jeune homme et que le chagrin de la séparation m'accable. En un instant j'ai subi l'attraction de la beauté : comme une tulipe je brûle pour mon Fazil; il est mon rossignol, mon feu et mon saz [2]! Je suis venue pour lui adresser une prière, mais est-ce maintenant une heure propice aux supplications? Je crains de voir ma parole rester vaine et cette flèche, pierre de touche de son affection, s'émousser sur son sein. Mais si

1. Lettre de l'alphabet arabe-turc-persan dont l'extrémité a la forme d'un cimeterre.

2. Sorte de guitare à trois cordes, à long manche et à caisse arrondie.

l'*épine* de ma prière ne le pénètre point, puisse le coquet *bouton de rose* de mes lèvres ne s'entr'ouvrir jamais pour lui !

— Souveraine enchanteresse des âmes, reine de l'océan des cœurs, je suis prêt à m'immoler pour l'*épine* de ce *bouton de rose,* pour les paroles de flamme que profère ta lèvre ! Dans cette voie, Fazil n'hésitera pas à te sacrifier et son cœur et son âme : ne supplie donc pas, mais commande ; tes ordres, quels qu'ils soient, seront reçus avec joie et contentement ; nous appliquerons à leur exécution tous nos soins et toutes nos forces quand même il s'agirait, comme pour Ferhat, de percer une montagne. Ainsi tu verras de quels efforts l'amour est capable !

Bien que mon discours manquât de grâces, sa bouche se met à sourire, puis elle s'entr'ouvre :

— Si tu es dans de telles dispositions, puisses-tu n'éprouver que de la joie et du plaisir ! Puisse le Seigneur tout-puissant ne jamais te montrer de rival à mes genoux ! Puisse ce Dieu véridique faire que

tu ne t'éloignes jamais de moi et que jamais nous ne soyons séparés. Puissè-je ne jamais te montrer un front irrité et puisses-tu être préservé des intrigues de nos ennemis! Puisque tu as accueilli doucement ma prière, ô toi dont la bouche est ornée d'une si rare éloquence, et puisque le *Khoban Nameh,* ce livre où ta plume a tracé, d'après mes ordres, la description de tous les adolescents, t'a valu des louanges sans nombre, je désirerais maintenant te voir parler, si tu le veux bien, de la nation féminine. Telle est la fleur pour laquelle je soupire, tel est le désir qui m'agite, telle est la bouchée savoureuse que je veux voir m'être présentée toute chaude sur la broche! Que de ton encrier sorte un livre consacré aux dames; donne-toi le plaisir de décrire chaque femme, c'est-à-dire chaque espèce de femme, l'une après l'autre, et de donner le portrait de toutes, gracieuses et laides, vertueuses et méprisables. Puisse-t-il faire sur les galants une agréable impression! Nomme-le le *Zenan Nameh* (Livre des femmes). Je comprends

que c'est là chose sérieuse, que c'est là un breuvage qu'un novice écolier ne pourrait boire, mais, par égard pour moi, épuise cette coupe malgré toutes ses amertumes. Cette œuvre achevée, je suis à toi, Fazil : accepte donc l'ennui du moment et cède à mes importunités actuelles.

— Abandonne ce dessein, piquante beauté, m'écriai-je, abandonne cette pensée à Leila ou à Zuleikha [1]. O toi que l'on appelle Mahparé (morceau de lune), quel nom ton amant doit-il te donner maintenant? N'exige pas de moi ce que, parmi les hommes, je n'ai jamais entendu solliciter. Dans cette vallée et dans ce jardin je n'ai jamais planté pareille bouture et dans l'arène je n'ai jamais visé pareil but. Ce serait une tache à notre réputation de poète, ce serait indigne de nous que de consacrer nos divans à des femmes, à des créatures sans pudeur! Mon œuvre et mes vers vont-ils donc avoir pour objet de dire

1. Leila est l'héroïne d'un célèbre roman persan, Zuleikha est la femme de Putiphar.

si quelque œillet féminin est resté béant ou s'il a trouvé de quoi le clore! C'est là un chemin qu'il me répugne de suivre et dont je n'irai point remuer la boue; cesse d'employer des accents émus à me pousser vers cette porte! Toutefois je suis prêt à sacrifier ma tête, ma vie et ma peine à l'exécution de tout autre de tes ordres.

— Ne flétris point la plus belle fleur de mon parterre, me répond cette charmante amie; cher bouton de rose, ne brise point d'un mot un être délicat! Es-tu donc fatigué de mon amour, es-tu donc lié à quelque noire chevelure? Me faudra-t-il te découvrir un secret et te prendre pour confident [1]? Ne va pas rendre humide l'œil brillant de ton amante et flétrir son cœur semblable à un bouton non éclos!

Puis cette belle au sourire de rose se met à protester de son amour pour moi :

— Par les joies de mes deux yeux, dit-elle, par mes regards enivrants, par la nuit

1. C'est-à-dire me réduiras-tu à te faire une déclaration d'amour toute claire.

de mon salut, par la plus sainte de mes heures, par les fibres les plus intimes de mon cœur, par cette sueur qui mouille ma face, par mes yeux miroirs de mon âme, plût à Dieu que je n'aie jamais éprouvé le tourment de l'amour! De grâces, ne tarde pas à commencer ce poëme, à m'apporter ce mets que je désire! Si tu veux te séparer de moi, faut-il une semaine pour me le dire? Toi qui m'attires comme une lune brillante, fais pour moi ce sacrifice!

— O toi qui possèdes mon cœur, ne me demande pas de te montrer les turpitudes de toutes les femmes du monde : je ne me plongerai pas dans cette mer. N'accable pas ma tête désobéissante parce que je refuse une poire non encore mûre. J'ajoute un mot : veux-tu donc que j'aille dévoiler les ruses de la sage-femme et de la duègne?

— Interroge-toi sur chaque genre, parle de tous, étends-toi sur ses conditions spéciales. Elle prononce ces derniers mots l'œil irrité et ses joues purpurines enflammées de colère. Il me faut, s'écrie-

t-elle alors, et ce ne sera point sans verser des larmes, me séparer de toi ! Mais je le jure par mes deux yeux et par le glaive de Dieu, par mes regards capables d'arracher l'âme et par ma parole, non seulement je ne t'accorderai point la joie du mariage, mais encore j'oublierai jusqu'à tes traits ! Je ne ferai plus aucune différence entre un ennemi et toi et, dorénavant, je fermerai l'oreille à tes plaintes comme à tes supplications ! Par Dieu ! j'acomplirai cette résolution jusqu'à la fin : tu te rappelleras et de l'honneur fait à cette maison aujourd'hui et de ce visage de rose que tu dédaignes !

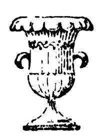
Alors je me résolus à suivre le bon chemin, je me montrai soumis aux ordres des dames. Comme on le dit, la nuit est grosse du lendemain (on ignore ce qu'elle mettra au jour) et l'amant obéit à sa belle.

Allons, ma plume, commence ton babil, cherche de nouveau la rime, ce fugace œil de chat ! Déjà j'ai célébré les jeunes gens ; pour eux, j'ai répandu la rosée de mes vers ; mais, pour les dames, je puiserai à

toutes les sources, j'arracherai la pensée du sein de l'époux et rassemblerai mes idées encore vierges.

Voici mon poëme dans toute son intégrité et tel qu'il a séduit ma plume couleur de la nuit ; en vérité, aucun de mes devanciers n'avait songé à traiter pareil sujet !

Mes deux ouvrages sont comme les deux moitiés d'un même tout ; celui-ci peut être comme le pendant, comme le frère légitime du *Khoban-Nameh*, comme un fils né de la même substance.





PRÉFACE

Toi qui erres par le monde, mon œil ami des belles, garde-toi d'être étonné et de te troubler du subterfuge employé envers moi. Ce sont là de ces moyens qui se présentent naturellement aux esprits féminins. Maintenant par où me faut-il commencer et comment vais-je m'engager dans le chemin ténébreux de l'explication ?

Que la femme soit comme un tendre plant non encore greffé par l'homme ; que, semblable au jeune arbrisseau, elle tienne encore à ses pépins nourriciers [1] ; que, gracieuse dans sa hardiesse pudique et

1. C'est-à-dire : qu'elle n'ait pas encore quitté le giron maternel et la maison de son père.

propre de sa personne, elle ne ressemble en rien au turc grossier d'Anatolie; que, le sein couvert décemment, l'embonpoint de l'oisiveté ne déforme point sa taille; que sa démarche se distingue par un voluptueux balancement et sa voix par un timbre frais sans que, de deux paroles, l'une soit une critique; que son âge dépasse à peine quinze ans, enfin que ses manières n'aient point le caractère suranné des façons antiques.

La femme est fausse et méchante — malgré ses grâces elle ne peut échapper à cela — mais je la veux vierge intacte et que, chez elle, le lien de la virginité subsiste dans toute sa force. Si elle n'est vierge, je la dédaigne : il ne m'importe alors de distinguer si toute une caravane y a passé ou si elle n'a été qu'à peine déflorée. Il faut surtout que, de sa vie, elle n'ait porté fruit et qu'aucun rejeton bâtard ne l'accompagne : je ne comprends pas, quant à moi, comment toute une troupe d'hommes peut successivement la prendre et cueillir des baisers sur son sein. Encore

bien qu'une femme nous ait rendu père une fois ou deux, conservons-la, si toutefois elle est agréable encore, et si ses charmes secrets ne s'en trouvent point affadis.

Comme le disent d'illustres anciens, l'explication détaillée est la porte du désir. Or, chez elle, trois choses sont nécessaires : il faut qu'elle paraisse belle à son mari et que le voile de la pudeur l'entoure étroitement, qu'elle soit de défense et d'un caractère vertueux, enfin qu'elle n'ait point l'œil jaloux et capable de s'enflammer de colère comme un creuset sur le feu, car cette passion est un instrument de mort.

Peut-être la providence t'a-t-elle donné de l'inclination pour les femmes. Rends alors grâces à Dieu de la force d'attraction dont il a doué la beauté et, dans la saison des roses, dirige de préférence tes pas et ta promenade du côté de *Kiaghid-Khané* [1]. Entoure ta tête d'un

1. Lieu de promenade à la mode, les Eaux Douces d'Europe, à Constantinople.

châle de Lahore semblable à une bordure de géraniums, couvre tes reins d'un large pantalon à lames brillantes, revêts une veste couleur de corail et brodée de noir, place dans ta ceinture un yatagan de prix, orne ta poitrine d'une chaîne de perles et de pierres précieuses : ce sont là les filets où viendra se prendre le sexe. Aie soin, de plus, que ta bourse entr'ouverte laisse apercevoir tes espèces. Bois enfin un verre ou deux de la liqueur vermeille en vue de donner à ton œil le reflet du rubis.

Si tu vois alors une troupe de femmes assemblée en un même lieu, dirige ta promenade de ce côté; garde-toi de te donner l'air d'un vieillard accablé d'infirmités, pour lequel chaque pas est une fatigue, mais imprime à ta démarche un gracieux balancement. Tiens en main une pipe et rejette chaque bouffée avec la force d'un dragon et un bruissement capable de faire songer au rugissement du lion. Laisse pointer sous le fez (calote rouge) une mèche de tes cheveux.

Si tu en uses ainsi, elles te regarderont comme un nouveau Rustem [1], tu feras impression sur toutes et tu les verras t'accorder leur cœur plus volontiers que si la planète Mars eût agi sur elles, car c'est sur ces tout-puissants attraits qu'elles s'éprennent et ce sont là les gages sur lesquels elles donnent leur âme. Je t'ai dit de montrer çà et là, sous ton fez entr'ouvert avec art, quelque peu de ta chevelure parfumée : aie soin, de plus, de laisser deviner, à toutes, certain objet. Garde-toi surtout de jeter à droite et à gauche, le long du chemin, des regards menaçants : que la bienveillance siège seule sur ta lèvre.

Alors chacune t'adressera des signes de tête, l'une d'une façon, l'autre d'une autre ; tu recueilleras leurs saluts tout le long de ta route : telle te sourira derrière la pantoufle ; telle jeune fée, dans son trouble, fixera des yeux la terre et telles de

1. Célèbre héros persan cité dans le Schah-nameh de Firdousi.

ces roses féminines te lanceront, du coin de l'œil, de furtifs regards. L'une s'abandonnera à son penchant jusqu'au point de te décocher quelques mots, l'autre, en vue de t'agacer, laissera tomber son feradjé (manteau) autour de sa taille et se balancera avec la grâce du cyprès, car il y a chez elles plus d'une ruse. Peut-être même ira-t-elle jusqu'à joindre, au manège coquet du balancement, des soupirs crochus — véritables hameçons — et, tout en marchant, jusqu'à entr'ouvrir son cafetan, te découvrir son sein et te laisser deviner les trésors secrets que cache le chalwar (pantalon à la turque). — Toi que j'aime, te dira-t-elle gracieusement et la parole pleine de feu, ne me regarde pas davantage et attends.

Bientôt une esclave s'avance lentement vers toi, dans sa main est une rose, elle te salue. — Mon ami, te dira-t-elle, madame est folle de toi. Refuse alors la fleur qu'elle t'offrira, montre-lui un visage irrité et donne-lui une de ces réponses capables, non de faire ressembler les lèvres à

un bouton de rose, mais de faire dresser les cheveux, de colère, au plus patient.

Aie alors tout prêt un caïque à trois paires de rames et qu'on te voie t'éloigner sur la mer. A ce moment, un bruissement confus s'élève parmi elles, ton nom court sur toutes les bouches, et toutes les conversations roulent sur toi. — D'où est donc ce charmant et aimable jeune homme? De quel jardin et de quel églantier est ce gracieux bouton de rose? Dans quel quartier sa maison est-elle située? Quelle est sa mère et quel sein l'a nourri? Ainsi tu jetteras entre elles un brandon de discorde et tu feras monter à leurs joues les roses du dépit.

Ne va pas toutefois soupirer pour ces trompeuses à l'œil fascinateur : j'ai rejeté loin de moi toutes les femmes aux mœurs légères! Vois-les se jeter la pantoufle, et, malgré que ce soit pour toi que ce feu s'est allumé, imite la lune et, la nuit, gagne solitairement ta couche. Laisse à leur passion le soin de la recherche : dussent-elles employer la hache et fusses-tu caché dans

le ventre d'un taureau qu'elles te découvriraient sous peu, car, dans leur sein, brûle un feu ardent, et toutes sont prêtes à t'accorder les plus précieuses faveurs : telle se répand chez elle en prières, et telle autre s'exhale en de continuels soupirs.

En suite de ta réserve et de ton indifférence, on expédie chez toi un billet d'invitation. Rends-toi à son désir le moment venu, mais comme à contre-cœur. Avec quel plaisir et quels transports on te reçoit ! Malgré cela, ne te montre point animé de désirs, c'est surtout avec elles qu'il faut se garder de l'empressement.

Si tu suis mes conseils, tu peux prétendre à toutes les femmes du monde, tu deviendras l'amant de chacune et obtiendras d'elles les plus nombreuses et aimables libertés ; toutefois ne va pas jusqu'à oublier pour elles les jeunes amis, car eux aussi procurent à notre âme une douce ivresse.

Mais, dans le trouble de mon cœur, ma parole s'égare ; il me faut revenir à mon

sujet et, pour obéir à ma bien-aimée, te parler de toutes les femmes de l'univers.





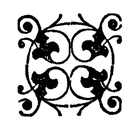
LES HINDOUES

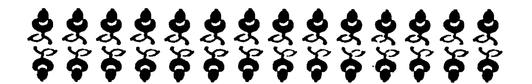
Jeune et naïve beauté dont je préfère la vue au soleil et à la lune, soulevons le voile des secrètes conversations et faisons la description des femmes de l'Inde.

Elles ont œil noir et teint basané, voilà le portrait qu'on en fait. Lecteur, ne recherche point leur approche, car leur complexion est des plus froides ; en apparence, elles sont pleines de feu, il est vrai, mais dans le fond il n'en est rien et on ne peut mieux les comparer qu'à une glacière. Souvent l'amant conserve, de ses relations avec elles, une douloureuse trace : l'infortuné regrette alors et le froid accueil reçu et les maux qu'il souffre.

Allons, Fazil, le printemps s'avance ; encore une fois l'hiver s'achève : laisse donc les frimas et les glaciales pensées,

car voici le moment de prouver aux dames ta vaillance et d'aiguillonner, d'un acier infatigable, les flancs de ta monture.





LES PERSANES

Amateur de femmes, il me faut maintenant te peindre les dames de la Perse. Ce sont là de séduisantes beautés, des beautés sans secondes dans le monde : où trouver cette inimitable grâce, ce corps charmant, ces joues sans pareilles, cet enivrant œil en amande et ces sourcils joints ensemble comme un arc à deux branches? Tout en elles est une promesse de plaisir, tout en elles provoque l'ivresse du désir sensuel! Elles possèdent le secret d'implorer par de touchantes prières; gracieuse est leur façon, leur démarche et leur voix. En tout cela chaque poète, orateur, prosateur ou dessinateur, maître en son art et doué d'intelligence et de jugement, accorde à la Perse la suprématie sur tous les pays.

C'était là une vieille tradition autrefois gardée, mais, hélas! les femmes ont cessé

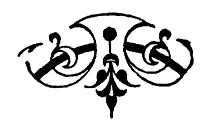
d'être en faveur : vous les négligez, Persans, pour vous occuper des jeunes amis.

Est-il donc raisonnable de délaisser, pour eux, ces beautés dont chacune est une houri? Quel sujet de chagrin pour elles toutes! De leur cœur brisé s'échappent de continuels soupirs, car c'est en vain qu'elles cherchent, jour et nuit, le moyen d'attirer leurs maîtres à de tendres caresses. Les époux vivent ensemble comme des étrangers ou comme s'ils habitaient chacun un pays différent : si les pauvres ne se mariaient, déjà la race persane aurait disparu de ce monde.

Songez à cela, vous dirais-je, si vous n'étiez tous de mauvais sujets. Jamais l'Usbek [1] n'aura de beauté, ajouterais-je, ni celle de la femme, ni, à plus forte raison, celle du jeune homme, car sur sa face se lisent les rides d'une mégère vieil-

1. Les Usbeks sont une nation d'origine turque : vraisemblablement le nom d'Usbek désigne ici l'homme livré aux habitudes honteuses.

lie dans la pratique du vice; mais qui fréquente les jeunes filles pourra atteindre l'âge de deux cents ans.





LES BAGDADINES

Éclat de la lune, visage de soleil, toi qui commandes le désir, fleur de la nature, brune fille de Bagdad, si ta joue est bronzée, elle brille cependant de tout l'éclat de la santé : pour moi, le coloris de la rose n'est point nécessaire à la femme si elle est douée d'une attrayante beauté.

La belle dont je parle est de difficile conquête et la langue du galant rencontre, chez elle, de nombreux obstacles :

— Qu'ai-je besoin, dit-elle, de me soumettre à un homme? — Aussi nul ne pénètre dans son jardin, elle ferme à l'amant tous les joints et l'ongle ne trouve nulle fissure où mordre. Mais, dans les conversations galantes, elle ne brille point par l'intelligence : il faut savoir, sur ce chapitre, te contenter de peu.

Quand, autrefois, Houlagou-Khan pénétra dans Bagdad, il la ruina de fond en

comble et mit à mort tous ses habitants [1] ; puis les Arabes du désert vinrent et se livrèrent au pillage comme si la ville leur eut appartenu. Maintenant leur race a disparu. Que cet exemple serve de leçon à ceux des Arabes qui vivent encore aujourd'hui : qu'ils songent que le plaisir à espérer des femmes ou des jeunes amis est interdit à l'homme englouti dans l'abîme du passé.

Cherche ailleurs que chez les filles de l'Arabie un corps d'argent et des joues de rose. Mais, si la Bagdadine est née d'aïeux à face basanée et aux lignes sévères, sa première approche enchante son adorateur. Dieu te garde, au surplus, de tomber entre les mains de filles aux vives couleurs : elles sont nées pour l'adultère, car chacun, quel qu'il soit, leur plaît ! Au véritable amant Bagdad ne semble pas loin, dit un proverbe.

1. Houlagou-Khan, prince tartare et petit-fils de Djenguiz-Khan, dévasta Bagdad en 1258 et renversa Mosta zem, le dernier calife Abbasside.



LES ÉGYPTIENNES

Écoute-moi, Egypte, pays de Joseph et de Zuleikha, car je vais parler des femmes du Caire, véritable présent de Satan!

Dévorées de désirs, elles se tiennent le long du chemin, les unes à droite, les autres à gauche : avec elles, point d'autre argument que l'offre d'une obole, tel est le maximum et le minimum qu'indique l'usage. Elles ont le corps d'une belle couleur brune. Si l'Egypte n'accorde point d'amour au Franc, du moins est-il béni en ce pays et toutes les belles se livrent-elles à lui. Là, on admire les yeux de celle qui n'est que louche : examine-la cependant de bien près avant de dire qu'elle n'est point aveugle.

Elles brûlent d'une telle ardeur, le besoin de la jouissance et le feu des désirs

enflamme tellement leur sein que, pour éteindre cet incendie, les pompiers détourneraient peut-être en vain le cours du Nil lui-même. Combien d'entre elles ne sont arrêtées ni par l'incommodité mensuelle ni par l'impuissance de l'eunuque! En ce genre brillent ces grandes dames qui, montées sur un âne, parcourent le bazar. Oui, belles dames, vous avez cette audace; oui, mes chéries, vous avez cette impudeur! Elle se place entre les draps brodés pour attirer vers elle ce puissant cavalier, leurs membres s'entrelacent, mais quel plaisir peut-elle y prendre? Cependant nul n'ignore qu'il en soit ainsi.

La force d'attraction de l'homme est telle qu'elle s'exerce partout et dans toutes les directions [1].

Le fellah (paysan) a beau tergiverser, la soif le conduit à la gueule du crocodile.

1. Le texte imprimé en petit caractère indique des séries de proverbes versifiés par l'auteur; ce genre d'intercalation est fort commun dans la poésie turque, il offre l'attrait de la difficulté vaincue.

Le marchand a beau se pencher sur son genou gauche et sur son genou droit, il ne lui faut pas moins finir par quitter le marché.

Fût-il flanqué de deux conducteurs, le mulet ne suivra toujours que son instinct.

Pélerin qui ne prend point de repos marche en aveugle, qui monte une mule conserve toute sa force.

Qui pénètre en lieu dangereux tombe ; il ne lui reste d'autre consolation que la plainte.

Pauvre qui veut manger figue mûre n'adresse point ses politesses au cognassier.

Qui s'occupe à la fois de deux amours passe sa vie en vains soupirs.

Quand l'Arabe vous importune de paroles obséquieuses, c'est qu'il a, sous jeu, quelque fourberie.

Qui fait le tour de toute la société d'un même air ne reçoit bon accueil de personne.

Considère, si tu veux, les charmes secrets de la femme comme une fleur, mais n'en use pas moins en amant.

Langue qui jette feu et flamme en public baisse de ton, en particulier, jusqu'à monseigneuriser.

A langue égyptienne la vérité est douce, quand elle doit profiter à celui qui parle.

Qui parle d'outarde désire volaille ou gibier à plume.

Seul l'amant s'attache à l'épouse adultère.

C'est par la conversation que la femme arrive à ses fins, c'est par le commentaire que l'hypocrite élude la règle.

Malins commentaires sont la récompense de qui se confie à chacun.

A qui doit partir nulle influence ; peut-être même lui fera-t-on porter le bât.

Ce n'est pas la prostituée à l'air pudique qui a le moins de pratique.

Le sorcier est pour l'un chose vaine et pour l'autre chose ennuyeuse : garde-toi cependant de témoigner de ton incrédulité.

L'un vide, à la santé de l'autre, la tasse de café, mais le diable sait de quelle affection il est doué pour lui.

Il est plus facile, dit la tradition, d'acquérir de bonnes qualités que de bons amis.

Qui est épris d'un amour violent tire, de la vue de la potence même, un sujet de chanson.

Mais comment, dans une si fâcheuse rencontre, la voix peut-elle venir à cet infortuné? L'étrangeté de l'occurrence en fait-elle un poète, n'a-t-il qu'une insolence de langue et de lèvres ou n'est-il enfin qu'une horloge qui sonne indifféremment à chaque heure? En vérité, si ce n'est qu'un désir charnel qui l'anime,

comment alors l'âme passe-t-elle dans sa voix et comment son chant fait-il naître, sur le saz, les notes émouvantes? Ainsi m'est-il arrivé sans que le cherche, ainsi ce feu s'est-il allumé chez moi !

Pourquoi nomme-t-on l'Egypte la mère du monde? Ce n'est qu'une prostituée qui s'est livrée, de siècle en siècle, à tous les peuples.





LES SOUDANAISES

Grecque aux joues couleur de l'aurore, la fille du Soudan est une boucle de la chevelure de la nuit. Nous taire sur le Soudan serait ajouter à ses maux, mais, d'autre part, quel besoin de s'étendre sur la description de la nuit ?

Toutes ont, je dois l'avouer, même sombre figure; par Dieu! je n'ai rien à répondre à cela : daignez cependant jeter un coup d'œil sur le portrait qu'en trace ma plume, car elle s'exprime en toute vérité.

Ses ancêtres sont des ignorants, dit-on, ils sont issus de Sem [1], fils de Noé qui, rendu noir lui-même, eut naturellement des nègres pour descendants. Les sages le disent et chacun s'arrête à cette explica-

1. Probablement notre auteur a voulu dire de Cham : les deux noms ne diffèrent, en turc, que par l'adjonction ou l'absence de points sur la première lettre.

tion; mais, pour nous, tout dans la nature obéit aux lois du climat et l'homme lui doit cette couleur comme celle de l'argent. Que me parle-t-on de rejet de la famille humaine à propos d'une teinte sombre et de bannissement en raison d'une nuance obscure ? Si le corps est de la couleur de la nuit, chaque sein n'en a pas moins la forme précieuse d'une hémisphère !

Un corps couleur de la nuit me semble être d'ébène de la tête aux pieds, ou couvert d'ébène jusque sur les paupières; aussi pourquoi irais-je, quand je vois un visage éclairé des nuances de la rose purpurine, me prosterner devant l'autre? Pourquoi chercherais-je une face de mauvais augure quand une éclatante beauté allume la flamme de mes soupirs? Jamais je ne préférerai les sombres obscurités de la nuit aux brillantes clartés du jour! Irais-je donc, pour embrasser une peau couleur d'encre, laisser échapper de mes bras un musc précieux ?

Loin de moi sa chevelure, je me garde-

rai bien d'en faire la description, laissons dans l'obscurité ce qui est obscur.

Vraiment la Soudanaise n'est point un objet digne d'occuper mes rêves; que ses pieds ne quittent jamais la cuisine! Tout au plus mérite-t-elle de servir de suivante à nos dames; elle se l'avoue à elle-même avec dépit.

Quel est donc l'ignorant assez dépourvu de jugement pour passer la nuit à caresser un aussi vil objet? Le lendemain il devra lui donner le rang de dame, et faire, de cette face noire, une lumière. Dès ce moment, voilà la guerre allumée entre elle et la maîtresse de la maison; bientôt elle cessera de respecter son maître lui-même.

Insensé, que de soucis pour toi : il te faut bientôt un second logis, un second ménage! Deux personnes, comme dit le proverbe, ne peuvent commander dans une même maison et deux lions ne peuvent occuper le même gîte.



LES ABYSSINIENNES

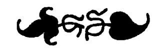
Fille à la langue céleste, lune de l'âme, reine du pays des ardeurs, Abyssinienne, conserve cette gracieuse coquetterie, reste le phare des plaisirs attendus!

Pour juger d'elle, il faut supposer que les femmes se sont partagées en troupes, que toutes ont été rangées sous diverses bannières, et que, parmi toutes, on ait choisi et mis ensemble celles à la taille la plus mince, celles qui chaque nuit semblent reprendre une virginité nouvelle et paraissent un pudique bouton de rose qui, s'il s'entrouvre un instant, se tient ensuite fermé de jour comme de nuit.

On dit d'elles que ce sont filles à faire damner; on admire et l'air ingénu de ces aimables personnes, et leurs joues colorées d'un carmin agréablement nuancé de brun. Si, parmi elles, on aperçoit deux ou trois

de leurs enfants, alors, en dépit de tous les talismans et de toutes les inscriptions magiques, celui ordinairement invincible oubliera sa sagesse, secouera ses scrupules et sentira son cœur s'éprendre de cette passion qui anime le galant.

Contentez-vous, disent les plus sages docteurs, de plaindre celui que dévore une pareille flamme : il brûle comme un grenier dévoré par l'incendie ou comme une fournaise allumée jour et nuit. Certain, il croit au moins l'être, de faire partager son ardeur à son amante, la pensée ne fait qu'exciter sa passion !





LES YÉMÉNIENNES

HÉLAS ! terre de Yémen, ongle teint de henné de l'univers, fiancée éclatante de beauté de ce bas monde, tes femmes sont privées d'agrément ! C'est là l'effet d'un cruel climat, car la maladie brise leurs corps et alors adieu les grâces, adieu la coquetterie ! A les voir, on les croirait toutes hydropiques, c'est en ce pays un état ordinaire : leur corps a la maigreur de celui du corbeau et leur triste visage semble en proie à une continuelle terreur.

Chacune d'elles a la démarche lourde, pesante, et ses mouvements sont dolents et maladifs. La coutume du pays lui défend de sortir de chez elle pendant le jour : c'est la nuit qu'elle se rend au bain avec son mari, ruse mise en œuvre pour cacher son absence d'attraits.

Tels sont les défauts qu'on lui reproche, tel est le portrait qu'on fait d'elle.

Il suffit qu'un jeune homme lui lance un regard significatif pour lui faire perdre la tête à jamais. Ni son œil ni sa parole n'étaient doués de séduction : comment donc est-elle devenue la proie d'un si médiocre vainqueur? C'est que son cœur s'enflamme pour le premier venu : quelque soit le galant, elle s'y attache.

En ce pays, on ne cherche ni les grâces ni la beauté, et l'on se borne à satisfaire, n'importe où, aux appétits sensuels qu'éveille la nature. Mais l'universelle laideur des femmes et des hommes est le seul motif de cette sorte de chasteté. En veux-tu la preuve? Suppose un instant que tu te rendes dans cette contrée avec la beauté que tu aimes, alors chacun t'offrira sa vie pour elle, et tous, saisis de surprise, se jetteront à ses pieds : l'un la comparera à Jésus et l'autre à Gabriel, venu sous cette forme céleste pour visiter le monde incognito.



LES MAROCAINES

Vous qui parcourez Constantinople à la droite taille de cyprès, noires boucles du royaume de Fez, femmes marocaines au mauvais visage, au mauvais langage, au mauvais marcher, au mauvais caractère, vous ignorez l'art du plaisir autant que les filles et les garçons de Tlemcen!

Si quelque étranger va dans ce pays, il verra facilement le visage des femmes et leurs yeux s'attacheront sur cet infidèle d'où qu'il vienne : il nous faut bien le dire, telle est leur coutume.

Quelque soit leur rang, les gens de Fez ont même usage : ils ne portent ni ornement, ni parures; mais, le corps pur de toute souillure, ils sortent le vendredi couverts et d'un fez (calotte rouge) digne d'un sultan, et d'un somptueux ihram

(double pièce d'étoffe blanche); il leur faut à chacun un blanc burnous et un fez des meilleurs et des mieux choisis.





LES ALGÉRIENNES

Me voici donc arrivé à ces belles que possède le dey, guerrier semblable à un lion. Agréable est votre pays, femmes algériennes; toutes, vous avez bon air et bon visage. Vous êtes comme un palais dont la coupole d'or s'élèverait au-dessus de tout le genre humain!

Allons, écrivain, ceins le tablier par dessus le cafetan (mets-toi en mesure de travailler) et retrousse les coins de ta robe.

Si quelque amant décèle les secrets appas de sa maîtresse, qu'il soit jeté dans la mer du néant; sachez cependant que tout est permis à celui qu'agite la violente passion d'amour : la troupe des galants tout entière est sa caution et du lot de chacun se forme le capital de tous.



LES TUNISIENNES [1]

Pourquoi un noir et sanguinaire serviteur se tient-il à la porte de ce palais? C'est qu'à peine un généreux seigneur arrive-t-il en ville que toute l'armée féminine, prise de joie, s'agite.

Nombreuses sont en effet, à Tunis, les femmes de bonne volonté; on doute même qu'il s'en trouve une seule de chaste.

On dit avec raison que, pour la débauche, Tunis est un second Caire.

1. Dans l'original, les Algériennes et les Tunisiennes étaient confondues dans un même chapitre.





LES MECQUOISES

HEDIAZ aux femmes d'aspect fâcheux, toi qui es le tapis de la pierre noire et dont la Caaba fait toute la beauté, plût à Dieu que ce ne soit pas là le seul ornement de ton sein!

Tes filles ont corps maigre et teint basané, sont mal bâties et mal embouchées : s'il est vrai que les Mecquoises ne manquent pas d'agrément, toutes les autres ne valent rien.

Les femmes de la Mecque ont un corps d'argent [1], d'un argent aussi pur que celui qui vient d'être frappé, d'une netteté que nul hasard n'a troublée : aucune, parmi elles, ne se livre au libertinage.

En quel temps a-t-on pu trouver, en

1. Ce n'est point là une allusion à leur couleur, mais bien à leur pureté.

Egypte, femme qui ne soit une prostituée? Lieu d'exil pour les femmes sans mœurs, comment ce pays pourrait-il rester chaste? Aussi est-il maintenant complètement corrompu; là, en effet, se rendent toutes les impures. Chose étonnante! il n'est point, dans les déserts de l'Arabie, de femme qui n'ait de la conduite et des principes.

Depuis la Mecque jusque vers Bagdad, toutes ont l'habitude de tracer, au moyen du feu et d'incisions, des lignes bleues sur leur corps : elles considèrent cela comme un ornement. Chacune se teint les lèvres en bleu et se couvre de dessins de la tête aux pieds. Il semble que son corps bigarré soit celui d'un serpent ou constellé de tous les signes magiques. Elle apparaît, au bien-aimé qu'elle reçoit dans ses bras, comme revêtue d'une peau de tigre et ces enjolivements variés s'étendent jusqu'à ses appas les plus cachés. On voit représenter, le plus souvent, auprès de son nombril, un lièvre et un lévrier; comme si le lièvre s'échappait d'un secret réduit, comme si le

levrier venait d'arriver de derrière le dos. A des yeux arabes ces couleurs et ces dessins paraissent agréables.

Mais que vois-je donc de suspendu à son nez? Comment cela peut-il être regardé comme un ornement? Dans ces tribus c'est là cependant une grande marque d'honneur.

Si, parmi ces peuplades, s'élève une querelle ou une contestation, chaque tribu, avant d'en venir aux mains, prépare une jeune vierge, toute parée de brillants ornements, qui est placée sous un dais. Sa chamelle s'avance au premier rang, alors l'action s'engage, le combat commence entre les Arabes; chacun pousse son chameau vers la jeune fille de son parti, en vue de la défendre, car il y va de l'honneur et de la victoire à ce qu'elle ne fuie pas. Une troupe n'est considérée comme victorieuse que si l'ennemi a lâché pied; aussi tous s'apprêtent à sacrifier leur vie et se pressent autour de la fille. Tant qu'il reste debout un homme du parti, elle ne tombe point aux mains de l'ennemi; toutes les

ruses sont mises en œuvre pour empêcher celui-ci de pénétrer jusqu'à l'estrade où elle se tient et de l'en chasser. Ainsi pour les filles s'allume le combat, ainsi des troupes d'Arabes perdent la vie. Quant à moi, je n'appelle point la miséricorde de Dieu sur ces tribus qui, pour une seule femme, font perdre la vie à dix mille hommes.

Rien n'est plus difficile que ce qui est défendu.

Qui cherche la fortune trouve la ruine.

Qui meurt père de deux filles est encore cause de naissances.

Si tu désires fille de pasteur, professe les maximes des nomades.

Commençons par fixer la dot de la mariée, dit le fiancé, nous verrons ensuite si elle est belle.

Attends que les cent chameaux te soient donnés avant de t'inquiéter si leur charge est formée de dattes.

Deux esclaves noirs sont déjà une bonne chose, mais je veux encore, dis-tu, cent sequins d'or.

Qui a dix mille moutons désire deux mille chameaux aux yeux bordés de noir.

Autant tu as de parents dans ta tribu, autant tu as de pelisses à donner.

Penses-tu qu'une pelisse sera suffisante pour chacun ? Non, avec des parents il faut réitérer perpétuellement.

Qui, une seule fois, a vu une fille est aussi tourmenté que le Bohémien à la face noire de soucis.

Ta bien-aimée ne sera jamais que laide si ce sont tes parents qui en parlent.

Notre fille est de noble origine, te dit-on, et l'on te fait le dénombrement de ses aïeux : elle est issue de tel, fils d'un tel ; plût à Dieu que cette longue lignée lui tînt lieu du nécessaire ! Cède à tout jusqu'à ce qu'on t'ait accordé cette belle ; tu finis par l'avoir, mais nue : que de peines pour l'obtenir, même dans cet état ! Toute sa dot consiste en un vêtement noir et cependant ses parents voudraient recevoir, avant de la donner, toutes les richesses du Hedjaz. Chez quel autre peuple cette coutume de livrer la fiancée avec une simple chemise est-elle en honneur ?

Elle n'a ni beauté ni richesse, mais on la nomme une telle, fille d'un tel. Si des désirs charnels ne m'attirent vers une

femme, sa généalogie et ses aïeux me sont indifférents. Pourront-ils remplacer la beauté et la richesse absentes ? Alors il ne m'en chaut.

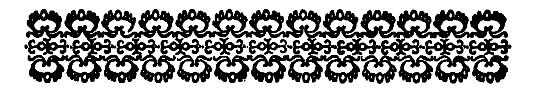
Parmi eux existe la coutume de conduire, en cérémonie, la fiancée à son époux ; mais là cet usage revêt un caractère singulièrement fâcheux. On place la fille sur un chameau, tous ses parents l'accompagnent en cavalcade ; d'autre part, s'avancent le fiancé et ses amis, ils se précipitent vers la fiancée : alors commence une longue bataille et, des deux côtés, s'engagent des combats singuliers. On dirait vraiment qu'ils ont perdu l'esprit : telle est cependant la façon dont ils font la conduite à la mariée. Un ou deux hommes saisissent, pour l'emmener, le moment où l'action est la plus chaude. Voilà comment plus d'un brave est blessé, voilà comment plus d'un coursier est mis en pièces. Quelquefois même, et malheureusement pour la fiancée, son époux perd la vie pendant ces tristes joutes. Ce n'est qu'après d'autres formalités encore que les deux amants se

trouvent réunis et se livrent mutuellement aux agaceries et au badinage. Quant à moi, j'ignore comment on peut aimer pareille façon de conduire la mariée et quels hommes peuvent désirer pareilles ruines.

A la tombée de la nuit désignée pour la consommation du mariage, de cette nuit où l'époux doit s'introduire près de l'épouse, le peuple s'assemble et forme la haie devant la maison nuptiale. Alors on met le sabre à la main, avec l'épée commencent les danses et les gracieuses passes; le visage de chacun est alors couvert d'un voile léger. Que ces gens-là ont longs cheveux et esprit court!

Ces jeux se prolongent jusqu'à ce que l'épée leur tombe des mains. C'est un vieil usage parmi ces tribus qu'il est permis de frapper, pendant ces joutes, celui qui saigne au nez ou jette à bas l'un de ses amis. Ainsi souvent les réjouissances se changent en deuil et la joie en chagrin.

Seigneur mon Dieu, quelle folie que de pareils divertissements, de semblables amusements et des noces comme ces noces-là!



LES DAMASCÈNES

FIANCÉE du monde, toi dont la splendeur efface l'éclat de l'astre nocturne, Damas, te voilà maintenant remplie d'une foule débauchée ! La vertu est, pour ainsi dire, inconnue chez toi et on la croirait disparue de ton enceinte; à peine une ou deux de tes maisons sont-elles encore habitées par de chastes femmes ?

En cette ville est en honneur la détestable coutume de faire servir les tombeaux de couche aux prostituées : on en rencontre deux ou trois sous chaque coupole funéraire. Elles y suspendent leurs draps de lit et ces lieux sont constamment foulés par leurs pieds impurs. On s'en va les trouver là sans crainte et l'on s'y occupe à remplacer chaque mort par un vivant ; ainsi la débauche souille les tombes où de no-

bles et saints personnages reposent : que la porte d'un mausolée soit grande ou petite, elle est ouverte. Même des dames de condition, poussées par la passion, se rendent en ces lieux dans le dessein d'arriver à leurs fins et sous le prétexte de visiter les tombes. Toutes s'en vont vers les sépulcres goûter les plaisirs : font-elles là une visite intéressée ou non ? Je n'en sais rien.

Ainsi Satan, aux infâmes instincts, a fait des cimetières des lieux de débauche, mais pourquoi donc ces maris sans honneur n'éloignent-ils pas leurs femmes du champ des morts ? Ils ne savent jamais ainsi de qui naissent les enfants, qui les a engendrés et de qui ils sont issus.

A Damas, filles et jeunes gens sont également laids ; ne va donc pas t'imaginer que les femmes y sont belles !





LES SYRIENNES

Son corps, couleur d'ambre jaune, est dévoré de feux, car les voluptés sensuelles forment l'unique préoccupation de la Syrienne; aussi les roses de ses joues se fanent-elles avant d'être épanouies et alors qu'elle n'est encore qu'une enfant. Elle se couvre d'une simple étoffe, qui ne diffère guère du suaire dont on ensevelit les morts, et ses chevilles sont entourées d'anneaux d'argent semblables à ceux qu'on voit aux harnais des chevaux. Elle porte le voile fendu — fût-elle même une honnête femme, — mais surtout dans la saison de la caravane sainte. Ainsi elle offre un point de mire aux traits des galants et donne, au curieux, un droit de visite sur sa personne.

Dans le temps des abricots, elle s'en va offrir de ces fruits aux pélerins et, pour

cela, les pose sur sa tête et les soutient de son bras : ceux-ci l'examinent par la fente de son voile couleur de pistache.

Si tu veux m'en croire, n'attache point le regard du désir sur la Syrienne qui s'avance ainsi : des plaisirs mêmes on peut recevoir plus d'une leçon ; c'est là une parole dont tu dois approfondir le sens caché.

Là, quand un mari appelle sa femme, il lui crie : *Chamli* [1] !

1. Ce mot signifie tout à la fois : Syrienne et à peau couverte de taches noires.



LES BÉDOUINES

FILLE du pays de Hauran, si les grâces te manquent, tu es, dans tes solitudes, comme la gazelle du Sahara! Femme douée de courage, on te voit porter de l'eau, sur le champ de bataille, à ton bien-aimé! Si tu ignores la coquetterie, tu es ornée, comme le fruit du Kieuhistan, de toutes les qualités sauvages du désert. Maintes fois on te voit aller, avec ton époux, couper du bois dans la montagne; dans l'occasion, elle noue et coupe elle-même le cordon ombilical, roule la tente et charge sa maison sur son dos; jamais son courage ne faiblit, quoi qu'il arrive et se trouvât-elle en présence d'un démon.

C'est par toutes ces qualités, attributs de leur pays, que ces femmes attirent. Il est vrai que c'est là ma patrie, mais, pour cela, ma bouche doit-elle donc dissimuler

son affection pour elle? N'ai-je pas suivi la meilleure voie? Obéir à d'autres inspirations eût été une faute; comme le perroquet qui mange du sucre, je fermerai l'oreille aux aigres paroles.

En ce pays existe cependant une singulière coutume : tant pauvre soit-il, tout homme prend quatre femmes et, s'il ne se trouve qu'une seule chambre chez lui, toutes ses épouses y habitent ensemble. S'il use de l'une, les autres regardent, dévorées de dépit : c'est provoquer entre elles une violente querelle que de négliger de les appeler à tour de rôle.

Un autre fâcheux usage se conserve dans cette contrée : si l'un des habitants quitte ce monde, ses femmes marchent derrière lui en pleurant et déchirant leurs habits. Alors les parents du défunt accourent et prennent à louage une ou deux de ses femmes.

Toutes, vêtues de noir, mettent le sabre à la main, puis commencent une danse qu'elles accompagnent de cris et de lamentations où elles accusent la justice de Dieu.

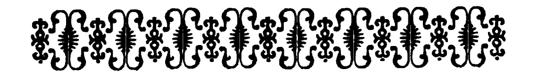
On apporte au champ-de-mars toutes les armes du défunt, puis une femme — honte sur elle — s'avance armée d'un cimeterre et taille en pièces le cheval du mort.

A vrai dire, je ne comprends rien à pareilles funérailles : c'est, en vérité, ajouter de nouvelles pertes à un premier malheur !

Tous les gens de ce pays sont naturellement portés aux plaisirs, aussi chacun possède-t-il une maison au milieu d'un jardin.

Il est bien rare que leurs femmes n'aient pas le visage, comme un objet précieux, couvert d'un voile noir.

Dans la saison des mûres, chaque couple déménage et s'en va habiter sa maison des champs ; il s'occupe alors du soin d'y nourrir des vers à soie jusqu'à ce qu'enfin la récolte des graines soit achevée. Ainsi arrive la feuille à qui l'aime et la soie à l'armoire !



LES DRUSES [1]

Dans les montagnes situées sur ce territoire habite la nation des Druses; c'est là un peuple doué des plus mauvais instincts et qui désole ce beau pays. Si l'on s'élève jusqu'aux cimes et aux sommets les plus élevés, on jouit d'un climat infiniment agréable, c'est-à-dire bien différent des mœurs des habitants.

Si les joues de leurs femmes ont la couleur de la rose, c'est de la rose jaune; douées de la taille svelte du cyprès, toutes portent sur la tête un long cône d'argent et ne découvrent qu'un œil; l'autre reste toujours caché par le voile : laisser, même une seule fois, voir cet œil à un homme

1. Dans l'original, les Damascènes, les Syriennes, les Bédouines et les Druses sont décrites dans un seul chapitre intitulé : les Syriennes.

équivaut presque à une avance formelle.

Ce sont là de petites choses, direz-vous; mais, une fois qu'elles sont passées en coutume chez un peuple, il y reste attaché jusqu'au jour du jugement ou jusqu'à son entière destruction : il y tient deux fois plus qu'à l'existence même. Souvent, à cause de ses usages, une peuplade attire sur elle la haine et la malédiction.





LES ALÉPINES

Galants qu'obsèdent les soucis d'amour et le désir de briller, auprès des dames, par des traits d'esprit, apprenez que les femmes d'Alep ont bonne figure, c'est-à-dire le teint cendré comme leur ville elle-même : puisque le climat de cette cité est excellent, la femme ne peut y être qu'agréable.

Mais quelle est cette marque sur ses joues ? A l'approche, je vois qu'il s'agit d'une pièce d'argent ! La clarté est, dit-on, la beauté du monde ; en ce cas, chacune des femmes d'Alep peut être comparée à un clair de lune [1].

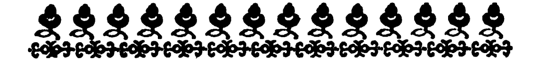
Dans cette ville on trouve des femmes galantes de tous les côtés, mais surtout

1. Allusion à la pièce d'argent qu'elles portent sur le front.

dans les environs du Khan d'Emesse. Comment y a-t-il donc tant d'amabilité dans Alep qu'on l'y vend à l'aune ! Maintenant la race infâme des prostituées est devenue si nombreuse que le monde entier en est infesté.

Toute Alépine travaille à des étoffes de couleurs variées où elle trace figures et dessins ; elle taille elle-même son entéri (vêtement de dessus), mais elle ignore l'art de lui donner une coupe sans défaut.





LES ANATOLIENNES

Toi qui cherches à connaître tout ce qui concerne les femmes, galant aussi animé qu'un cavalier sur le champ de bataille, apprends ce que disent les sages à propos des dames d'Anatolie, puisque tu ignores et leur gracieuseté, et leurs façons, et leur élégance.

Malheur à l'insolent et à l'arbre planté au sommet de la montagne.

Si la première parole n'est point partie du cœur, les grâces de la seconde restent impuissantes.

Si une femme n'a ni grâces ni beauté, comment attirera-t-elle l'homme intelligent?

Ainsi faite, si elle attire quelqu'un, ce ne pourra être qu'un homme qui lui ressemble.

C'est un secret de la nature que, dans chaque espèce d'animaux, tous se plaisent les uns aux autres.

Quelle plus mauvaise habitude que celle

observée en Anatolie, quand il s'agit de conduire la fiancée à son époux ! On trace, sur toute sa personne, plusieurs chapitres du Coran ; c'est son allié le plus proche qui lui en bariole tout le corps. Elle ressemble alors à un de ces moutons que les bergers préparent pour être offerts en cadeau.

Celui qui la conduit tient à la main un corbeau ; quel vilain oiseau ! Cette bête est là lorsque les mariés jouissent des plaisirs de l'hymen, comme s'il devait ensuite témoigner du fait. Puis l'époux porte cet animal sur la place, les pattes liées d'un cordon, et si cette pauvre bête fait : qâq (sot), chacun des assistants s'écrie : — Dieu manifeste la vérité ! Dieu protège cette bête ! Dieu fasse prospérer cet animal !

Comment peut-il exister d'aussi ridicules usages ? Ce n'est point à moi qu'il appartient d'en chercher la raison. Voilà une réponse claire, me direz-vous, une réponse qui suffit à des gens d'esprit.



LES INSULAIRES DE L'ARCHIPEL OTTOMAN

Gouverneur de l'Archipel au visage de mauvais augure, les filles des îles, toutes agréables, sont des beautés dignes du paradis! Quand Son Excellence traverse l'Archipel, elle ne se lasse point d'admirer les filles des îles. Laides sont celles de Chypre, mais, en revanche, les jolis garçons ne peuvent se compter en cette île.

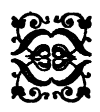
Dans ces pays on a l'habitude de promener, dans sa bouche, un morceau de gomme de lentisque, il est même permis de l'y conserver toute la journée : pour ces gens-là, c'est un instrument de plaisir.

Quand même tu verrais cent de ces filles, tu trouverais, à chacune, un habillement différent, soit pour la matière, soit pour la coupe. Chaque île a, en effet, un costume particulier, mais toutes sont comme au-

tant de jardins pleins de femmes semblables à des houris; de plus, si les filles ressemblent à des houris, les garçons paraissent des anges : qui regarde les unes et les autres se croit en paradis.

Faire la description de ces pays nous mènerait trop loin; je craindrais d'alourdir mon poëme; aussi je préfère, à tous les points de vue, n'en point charger mes feuilles.

A bon entendeur il suffit d'une allusion pour comprendre; nulle goutte d'eau n'échappe à la mer.





LES CONSTANTINOPOLITAINES

SALUT à toi qu'ornent toutes les grâces, Constantinople berceau de la politesse, à toi dont la jeunesse, garçons et filles, illumine, de son éclat, l'univers tout entier : tes femmes sont, ici-bas, le type de la beauté, de cette beauté qui est l'ornement de la surface terrestre. Les anciens appelaient l'Egypte la mère du monde, mais toi tu en es maintenant la fiancée !

Le Créateur a comblé cette ville et des avantages qui plaisent aux yeux et de ceux qui attachent le cœur : la terre et l'eau concourent à l'orner, et son climat ne peut être mieux comparé qu'à un bouton de rose aux joues empourprées de plaisir, à un bouton de rose élevé dans du coton. On dirait que, pour le composer, on a greffé sur la même tige et le coton et la rose; telle est la suprême délicatesse de ce cli-

mat, tel est son aimable caractère. Nous voulons dire par là qu'en ce lieu se rencontrent tous les moyens de plaisir, même les moindres.

Là est le bienvenu, l'inexpérimenté qui s'efforce de faire comme les autres et d'imiter leurs façons et leur conduite, même en ce qui est le moins digne d'être imité. Voilà cependant comme les capitales donnent le premier exemple! Que de choses se trouvent ajoutées ainsi, soit par les gens de plaisirs, soit par les gens sages, aux leçons de l'école! Chacun change quelque chose à nos habitudes, chaque jour apporte un nouveau raffinement à nos goûts ; les maîtres les plus habiles dans chaque art veulent témoigner de leur savoir par un fait extérieur et ainsi s'effacent les traces de la route suivie par nos ancêtres : elle n'apparaît plus à nos yeux que comme un sillon grossier et peu fréquenté. Voilà d'où viennent et ce désordre sans exemple et cet état de confusion dont souffre la société tout entière!

Puisque Vénus est la planète des fem-

mes, cela veut dire que la beauté est leur partage. Mais quel est donc ce foyer de grâces et d'agréments, quel est donc cet air distingué? Un seul des regards de la Constantinopolitaine apporte à mon cœur le trouble de l'angoisse, une seule de ses paroles de flamme paralyse ma langue.

Il est bon toutefois de séparer en deux troupes féminines les beautés de cette ville; parlons de toutes deux et décrivons-les afin que chacune soit clairement connue et ne se puisse confondre avec l'autre : un diamant ne se reconnaît point dans l'obscurité.

Dans la première troupe sont ces chastes femmes non accoutumées à paraître en public, ces mères de famille qu'on ne saurait mieux comparer qu'au rubis retenu dans une monture d'argent, au bouton de rose protégé par un globe de verre, au perroquet enfermé dans une cage. Chacune est une seconde Marie l'Hébraïque la vénérée : jamais elle ne livre les boucles de ses cheveux aux caresses du zéphir ni son visage aux regards du soleil : soucieuse

de son honneur et de sa réputation, elle ne quitte sa maison ni la nuit ni le jour. Ces respectables et vertueuses matrones se font distinguer sous bien d'autres rapports encore.

Parfois cependant, chez les autres, une passion se cache sous les apparences de la chasteté et cette folie s'empare de la plus vertueuse. Elle consiste à se couvrir de vêtements précieux, comme si la parure pouvait ajouter quelque chose à la taille humaine. Cette fleur est alors relevée de perles de pierres précieuses et des plus délicats ornements; le désir des cadeaux accapare l'esprit de cette nouvelle Balkis [1] : Platon au double manteau dit que l'esprit de la femme est un esprit de pillage.

Apprends, lecteur, à connaître cette fastueuse personne qu'on voit couverte de joyaux et les oreilles ornées de pendants de diamants : son but unique est de faire sa prise d'objets destinés à rehausser sa beauté.

1. Nom donné par les Orientaux à la reine de Saba.

Suivie d'une esclave ou deux, elle s'en va parcourir le bazar, de boutique en boutique. Elle s'avance en usant de façons qui feraient croire qu'elle est malade ou que ses jambes sont liées l'une à l'autre. Enfin, son choix tombe sur un des plus beaux magasins : elle se dirige de ce côté en minaudant et se livrant à toutes sortes de simagrées, puis elle s'informe de ce qui s'y trouve :

— N'y a-t-il point ici, dit-elle, quelque chose qui puisse me convenir ? Ne me montreras-tu point, parmi tes marchandises, mon cher tchélébi, rien de ce que je désire ? Viens que je fasse une affaire avec toi.

Telles sont les paroles que jette cette belle, telles sont les expressions à double entente qu'emploie cette lune brillante. Elle souligne, des gestes dont elle les accompagne, le sens caché de chacune.

A ces mots, les lèvres du tchélébi, fût-il le plus timide, s'ouvrent comme un bouton de rose. Il jette les yeux sur ces doigts teints de henné, vraies griffes de Satan pou

lui, et, si le sein de la belle est entrouvert, il y plonge son regard et en détaille tous les charmes. Bref, il fait sa proie de cette jeune beauté qui ne se fait point faute, du reste, de l'attirer chez elle : la serrure, comme on dit, est-elle donc scellée à la porte et n'y a-t-il qu'une seule clef qui s'y ajuste ?

Si son époux ne repose point auprès d'elle, elle s'en va, sur le minuit, à la boutique du marchand. Le pauvre mari a bientôt son compte, mais que saura-t-il de ce que fait cette rusée commère ? Ce butor arrive sur le tard à sa maison, se couche aussitôt après avoir pris son repas, retourne à ses affaires dès l'aube du jour et passe sa vie de cette façon.

Sans cesse le peuple murmure bien que, comme toujours, le pain se verde exactement à deux aspres au Caire.

Chacun déblatère contre la justice et cependant les tribunaux ne cessent d'être assiégés.

On passe tout le jour à mentir, mais, à chaque mensonge, on ne laisse pas d'invoquer le nom de Dieu.

Ton débiteur fait banqueroute, cela t'arrache un soupir ; le renard est pris par le lion et tu ne peux que soupirer encore.

Qui tombe au milieu d'un bourbier accomplit sa destinée ; qui sait dans quelle maison un bourbier est préparé pour toi ?

La fortune de Caroun [1] a encore un maître, il en est de même de la femme qui court.

Mendiant qui s'approche d'une boutique demande toujours avec les yeux humides de larmes.

Femme qui se livre à l'amour voudrait jouir sans cesse des plaisirs qu'il procure.

Celle qui, en proie à cette passion, se trouve dans la boutique avec son ami, se comporte ainsi. Comme la trompe de l'éléphant, elle ne cesse d'être en mouvement et rien d'autre n'a d'attrait pour elle.

— Que mon tapis de prière tombe dans l'enfer, dit-elle, et elle se livre aux embrassements voluptueux.

Combien de temps cette femme sans pudeur s'abandonnera-t-elle aux plaisirs ? Jus-

1. L'un des Israélites : Coreh, Dathan et Abiron, qui ont été engloutis par le feu du ciel.

qu'à ce que son amant ait apaisé ses désirs brutaux ; il ne peut même jouir, dans toute la nuit, d'une heure de repos, car cette infidèle le harcèle de mille façons jusqu'à ce qu'enfin elle soit complètement assouvie.

— Mon aga, mon sultan, lui dit-elle, il m'est impossible, mon amour, de ne plus te voir. Quand je te parle, mon discours s'allonge comme un fil, car, en présence de mon seigneur, mon cœur se trouble!

Il n'est resté dans la maison ni beurre, ni miel ; orgueil de l'épicier, c'est dans sa boutique qu'il s'en trouve.

Hé, l'homme, à quelle grappe as-tu donc mordu que te voilà devenu pâle comme un pauvre ?

Hélas, qu'on ne me coupe rien, car, j'en jure par Dieu, le nénuphar me sera ensuite inutile.

Voisins, admirez ce cordonnier, il a fait, d'une peau de chèvre, un équipage pour ma fille [1]!

Ah! mon cher, ce chariot est splendide; tout doré comme il l'est, c'est vraiment un beau modèle [2]!

1. Exclamation ironique à l'adresse des ouvriers qui font des souliers trop larges.

2. Ironie pour dire que le bon goût ne se remplace pas par la dorure.

Aie plutôt une montagne sur la poitrine qu'une terre sur la tête [1].

Je veux ce chariot et ne changerai point de résolution, dit le mari, sinon je divorcerai d'avec toi [2].

Fais fermer ce qui doit l'être, quelque profond que soit le trou.

Ferai-je fi de la richesse? me disais-je. La femme ne tient-elle pas de l'animal? me demandais-je.

Il y a sans cesse du monde au marché : toujours s'agite celui que possède une passion.

Les yeux des honnêtes gens laissent tout deviner, aussi garde-toi des yeux clignotants.

Parmi ces derniers il en est de pires que les autres, mais, dans cette troupe, tous sont mauvais.

L'ardente passion d'une vieille femme peut-elle lui tenir lieu de beauté?

Libre à toute vilaine figure d'aimer le géranium, mais qu'elle ne s'avise pas, pour cela, de peindre ses sourcils d'antimoine.

Nombreux sont les remèdes contre l'action du vin, mais il n'y en a plus quand déjà la face est enluminée d'une horrible rougeur.

Qui fait bonne figure à la prostituée se donne la réputation d'un vagabond.

1. Proverbe qui revient au nôtre : Qui terre a guerre a.

2. Le sens de cette expression proverbiale est : Qui veut se séparer de sa femme lui demande plus qu'elle ne peut.

En quelque temps qu'éclate une dispute, l'épithète de coquin y est employée.

Sorcière qui s'agite encore pour l'amoureux combat me semble un chat occupé à remuer l'ordure.

Je ne cherche point à chausser tes pantoufles, ne plante point de carottes dans mon champ.

Désire que ta colline soit couverte de vigne, mais souhaite aussi une bonne santé à tes amis.

Une troupe se montre; ce sont nos amants! s'écrient aussitôt les femmes.

Autrefois les femmes n'étaient point comme aujourd'hui; maintenant, dit-on, un orgueil de mauvais aloi les possède. Ainsi on reproche à toutes ce qui est vrai pour une ou deux personnes. Ce vieux procédé avait été abandonné, mais le voilà, de nouveau, mis en honneur.

Selon la langue, chacun brûle d'amour pour l'autre, mais, même dans le tête-à-tête, la ruse se glisse. Tous les rendez-vous galants se ressemblent, je veux dire que toujours le même personnage y joue le principal rôle. Il n'est point, il est vrai, doué de la parole, mais je laisse à deviner cette

énigme; cet hémistiche est clair pour l'amant, car il sait de quelle arme il s'est servi pour renverser sa belle : je souhaite à chacun de ceux qui suivront son exemple d'avoir affaire à un objet innocent et pur.

Qui a de l'inclination pour ces aimables plaisirs deviendra savant en matière de femmes. Il découvrira chez elles des traces évidentes de corruption et verra qu'elles sont plutôt disposées aux mauvaises actions qu'aux bonnes. Qu'il se garde, sous l'action des appétits sensuels, de constituer sans délai une vie commune et de donner son cœur, sans plus ample informé, à la première venue de ses amantes ; s'il résiste aux sens, l'amant l'emportera sur l'amante.

Tout d'abord on se livre aux coquetteries et aux gracieusetés, dans une conversation pleine de politesse.

— Ma belle, ma toute gracieuse, ma rose sans pareille, joie de mon cœur, lumière de mes yeux, salut à toi cause de mes souffrances, à toi dont les regards font naître le bonheur! Mon élégant cy-

près, dame aux façons exquises, toi chérie vers laquelle se dirigent tous mes soupirs n'importe où je sois, rossignol dont je voudrais être la rose, mon trésor aux bras d'argent, où tu es là est ma vie et bien heureux qui peut te contempler ! Debout à t'attendre, tu ne m'adresses même pas un regard ; hélas ! jusqu'à quel lendemain me remettras-tu ? Un canard s'est-il posé sur la muraille ou notre fil a-t-il été porté au marché ? Emploieras-tu encore quelqu'une de ces façons singulières pour m'envoyer, de nouveau, patienter dans le désert ?

— Si ton nom est « Bois d'Aloès », mon amour, le mien est « Dame de feu » ; si l'on t'appelle rose des grâces, parfum de volupté est l'épithète qu'on m'accorde ; si l'on te compare au bouton non éclos, la brise du matin est l'image dont on se sert pour me désigner.

Mutuellement ils échangent ainsi des phrases galantes, mais bientôt on passe des paroles aux actions. Je comprends fort bien que les choses se passent ainsi, car qui résisterait à la contagion de ce poison ?

Vraisemblablement on a vu bien des hommes céder à l'influence du tête-à-tête.

C'est à quelques femmes d'un naturel hardi qu'est due cette étrange invention qui consiste à ne livrer son cœur que par reconnaissance, c'est-à-dire à résister à tout autre qu'au riche galant.

Toutefois, ce serait errer que d'avoir, de toutes, même opinion; il faut distinguer entre elles. L'observateur doit conserver son sang-froid et, entre choses qui se ressemblent, approfondir les différences. Certainement il en est encore dont les jeunes gens attirent le regard et dont l'âme s'émeut à la vue de la beauté.

Bien des savants s'égarent dans leurs raisonnements : ne confondez pas celle qui a ses règles avec celle qui est enceinte; pour nous, laissons-les l'une et l'autre, que Dieu en agisse avec elles comme il lui plaît.





LES GRECQUES

Si tu as de l'inclination pour le sexe féminin, choisis pour amante la jeune fille grecque, honneur du peuple chrétien et des églises sans cloches [1]. Le plaisir est dans son tempérament, son âme a toujours l'oreille ouverte, c'est un vrai trésor pour la grâce coquette ; à cet égard, elle l'emporte sur toutes les femmes.

Et quelle délicatesse a sa taille, quelle fraîcheur de bouton de rose ont ses lèvres, quel charme a sa parole, quel adorable balancement a sa démarche et quelle rectitude a son port de cyprès : on dirait un jeune plant des prairies célestes.

1. Les musulmans empêchent les chrétiens d'avoir des cloches. Dans l'original, le mot que nous avons rendu par cloche désigne un morceau de bois suspendu à deux cordes qu'on frappe avec un maillet pour appeler à la prière.

Quelle étrange volupté et quelle ivresse fait naître son regard! Sans pareilles sont ses façons charmantes, irrésistible est le son de sa voix : les mots revêtent, exprimés par sa langue, un charme tout nouveau et les discours élevés qu'exprime sa bouche sont autant de préceptes d'éducation. Chacune d'elles est éloquente [1]; avoir la langue déliée de l'oiseau est chose obligatoire chez elles. Mille gracieusetés s'échappent de ses lèvres de rose, l'écouter c'est boire le vin des désirs enivrants.

— Puissé-je, t'écries-tu, la couvrir de baisers; plaise à Dieu, soupires-tu, que je devienne l'amant d'une pareille femme!

Une moitié de ton âme s'élance vers elle et comment pourrait-il en être autrement? S'il voit cette infidèle, l'amateur de femmes oubliera ses vieux préjugés.

Le galant soumet sa personne à mille contraintes, comme s'il s'agissait de composer un hémistiche modèle des règles pro-

1. Littéralement : est douée de l'élocution du perroquet.

sodiques; il s'efforce d'imiter ces belles et met sa gloire et son orgueil à réussir dans cette entreprise. Quelle est cette attitude et cette démarche vacillante que tous s'attachent à se donner ? Ils s'avancent ensemble en chantant leurs flamme, ils espèrent que la langue allumera chez eux les feux de l'amour. Ils continuent à s'exhaler en paroles désordonnées et, de cette façon, ils finissent par se troubler les idées.

Qu'importe à mon cœur ces procédés qu'il m'est si facile de décrire ? C'est comme si l'on laissait sciemment tomber du feu en son chemin pour ensuite y mettre le pied en dirigeant ses pas vers une brillante lumière (vers une beauté semblable à la lune). Crois-tu donc que telle est la voie à suivre pour faire naître dans un cœur une amoureuse ardeur ?

Si la femme grecque est belle, combien le jeune Grec l'emporte sur elle ! Malgré son caractère obstiné, il fait la joie de qui l'aime ; combien est tendre le feu dont il brûle, s'il arrive à vaincre son incommensurable opiniâtreté ! Sa bouche, gracieux

bouton, semble un sein de rose, un sein de rose d'où s'échappe une rosée d'amour. Est-ce donc le soleil? dit l'un à sa vue. Peut-être, s'écrie un autre, est-ce le flambeau de l'espérance?

Qui se vautre dans l'ordure brille au mauvais lieu.

Qui écrit son nom fait, de sa main, son propre portrait.

Si ton esprit s'égare au milieu de mon trésor, dis-moi quelles richesses il renferme 1!

Tu pousses un soupir à propos d'une jeune beauté, mais qui cette balle a-t-elle blessé?

De qui le filet a-t-il coupé le détroit? De qui le tapis a-t-il couvert le désert 2?

Si nous ne nous rappelons pas le nom de cette dame, disent de mauvais plaisants, puissent ses cheveux devenir beaux!

Qui s'incline au point de faire toucher sa ceinture à terre s'abaissera bientôt jusqu'au baise-pieds.

Prends donc de ces œufs rouges, dit à son amie

1. As-tu vu le fond de ma bourse pour dire que je suis riche?

2. Sur l'eau il y a toujours place pour deux pêcheurs et sur terre pour deux voyageurs.

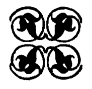
celle qui a déjà les mains teintes de cette couleur.

L'unique occupation de l'infidèle est le prêt à usure; quant à moi, dit l'indigent, ce méprisable tracas m'est inconuu.

Je ne sais si elle est une fée ou une houri, je ne sais rien non plus sur le nuage de Marie 1.

Si le pays grec ne ressemble guère à ses habitants, ses filles ne diffèrent point du reste de ce peuple.

1. Allusion à l'incarnation de Jésus. Les Turcs citent ce proverbe ironique quand on vante trop haut la vertu d'une femme.





LES ARMÉNIENNES

O vous qui, comme la gazelle du désert dans ses solitudes, recherchez impudemment le plaisir, Arméniennes aux mauvaises manières, vous conservez toutes vos anciennes traditions : vilain corps, vilaine parole, vilains gestes, vilaines façons, vilaine apparence, vilains habits ; et quelle est donc cette démarche affectée ?

Encore si, parmi les filles, on peut parfois découvrir quelque agrément, les jeunes gens n'ont rien pour eux et leur face porte la trace de leur infamie. Ils imitent les Grecs, prétendent-ils ; comment alors sont-ils si dégoûtants ?

De même autrefois le corbeau voulut imiter la démarche de la perdrix ; cet animal n'obtint d'autre résultat que d'oublier sa propre façon d'aller : il ne put marcher ni comme elle, ni comme il le faisait lui-même auparavant.

Que chacun s'applique à ce qui lui est propre; l'aloès peut-il pousser des branches tortues?

Celui que le malheur frappe à coups redoublés ne recueille-t-il point, à la fin, une gloire triple de celle du phénix?

Cessez de chercher à vous élever par l'imitation : une sphère placée sur une coupole ne peut que choir.

Filles et garçons ont même tempérament; dans e tête-à-tête on leur trouve semblable douceur et complaisance.

Pour chaque rossignol s'ouvre une rose, à chaque épi sa barbe.

Pendant la nuit veille le bélier fornicateur; il va et vient à la recherche de quelque monstrueux recouplement.

Ainsi on voit les Arméniennes, agitées, s'efforcer d'imiter les façons gracieuses des jeunes Grecques; elles vont même jusqu'à en étudier la langue. Mais que m'importe ce changement d'idiome; en quel temps le serpent a-t-il prononcé d'aimables discours? Sa langue n'est-elle pas toujours plus piquante que le dard d'un taon?

L'écho du quai a retenti du cri : au feu! mais, sans nul secours, le bonnet lui a brulé sur la tête au

bord de l'eau. Ce n'est point pour avoir mangé un pois en gousse qu'on a le cerveau et l'intelligence détraqués.

Dès l'enfance, le Grec sait masquer, au témoin lui-même, le côté fâcheux de chaque fait.

Qui cherche, un mois entier, sur le même modèle, la grâce et l'élégance du caractère finit par le collyre.

D'un fait, tant utile soit-il à divulguer, que le témoin discret garde le secret.

En quelque temps que cet aveugle aille au marché, on lui crie, du harem du concierge : entre, monte ! C'est que parmi la race arménienne le Croate fait naître le désir ; voilà pourquoi la porte lui est ouverte et comment le cheval et la jument s'unissent par un même lien. A l'aspect d'un beau géant, la maîtresse de la maison s'éprend d'amour. Si le feu et la poudre entrent en jeu, aie soin de te mettre à couvert.

Tout le monde n'est pas cependant de mauvaise race, il se trouve encore des gens bien nés.



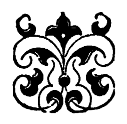
LES JUIVES

O vous qui, dans le monde, êtes du plus fâcheux augure, femmes à l'insolent regard, à la mauvaise physionomie, puantes Juives, toutes aussi repoussantes, aussi méprisées ; ni beauté ni blancheur dans votre sale personne, et vous êtes aussi insipides que la neige, malgré cette face jaune, ces joues jaunes et ce teint jaune. Vraiment vous appartenez à une race plus inculte encore que les Russes elles-mêmes !

A peine commence-t-on avec l'une de vous l'œuvre galante qu'on se sent écorché : pour l'amour de Dieu, puissè-je être préservé de tout contact avec ces maudites !

Dans ce peuple chaque femme est celle de tous ; filles et garçons appartiennent à tous et toutes. Cet enchevrêtement fait naître chez moi plus d'un doute, mais je ne

m'attacherai point à les dissiper : le musulman a de trop bons morceaux à se mettre sous la dent pour s'arrêter à ces fruits âcres.





LES BOHÉMIENNES

O vous qui faites l'éloge de la volupté en place publique et satisfaites sous la tente les amoureux désirs, femmes de Bohême au teint basané, parmi vous nous pouvons trouver, pour notre argent, une maîtresse.

S'il se trouve parmi elles un seul joli garçon, toutes se livrent à lui sans restriction.

On rencontre, sur l'une et l'autre hémisphère, ces mendiantes à la langue menteuse, au visage couvert de honte et de saleté! Comment leurs maris peuvent-ils caresser ces chiennes immondes, et prendre, sur leurs joues crasseuses, un seul baiser?



LES ROUMÉLIENNES

ROUMÉLIE qui vois le padïschah reposer sur ton sein dont la pointe porte le sérail, tes femmes, semblables à des houris, ont toutes les manières des belles de Stamboul. Elles joignent à la pureté de l'argent l'éclat de la rose purpurine, et de cette harmonieuse réunion naît un charmant ensemble.

Douée d'un penchant naturel pour l'étude, la Roumélienne acquiert facilement de l'instruction; il suffit, pour la rendre savante, d'user envers elle de douces paroles.

Il me faut borner là mon discours et arrêter ici l'énumération de la beauté et des charmes de ce pays.

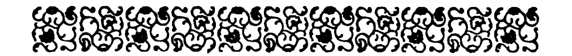


LES ALBANAISES

Si vous vous avancez la démarche hautaine et si votre œil semble défier le malheur, vous manquez de beauté, femmes d'Albanie. Rien de bien dans vos façons, votre visage ou votre personne : si par hasard il s'en trouve quelqu'une d'agréable, elle a des manières fâcheuses et grossières.

Mais si, dans ce pays, les femmes ont vilain air, en revanche, on rencontre là nombre de jolis garçons. Leur gracieuse coquetterie plaît au dévot lui-même, et leur taille élancée rappelle le cyprès.

Mais de quoi vais-je donc m'aviser de parler ? Mes chants restent sans écho et mes louanges tombent dans le vide ; ce n'est pas la première fois qu'un auteur, en s'éloignant de son sujet, est resté court.



LES BOSNIAQUES

Homme de Bosnie ému de voluptueux désirs, prends garde que le souci et la tristesse de l'attente ne fassent blanchir ta tête! Sauvage de caractère, la Bosniaque refuse au serpent de Vénus le calmant qui lui convient. Comment, parmi les femmes, peut-il s'en trouver d'aussi extraordinaires? Comment un bouton de rose féminin peut-il être orné d'une telle vertu? Comment, parmi tant de jeunes garçons, peut-on rencontrer fillettes encore pures de tout contact?

Malheureusement, le peuple de ce pays est d'un naturel et d'un caractère tellement avare qu'il emploie le fer et le feu pour activer la marche des bêtes de somme. Si, dans la composition de son tempérament, le feu de la concupiscence n'entre point, il

n'y manque ni l'air, ni la terre, ni l'eau [1]. Puissent les traces de ses actions ne point être effacées par le vent, puisse ce fils du feu infernal être livré aux flammes de l'enfer !

1. Tournure poétique pour dire que, s'il est exempt d'un défaut, il a tous les autres.



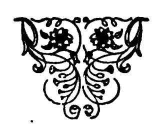


LES TARTARES

Amateurs de femmes, si le miroir reflète les belles comme les laides, il ne fera point l'éloge de la Tartare, car c'est une créature à face de singe ; toutes ont cette apparence, c'est là une condition particulière à leur nation.

Un homme de cette race, fût-il mêlé à mille autres, se distinguera aisément à sa figure.

Filles et garçons sont également affreux ; je ne saurais vraiment distinguer qui l'emporte d'eux ou d'elles à cet égard.





LES GÉORGIENNES

Si votre langage rappelle le rugissement du lion, votre corps est plus doux au toucher que le duvet de ce noble animal, femmes de Géorgie au visage de lune dans la splendeur de son troisième quartier ! Quelle est cette séduisante et élégante beauté, quels sont cet œil et ces joues sans pareils ?

Jamais la coupe énivrante de tes charmes n'amène la satiété, jamais elle ne nous apparaît comme trop pleine. Bien qu'elle nous semble toujours chichement mesurée, nul ne peut cependant se soustraire à sa victorieuse influence ; il n'est point de cœur qu'elle ne trouble ; elle éveille même ardente attention chez l'homme et chez la femme. Tu ne laisses la paix de l'âme, ô Géorgienne, ni à la jeune fille ni à l'ado-

lescent : nul n'échappe aux filets de ce phénix.

Loin de nous la pensée de te rendre complaisante par des richesses, car, dans ta personne, tu possèdes tous les trésors de Caroun [1]. On ne peut te prendre que par ruse, et c'est par stratagème qu'on fait de toi sa proie. Puisqu'elle ne veut la perte d'aucun homme quel qu'il soit, du moment où il fait preuve de modération et de tendresse, mets-toi donc à soupirer et à gémir : peut-être ainsi arriveras-tu à tes fins auprès d'elle.

Prends ton œil humide à témoin de ton amour, ainsi tu goûteras avec elle les douceurs de l'union voluptueuse. Mettons donc en œuvre soupirs et protestations à l'égard de celle qui craint la mort d'un être créé par Dieu.

Ne va pas croire cependant que le réduit secret de la Géorgienne ressem-

1. Nous avons déjà indiqué plus haut que Caroun est e Coreh de l'Ecriture.

ble à celui de la Circassienne, où nulle soif ne laisse d'être apaisée en ce monde.



LES CIRCASSIENNES

Vous dont le visage attire le regard ravi du soleil et fait naître le désir chez la planète Vénus elle-même, Circassiennes qui semblez autant de parties détachées de la lune, vous comblez tous les vœux de l'amant !

La puissance irrésistible de cette beauté est celle du palmier et d'une armée; la lune elle-même semble s'incliner, humiliée, devant elle !

C'est avec grâce qu'elle sait mouvoir ses jolis pieds, c'est avec le cœur que son œil regarde. La vermeille liqueur de la vigne brille à sa joue comme à sa bouche, elle enivre le regard qui se porte sur l'une ou l'autre et sa langue semble refléter le feu de sa lèvre de rubis.

Le jour comme la nuit elle verse sur elle l'eau de l'ablution : comment trouver une

personne plus propre ? Peut-être la Géorgienne l'emporte-t-elle pour la beauté, mais la Circassienne est la plus attrayante. Le voile de la chasteté l'entoure étroitement, vraiment nul pays ne prime le sien pour l'innocente pureté. Elle est si nette que nulle trace de souillure ne peut se découvrir chez elle ; la franchise de son caractère reflète la candeur de ses mœurs, toutes ses actions tendent vers le bien. Sa fidélité, sa vertu, sa sincérité font d'elle une créature céleste.

Nulle femme ne pourrait lui être comparée si, en ce bas monde, la Géorgienne n'était là pour apaiser la soif.





LES FRANQUES

DE CONSTANTINOPLE

MIRACLES du souffle des lèvres de Jésus, boutons de rose du jardin de Marie, reines du siècle et de la grâce, femmes franques, chacune de vous est un trésor de beauté et un seul de vos regards enivre davantage que le plus célèbre des cabarets !

Quel est ce vêtement varié de couleurs et quelle est cette taille qui fait penser à un jeune plant d'arbre savamment cultivé? Que ce soit un grec ou bien quelque voyageur étranger, celui qu'elle aime se voit contraint de crier grâce. Qui veut vaincre cette belle est vaincu, qui veut s'attacher à la Franque s'attache à elle. Chaque église s'ouvre pour ses galants rendez-vous : plût à Dieu que nous ayons commis avec elle tous les péchés d'amour !

Il lui faut des amants au visage imberbe

et sans nulle trace de barbe : honte sur moi ! pour la franque, je voudrais revenir à cet âge où nous sommes encore dénués des attributs de la virilité ! Auprès d'elle la barbe est aussi mal venue que noire chevelure et lèvres rouges : le barbu comme le nègre doivent renoncer définitivement à toute entreprise. C'est là le seul refuge de ces infortunés, ils doivent s'y résoudre comme s'il eût été question pour eux d'un lièvre encore gîté en pleine forêt.

Que la noire chevelure se retire en lieu ténébreux, telle est l'idée fixe de cette belle. A l'en croire, les créatures qui vivent sous l'eau des fontaines ne devraient jamais apaiser leur soif que dans la nuit. La Franque née dans Stamboul se montre parfois plus raisonnable.





LES DANUBIENNES

Comme si vous occupiez le trône de Feridoun, vous jetez sur chaque pays un regard hautain, femmes moldaves à la mauvaise mine : n'avoir point de beauté est l'un des signes distinctifs de votre race.

Garde-toi des embrassements des femmes bulgares : toutes sont atteintes des plus honteuses maladies.

N'arrête point ton regard sur la femme croate, même si sa personne, ses mœurs et ses habitudes te semblent pures ; autant les jeunes garçons de Croatie sont agréables, autant les femmes le sont peu.

En vérité, s'il y a beaucoup de femmes et s'il n'y en a point de savantes, il en est cependant dont la personne semble faite de feuilles de roses qu'un zéphir matinal suffit à froisser. C'est alors un délicieux abreuvoir, un astre d'amour, une coupe à déguster, dans le lit, au milieu des soupirs

et des minauderies, un palmier élancé dont on presse la taille gracieuse et qu'on fait onduler en s'abandonnant aux transports de l'amoureuse passion.





LES FRANÇAISES

Fille du Dieu qu'on adore à Rome, fruit du jardin de Jésus, tu es douée d'une élégante beauté, ô Française, et ta personne a le poli d'un lingot d'argent!

Là, les parures sont faites de matières solides, et les vêtements ornés avec variété; là, on néglige le badinage avec les jeunes garçons pour ne s'occuper que des femmes.

Un fait particulier à remarquer : elles sont plus nombreuses que les hommes.

Certaine coutume qui passe toutes les bornes permises s'observe en ce pays. On y traite un petit chien comme un enfant; cet animal est mis sous le voile qui couvre le sein, il lui faut absolument reposer sur la poitrine des belles. Cette détestable mode s'est tellement répandue qu'elle est admise dans tout le pays.

La plus fâcheuse des habitudes de la nation, est de se livrer incessamment aux déchirements de la discorde, il en est surtout ainsi maintenant [1].

Louanges et actions de grâces au Dieu qui fait arriver à chacun ce qui lui est destiné! C'est vraiment là une chose admirable : voilà comment l'un est cochon et l'autre chienne!

1. L'auteur écrivait pendant la grande Révolution.





LES POLONAISES

Vous couvrez vos désordres du voile du mariage encore bien que, comme l'ascète, vous vous ceigniez la taille d'un cilice, femmes polonaises! Chacune de vous est toutefois remarquable par sa gracieuse figure et sa taille élevée.

Charmante est sa démarche, charmante est sa parole, mais, pour la ruse, elle l'emporte sur toutes les femmes; aussi chaque amateur du sexe lui abandonne-t-il son cœur.

Ce ne sont vraiment pas là des jeux innocents, mais bien des procédés de Juive.





LES ALLEMANDES

Toi dont le visage attire dans l'église, comme un cierge, le regard des moines, toi dont l'œillade est le cabaret où s'enivre l'évêque, Allemande, tu es un trésor de gracieuseté, et chacune de tes pareilles est une enchanteresse.

Quelle est cette chevelure d'un noir de zibeline? où trouver cette peau cristalline?

Malgré ses façons galantes, elle reste chaste et préserve avec soin de toute impureté les plus secrets de ses charmes. Pareille personne est vraiment digne d'admiration; c'est là, pour l'aiguillon, un vrai jardin d'amour. Le palmier s'humilie à l'aspect de sa taille de cyprès, et la bouche est impuissante à la décrire.





LES ESPAGNOLES

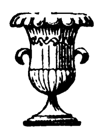
Étudiant curieux des finesses de la science, écarte le voile qui te cache les filles de ce monde! Les Espagnoles sont vraiment extraordinaires : chacune sait charmer par son chant et sa guitare; ses gracieuses proportions font d'elle un objet ravissant; elle l'emporte sur toutes par l'élégance de sa taille svelte.

Vois ce corps semblable à l'argent : à peine la fleur du jasmin approche de la blancheur de son sein; on dirait que la nature l'a formée de perles dissoutes!

Si elle se trouve en union intime avec l'objet aimé, on la voit se comporter comme une prostituée ivre de désirs. Mais pourquoi mépriserais-je ces femmes à ce propos, si leurs maris les veulent ainsi?

On voit chaque année arriver là, du

Maroc, filles et garçons; le peuple de Fez remplit tout le pays, vient-il donc y chercher un tombeau?





LES ANGLAISES

Anglaise, toi qui, dans le pays des Francs, ornes ton front de la boucle du noir Hindoustan, tu as, pour parure, gracieux visage, gracieuses façons, gracieuse démarche; la rose à cent feuilles a oublié ses couleurs sur ta joue, et, sur ta lèvre, le rossignol a déposé le secret de ses roucoulements.

Par nature, toutes sont chastes et ont un penchant pour la parure et l'ornement.

Mais quel est ce brouhaha d'assemblées, de bruit de paroles et de voix [1] ? Le secret est le talisman qui garde le trésor : ne lève la main qu'au moment de frapper.

1. Allusion au Parlement.



LES RUSSES

Vous qui suivez la voie pernicieuse de l'Eglise, et ornez la vile croix, troupe des femmes russes au teint jaune et à l'œil de mauvais augure, si votre corps est blanc comme la neige, il est froid comme le serpent et votre réduit secret brûle d'un feu plus ardent que la fournaise de Satan, l'infidèle : l'exigence de votre constitution est telle qu'il vous faut besogner et le soir et le matin.

Comme l'Abyssinienne et mieux encore, la Russe sait feindre la virginité après avoir été déflorée.

Autant son extérieur est désagréable, autant son tempérament est fâcheux et malsain ; le feu de ses désirs est tel qu'il faut une troupe d'hommes pour l'éteindre ; aussi, pour ce motif, toutes se prostituent : triste est leur naturel, triste est leur figure.

Ni le jour, ni la nuit, ni pendant l'incommodité mensuelle ou la grossesse, elles ne s'arrêtent.

Pour la Russe, point d'adultère; elle ignore même ce que c'est; aussi s'égaye-t-elle même avec le bouc. Nulle dispute en ce pays à propos de femmes : elles sont chose commune et publique.

Tout cela me fait penser à la Bohême, où chaque ville est une fabrique de bâtards. Là aussi se voient mille ou deux mille prostituées dont chacun peut se dire l'amant; du reste, ce n'est pas seulement aux citadins qu'elles ont affaire : les villageois en tâtent aussi de jour comme de nuit.

Chaque année, le gouvernement y trouve son compte, car cela lui donne quelques milliers de soldats de plus; aussi ces pratiques n'attirent-elles, en ce pays, ni mépris ni blâme : elles sont, au contraire, considérées par chacun comme choses dont la nation a lieu de se féliciter.





LES HOLLANDAISES

Si, avec votre langue difficile, vous êtes savantes, Hollandaises, nulle de vous ne fait naître le désir sensuel, car vous avez mauvais principes, mauvaise conduite et un teint couleur safran ; allumer l'amoureuse ardeur n'est point votre lot.

Filles et garçons manquent également de grâces ; tout en eux ressemble aux Juifs. En vérité, il est inutile de m'arrêter aux amours de pareilles femmes !





LES AMÉRICAINES [1]

Toi qui t'avances dans le jardin de l'espérance, Nouveau-Monde, semblable au paradis terrestre, tes filles ont vilain aspect et ressemblent plutôt à des femelles d'animaux qu'à des femmes.

Elles ne portent leur enfant que sept mois, commes si elles voulaient accoucher deux fois l'an.

Là l'homme vieillit bien plus vite que parmi nous ; il est privé d'intelligence et son corps est chétif. Quant à toi, curieux, qui veux tout savoir, j'ignore vraiment quelles passions peuvent agiter un être aussi débile.

1. Il s'agit ici des indiennes peaux-rouges.



SUR LE MARIAGE

Toi qui recherches la tranquillité d'esprit, ne va pas, de ton plein gré, te porter candidat au mariage, lors même qu'il s'agirait d'une vierge fille des Césars de Rome ou des Cosroës de Perse. Gardetoi de tomber ainsi dans ce qui fait le malheur de l'existence, évite à ta libre tête ce joug pesant. Perdre son indépendance pour avoir lignée est un acte digne seulement d'un être privé de raison.

Quel malheur de se voir réduit à une seule femme et de renoncer aux plaisirs d'une incessante variété! Ainsi s'exprime Nabi, notre vénérable prédécesseur; ainsi l'a-t-il écrit dans son Khaïrié.

Imite la lune dans ses continuelles révolutions, ajouterai-je, et change chaque nuit de gîte; ménage-toi un nid dans chaque jardin et une maison dans chaque

quartier; bois à toutes les fontaines que t'offre ce monde, et ne te restreins point à une seule source.

Vraiment j'ignore pourquoi certains imbéciles veulent qu'on soit limité à une seule femme! Elle peut avoir mauvaises mœurs, mauvaises qualités et mauvais caractère; peut-être aussi l'horrible jalousie la possédera-t-elle, et alors elle accablera son malheureux époux de mille chagrins et contrariétés, si parfois il s'absente ou passe une nuit hors de chez lui.

Mille humiliations différentes arrivent à celui qui, de sa propre volonté, accepte, en cette vie, pareille prison. Un étranger respectable se présente-t-il, qu'on lui crie : « A la porte, le sodomiste! » et qu'à gorge déployée on lance l'appel : « Au feu! » qui fait arriver tout le quartier. Bientôt le bruit de la dispute s'élève jusqu'aux cieux et ainsi le mari se trouve déshonoré aux yeux de son hôte. Le spectacle de ces scènes désolantes fend le cœur; aussi ne chargerai-je pas davantage mon œuvre de pareils détails.

Mais, si cette coquine devient enceinte, il faudra lui attraper l'oiseau qui fera son caprice ; elle voudra des choses qui n'ont jamais existé, telles, par exemple, que la cervelle et la tête de l'anqa [1]. Puis ce seront lamentations et grimaces affectées. « Je suis morte, crie-t-elle d'une voix tonnante ! Que le regret de mes péchés me soit refusé, » ajoute-t-elle, « si je badine jamais plus avec ce mari qu'anime une ardeur de bouc ! Loin de moi ce bélier en rut qui sollicite, chaque nuit, la faveur de l'approche ! »

Le pauvre époux, étourdi de ces clameurs, n'en doit pas moins courir à la recherche de nourrices basanées ; bientôt à celles-ci s'ajoute le tracas des serviteurs, des femmes, des amis et des esclaves. Ce ne sont plus que cris, disputes et plaintes à faire croire arrivé le jour du jugement dernier. Son âme est dévorée de chagrin, et sa maison aussi agitée qu'en temps de tremblement de terre.

1. Oiseau énorme et fabuleux.

Enfin un bâtard est mis au monde, mais c'est un nouveau supplice qui commence; si, par malheur, il s'agit d'un garçon, cela dépasse alors toutes les bornes. Cours annoncer cette bonne nouvelle à l'univers entier et distribuer des bourses d'argent de côté et d'autre. Ne tarde pas, de plus, à apporter un berceau si tu crains de voir les pincettes des femmes du quartier te mettre la tête en pièces.

Ecoute maintenant une incessante musique te corner aux oreilles : ninny mon petit, ninny mon pacha, ninny mes deux yeux; mon bébé, mon mignon, mon trésor, mon doux agneau! D'un côté, à la porte, on entend : taq ! taq! et de l'autre l'enfant crie : wâq!... wâq!...

Qui, en pareil cas, ne serait point atteint de mélancolie et ne se dégoûterait et de l'existence et de ses soucis? Qui n'abandonnerait et sa maison et son avoir et, par la pensée, ne fuirait jusqu'aux Indes?

Chaque fois que tu rentres inopinément chez toi, tu y trouves mille intrigants rassemblés. « Telle personne vient de

partir », te dit-on, mais tes sorbets aussi sont partis avec elle ; — tel enfant est venu, mais ton helva a disparu avec lui ; il est vrai que, pour te consoler, tu as des nouvelles de l'iman ou du cheickh effendi.

Tu souffres, mais la plainte ne t'est point permise, et qui pourrait supporter pareille angoisse ? Ainsi mille chagrins se succèdent en cet état où le malheureux croyait trouver ses aises.

Le bon vivant qui s'adonne au plaisir est-il jamais tombé dans pareil précipice, et a-t-il jamais, de son propre mouvement, donné dans un aussi fâcheux piège ? S'il a une idole en partage, il ne lui consacre point mille et une de ses nuits.

Le célibat caractérise l'homme d'expérience, aussi Jésus s'y est-il fermement tenu : il est la liberté et la puissance, aussi vrai que l'expérience est la base de la science, que la nuit fait naître le désir de la lumière, que nos ancêtres mangeaient du helva et qu'une habitation nous est nécessaire.



LES BAIGNEUSES

PRÊTE l'oreille à mes vers, toi qui as du penchant pour les belles ; je vais t'entretenir des baigneuses.

Quelle honte s'attache à ces gens qui, au bain, se retirent en cabinet particulier ? Quoi d'étonnant cependant à ce que l'attrait du bain soit tel qu'on reste à s'y réjouir jusqu'au soir ?

Remarquez ces coquettes coiffeuses, et ces masseurs aux larges pantalons rouges, et ces servantes, si propres de leur personne, qui se tiennent debout, les reins entourés de châles brodés d'or : nul lien ne peut, à cette vue, retenir la langue amoureuse.

Leurs nâlins [1] leur donnent, tout à la fois,

1. Sorte de socques élevés sur deux planchettes transversales et qu'on s'attache aux pieds pour se les garantir de la chaleur du sol.

une taille de deux andazés [1] et une gracieuse démarche. Le meilleur serait de les voir déchirer leurs voiles en cent pièces avant que le masseur n'arrivât. Chacune a l'air fin, et d'une finesse extrême, aussi quelle force et quelle patience ne faut-il pas là à l'amateur de femmes !

Elles mettent en œuvre toutes leurs grâces coquettes à feindre de chercher une puce et, par elles, le bain semble alors éclairé d'une douce lumière. On voit, en cet instant, leur image se refléter dans le bassin aux ablutions, comme le disque du soleil dans la mer. Avec leurs doigts recourbés elles peignent leurs chevelures qui, dénouées, tombent sur leurs reins; leurs mains teintes de henné, mêlées à ces boucles d'ébène, semblent des branches de corail mêlées dans de l'ambre noir; au milieu de ces ténèbres leur sein brille comme une lune qui se lève dans une nuit sans étoiles. Le nu de leur corps fait pâlir les clartés du jour, comme si elles eussent

1. Mesure de longueur analogue au yard anglais.

été, en partie, voilées par une éclipse. L'étoffe de leur pechtemal [1] est distribuée avec tant d'art qu'il semble moins fait pour cacher que pour laisser deviner : on aperçoit des seins qui font penser aux citrons dorés, ce sont là des collines élevées dans le jardin de la beauté. Contempler ce corps gracieux engendre mélancolie, car on voudrait reposer sur ces formes enchanteresses. Que dirai-je maintenant des houris et des anges, puisque de pareils charmes leur commandent l'admiration ?

Supposez cependant qu'une d'elles devienne enceinte ; chacun alors la taxe d'infamie et la regarde d'un air courroucé : Voyez ce ventre enflé, dit-on si elle se trouve en quelque compagnie ! Les dames l'appellent auprès d'elles et se plaisent à la faire marcher. Dans cette misérable condition, on la voit leur porter légumes au vinaigre, fruits et sorbets. Telle veut une chandelle, telle autre un savon ; toutes

1. Pièce d'étoffe dont on s'entoure les reins et les cuisses dans le bain.

mettent en œuvre une ruse différente. L'une feint, pour la tourmenter, que le lif [1] lui manque, l'autre que la corde de son instrument s'est cassée; on lui jette une tasse d'eau froide, on lui cingle la figure d'un poignée d'herbes ou bien encore on lui enlève son pechtemal des reins : bref, toutes s'attachent à la tourmenter. Chacune la découvre d'un côté, tantôt l'une, tantôt l'autre, et tout cela à cause de sa faute.

Tu crois, en dirigeant ton regard dans une autre pièce, être en présence d'une noce où manquerait la musique, tant il y a de galants rassemblés; ils sont vêtus du fouthat [2] et, au milieu d'eux, se poursuit une narration propre à faire naître les désirs. Certains portent à leurs lèvres l'ambre du chibouck ou le serpentin du narghileh, et tel, pour faire plaisir à un ami, adapte le fourneau au tuyau de la pipe.

Mais il est bien rare que ces badinages

1. On appelle lif des fibres de palmier dont on se sert pour se savonner.

2. Tablier dont les hommes se ceignent au bain.

ne finissent pas par une dispute. Alors chacun se met en garde : on voit tel brave s'armer de nâlins, tel autre d'un boisseau et tel d'une tasse : on les prendrait pour une troupe de démons. Si tu restes à observer l'affaire, tu entendras les épithètes déshonorantes ricocher d'une tête sur l'autre.

— D'où arrives-tu, polisson qui, la nuit, hantes l'étuve ?

— Et toi, effronté coureur de prostituées ?

— A vous tous, vous ne me plaisez pas davantage que la foule des coquins de la grande jetée du port !

— S'il en est ainsi, fuis-nous et tu feras ton éloge !

— Mes amis ne sont point du nombre de ces gens-là ; l'un est bey et l'autre pacha !

— Sans doute ils sont de si noble origine que les poils de leurs moustaches sont faits de fils d'or !

— Voyez ce morveux, fait un autre, qui se mêle de nous prendre mesure !

— Oublies-tu, s'écrie celui-ci, que c'est un bonheur pour toi que de ramasser la babouche tombée du toit?

— Aussi, répond l'autre ironiquement, dit-on que c'est au bain que les nus se donnent rendez-vous!

Ainsi on les entend s'entreprendre mutuellement et s'injurier comme des prostituées qui se disent leurs vérités.

Tout honteux, je quitte leur bain et vais retrouver les dames dont les frais visages sont autant de pièges et dont chacune semble une vivante image de la lune; qui pourrait s'empêcher de louer Dieu en les admirant?

Ces roses prennent, sur le divan, des poses coquettes; là se voient les jolies esclaves aux doigts de rose. D'ambre gris elles ont parfumé leurs jambes : on les prendrait alors pour des cassolettes où brûle le bois d'aloès. A la vue de ces minauderies provocantes et de ces gestes gracieux, je ne puis, de désir, m'empêcher de soupirer. Que de grâces et que d'appâts, m'écriais-je! Si cette jeune beauté se met à

chercher une puce, c'est alors qu'elle fait éclater à tes yeux mille détails charmants. Admire-la sur le lit de repos semblable à une voiture fastueuse : elle te rappellera le diamant lui-même ou te semblera une coupe ornée de perles.

Dans la salle demi-fraîche, elle se tient jusqu'au soir et jusqu'à ce que tout ait été remis dans un ordre parfait. Alors elle sort du bain brisée de fatigue, mais on trouve encore de la grâce dans sa lente démarche : elle s'avance avec mille façons délicates et charmantes, d'un pas plein de langueur et le corps comme endolori.

Qu'ai-je à en dire de plus ? Est-il besoin d'autres explications pour l'auditeur intelligent ? Il emploiera sans embarras les mots nécessaires, car le connaisseur n'hésite jamais en matière de plaisirs ; l'intelligent méprise les discours superflus et, sans longue dégustation, dégage les pensées aimables et dissimulées : un jeune homme d'une agaçante fraîcheur ne nous est-il pas plus agréable à admirer qu'un frontispice d'irréprochable ordonnance ?



LES FEMMES VAGABONDES,

LES VOISINS ET LA JUSTICE

AMATEUR de femmes, aie soin de te vêtir chaudement avant de t'engager dans la voie de la recherche des belles; ainsi seulement tu atteindras ton but, car il te faudra le poursuivre jour et nuit, sans repos ni trêve.

Le plus intelligent, quand il s'avance dans l'obscurité, ne saurait discerner facilement s'il a bien affaire ou non à une femme du métier. Qu'il ne s'en rapporte pas là-dessus au bruit public ni à ce qu'en disent les galants : on a vu bien souvent des coureurs novices tomber nuitamment dans de funestes embûches.

Les femmes mettent en œuvre les manèges de la coquetterie pour attirer dans ces maisons que distingue une lumière extérieure. Une fois au lit, elles emploient et

d'agaçantes demandes et ces façons agaçantes dont usent ces fées; elles vous prennent la main et la dirigent vers leurs plus secrets appâts, pendant que leurs lèvres distillent des paroles aussi douces que le chant du rossignol. Alors elles dérobent, comme par surprise, un baiser excitant et poussent le verrou dans sa gâche. Peu s'en faut que l'amoureux sans expérience ne se laisse aller à mettre son poignard dans la gaîne. Mais un grand bruit éclate en cet instant : c'est un autre individu qui, déjà au courant de pareille intrigue, se présente. Les habitants du quartier sortent de chez eux, barbes blanches, barbes noires et bohémiens; ils viennent en hâte frapper à la porte, bientôt tous ensemble la poussent et l'enfoncent.

Ils conduisent alors la belle au tribunal d'un iman encore tout étourdi des vapeurs du sommeil, la culotte à peine attachée, un bâton à la main et les cheveux épars sous son turban. On surnomme, à bon droit, pareil magistrat : le geôlier de Dieu; comme un coing, il se trouve toujours, à

point nommé sur notre chemin pour nous faire choir.

— Loin de moi, dit-il, cette femme sans foi qui est tombée dans le péché maudit et dépravé de l'adultère ! Cache-toi, fornicatrice, sorcière infâme, pécheresse licencieuse. Cette action constitue indubitablement le crime d'adultère, tel que les recueils de la loi sacrée le définissent. Il me faut en présenter mon rapport au tribunal ; jamais pareille chose n'est arrivée dans le quartier ! Qu'on amène cette vagabonde infidèle qui se livre à la fornication, puisque voilà le peuple assemblé pour l'audience.

— Hélas ! monseigneur, dit un témoin, celui dont il s'agit était un noir, car qui aime la débauche recherche son semblable, et l'infidèle la femme infidèle. C'est en action que nous avons surpris ce mulet dans la maison.

— Mais, mon cher, interrompt un autre, malgré tout le respect que je lui dois, je dirai à monseigneur que celui qui courait devant nous de maison en maison était

tout jaune! Nous lui présentions des sacs pour l'y faire tomber, mais Dieu a permis que le poisson s'échappât dans la mer.

Bref, chacun fait au tribunal une version différente, car nul n'ignore que le Turc s'exprime avec difficulté. — On sait, dit l'un, que, dans notre patrie, on lave les yeux des cochons avec du café. — Quant à moi, fait un autre, je ne dissimule point de cornes sous mon bonnet.

Pendant ce temps, l'amoureux, retiré chez lui, soupire et pleure; les mains lui tremblent en rattachant la coulisse de son pantalon. A son trouble vient se joindre la crainte que la rose un instant effleurée n'ait distillé pour lui quelque poison subtil.

Si la galante a de l'expérience, elle mettra, dans cette affaire, le juge de son côté. Elle explique à l'iman, à sa façon, comment tout cela est arrivé.

— Viens, lui dit-il alors, nous allons examiner cela avec mon épouse. Et il fait entrer chez lui la pauvrette qui lui glisse dans la main quelques pièces, cadeau nia-

ble. Le Hodja-Effendi tressaille de plaisir, il use d'indulgence envers elle et la déclare pure de toute faute.

Admirons la prudence de ce magistrat et prions le Seigneur d'éloigner de nous la soupçonneuse calomnie. — Que voyez-vous là d'étonnant, mes frères? Les coïncidences sont si trompeuses, les conjonctures si fâcheuses et les accusations si hâtives! N'a-t-on donc jamais vu faute pareille à celle de cette femme; est-ce là une tache irréfragablement rebelle au savon?

Voilà donc l'amant resté inconnu et les bâtons judiciaires laissés vierges de son sang. Nombre de femmes à bonne réputation sont montées dans le même char; vous ne trouverez toutefois pas pareille tache à mon turban de célibataire.

On en use de même pour toi qui rejettes les femmes et attires le jeune garçonnet; même surpris en flagrant délit, l'iman trouve encore le moyen de t'excuser; il te suffit de couvrir ton péché d'une apparence dévote; quant à moi, je juge d'une

pâtisserie sans m'inquiéter de ce qu'elle paraît être. Cet enfant, dis-tu, est le fils de ma tante que j'élève dans ma vieillesse.

Tout au contraire si, par la permission de Dieu, vous provoquez une naissance, il ne vous reste plus qu'à porter vos soupirs dans l'exil; il en est de même si quelque vieille intrigue galante vient à se découvrir; te voilà alors traduit devant le cadi ou au divan viziriel. Mais pour celui qui cherche son plaisir parmi les jeunes élégants, il peut se comporter à sa fantaisie : il sera renvoyé chez lui la tête haute et le cadi le traitera comme un second Alexandre de Macédoine.





AUX DAMES

O FEMMES dont j'ai décrit la troupe et dont j'ai écarté les voiles, peut-être ai-je découvert la honte de quelques-unes; mais aucune en est-elle morte?

Mes vers ont décrit ce paradis qu'entoure le chalwar [1]; je les ai enfilés avec symétrie comme des perles dans un fil d'or, mais sans négliger de semer, dans la description que je faisais du caractère des femmes, quelques gais hémistiches.

1. Large pantalon bouffant porté, en Orient, par les hommes comme par les femmes.



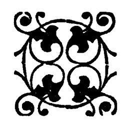
SUR L'AUTEUR

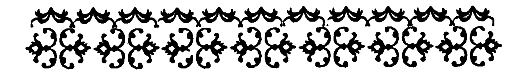
COMBIEN d'années se sont écoulées de ma vie ? Il est facile de le lire sur mon visage, mais la vertu d'un talisman noue ma langue et les dinars [1] seuls peuvent la délier.

Bien que je paraisse encore solide, ma tombe est ici près, si j'en crois l'observation astronomique faite à ce propos. Que nul ne marche à regret dans ce chemin, car, au fond de la fosse profonde, se trouve peut-être le pardon. Une énigme se cache sous la concision de ce seul mot ; qui ne verserait, pour la résoudre, des larmes de sang ? Tout seigneur finit par aller se reposer dans cette vallée et chaque vivant par prendre le chemin de cette prison.

1. Pièces de monnaie d'or anciennes

Que ces deux hémistiches couronnent mon œuvre et que l'ami des femmes suive la bonne voie !





INCONVÉNIENTS DES EXCÈS AMOUREUX

O TOI que la concupiscence fait l'esclave d'incessants désirs, arme-toi courageusement du fer et de la hache d'armes : ne va pas user de demi-mesures avec cette passion, car de tels excès sèchent la source même de la vie. Cette eau précieuse donne l'éclat de la santé à la face de l'homme et fait la force de ses membres; c'est elle qui rend la vivacité de l'esprit au littérateur, c'est elle qui constitue l'essence même de la vigueur de l'âme et du corps, c'est l'huile qui entretient la flamme de la vie, c'est elle qui donne de la clarté à l'esprit. On comprend ainsi pourquoi la troupe des vieilles femmes est si nombreuse.

Celui qui fait son occupation du voluptueux contact voit sa face et ses membres s'amaigrir; son corps entier perd sa vi-

gueur et toute occupation est, pour lui, cause de maladie. Les charmes de la figure s'évanouissent, bientôt les infirmités l'assaillent, et comment pourrait-il en supporter le choc? la goutte, la paralysie, le tremblement nerveux et le catarrhe se succèdent. On ne voit plus la tranquillité du corps se peindre sur ce visage et l'on prendrait ce jeune homme pour un vieillard. Hanter les cabinets particuliers du bain est le plus rapide moyen d'en venir à cette misérable condition.

Sur quelle multitude, dit Loqman, y en a-t-il eu un seul qui ait pu s'accoutumer à l'action charnelle? A cet excès, ajoute ce sage, se livrait en certaine année un joli garçon. — Je n'ai pas la force de me retenir, disait-il, et mon tempérament me porte irrésistiblement aux délices de l'amour. — Toi qui fais ma vie, lui disait son père, avec l'aide de Dieu on arrive à tout supporter. — Alors pourquoi ce Dieu ne m'a-t-il pas doué de patience, au moins une fois par semaine? — Hélas, ajoute ce sage distributeur de conseils salutaires, une

semaine entière ne lui resta plus pour se livrer aux plaisirs !

La précieuse substance de l'homme est la base de la beauté et de l'existence, à cause d'elle la vie se répand abondante dans notre âme. Tu peux, par son moyen, devenir l'artisan de ta propre ruine ou ménager à ton être une surabondance de vie.





CONCLUSION

Me voici dans un nouvel embarras et chaque moment ajoute à mon chagrin. J'ai accepté avec obéissance une obligation imposée : fidèle à ma parole, j'ai composé un poëme, un poëme que je puis bien qualifier d'aimable, puisque mes vers y ont été consacrés aux femmes. Mais quelle a été la substance de mon discours, quelle en a été l'essence et le but? L'Eden du plaisir; aussi que d'éloges, ménagés selon les règles de l'art, en ai-je faits!

L'orphelin, dit un proverbe, se coupe lui-même le nombril; de même, je n'ai reçu d'aide de personne. Dans cette œuvre, j'ai aligné en stances prosodiques et, des préliminaires à la conclusion, des vers de facile diction.

Si j'ai mis en scène toutes les femmes du monde, je n'en suis pas moins tombé dans

les filets de ces fourbes; pendant que j'écrivais, je croyais préparer le lit où je devais jouir des faveurs de mon amante; mais, cette fois encore, mon attente a été déçue.

Que de peines et de soins m'a donnés ce travail! Il m'a fallu m'enquérir de toute cette troupe de prostituées. Sur les secrets les plus intimes des femmes, je prêtai l'oreille à l'époux et j'écoutai ce qu'Adam disait d'Ève. J'ai usé de toutes les ressources de ma mémoire et mis ensuite au jour ce que j'y avais d'abord renfermé; ce n'est pas sans effort que mon esprit a subi la continuelle contrainte de cette garde.

Nulle trace de mensonge chez moi; dans mon village, on ignore la dissimulation : tel un pays m'était décrit, tel mon qalem [1] l'a dépeint. Où a-t on vu ma langue substituer un mot à un autre ou mon souvenir manquer de rectitude? Avec de l'attention, nulle parole utile ne passe inaperçue dans le champ de la pensée. La fente de

1. Roseau taillé qui sert de plume.

mon qalem est la bouche qui lui sert à parler, encore bien qu'elle soit muette ; s'il se trompe parfois, peut-être soulève-t-il encore alors un agréable zéphir.

Par égard pour ma bien-aimée, j'ai dépensé beaucoup de turc ; pour elle, j'ai parcouru bien des pays. Ainsi achevée, mon œuvre semble n'être qu'une goutte ; à l'œil de l'ignorant, ce n'est qu'un tissu de mailles poétiques ; pourtant mes vers sont nés de longues méditations. Ils ne me sont pas arrivés comme des perles qu'on tire parfaites de la coquille, mais il m'a fallu, après leur naissance, les soumettre à un examen sévère et judicieux ; en vérité, ils ne sont point éclos revêtus d'une virginale perfection !

Je ne voulais pas qu'ils imitassent de précédents hémistiches et que leur espoir fût fondé sur le souvenir : nous les souhaitions gouttes puisées du sein de notre propre mer, atomes saisis au vol dans le rayon de lune de notre propre nuit. Si une lampe est tout d'abord allumée, il est ensuite facile d'y enflammer mille bougies : puisse

cette même flamme éclairer le savant et jeter, sur les ténèbres de l'ignorant, la lumière de l'esprit !

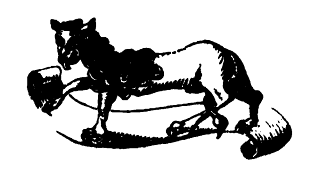
J'attends avec confiance un rival, tant je me sens fort sur mon sujet. — Combien, dit-on, n'ai-je point composé, à ce propos, des vers rapides ! — N'ajoute point foi à la parole mensongère de celui qui parle ainsi. Il m'a fallu recueillir les particularités propres à chaque peuple ; ce n'est pas sans peine que j'ai pu, de renseignements divers, faire un corps, et donner la description d'une nation. Il s'agissait parfois de pays presque inconnus — tout le monde ne naît pas citoyen de Chiraz, — ou bien encore j'avais affaire, soit à un interlocuteur de langue arabe, soit à un galantin à tête vide. J'ai distingué chaque genre d'un autre, car il y a parole et parole, il y a mot et mot, et je me suis attaché à la réalité aussi bien pour les génies que pour les hommes. Puissé-je être le Gabriel qui apprendra à distinguer, parmi les hommes, une espèce d'une autre.

Toujours la langue de l'intelligent est

inquiète, fût-il retiré dans le coin le plus discret de sa maison; ne va pas croire que j'aie été déçu dans mon amoureuse attente: je suis devenu, au contraire, la lanterne familière du harem, celle qui en connaît tous les détours. J'ai vaincu, à ce jeu, ma belle adversaire étonnée de l'échec; elle est maintenant la perle qui pend à ma paupière. Ainsi mes chagrins se sont changés en joie et mes pleurs en une pluie de miel. Je m'étais familiarisé avec le malheur : qu'on ne me regarde point comme un homme si j'ai jamais crié grâce. Il en serait de même si, de nouveau, mon cœur était déchiré en mille pièces ou si les larmes coulaient, en fontaine, de mes yeux, car la plus grande affliction m'apparaît comme une promesse de bonheur.

La tombe est altérée du vin de mon sang, mais qui peut savoir ce que le sort nous destine? Souvent l'espoir du matin est déçu avant la fin du jour, aussi je laisse la chandelle de mon existence brûler à sa guise. Plaise à Dieu que je reste pour jouir de la société de ma bien-aimée et je n'in-

quièterai personne, que je ne prenne jamais dans mes filets l'oiseau du désir et ne rejette point loin de moi ce qui me viendra dans la main. Rester ferme en face du malheur, c'est enfoncer un poignard dans le sein de son ennemi, mais l'athlète qui brûle d'amour tombe immanquablement sous la domination de sa maîtresse. Fais, Seigneur, que, semblable à la Vierge Marie, ma bien-aimée paraisse toujours aimable à mes yeux! Puisse enfin ce *Zenan-Nameh,* maintenant terminé, m'attirer vos éloges! *Amen.*





TABLE

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR 1
INVOCATION PRÉLIMINAIRE 7
MOTIFS DE LA COMPOSITION DE CE POÈME . . 10
PRÉFACE 19
Les Hindoues 28
Les Persanes. 30
Les Bagdadines 33
Les Egyptiennes 35
Les Soudanaises 40
Les Abyssiniennes 43
Les Yéméniennes 45
Les Marocaines 47
Les Algériennes 49
Les Tunisiennes 50
Les Mecquoises 51
Les Damascènes 58
Les Syriennes. 60
Les Bédouines. 62

Les Druses 65
Les Alépines 67
Les Anatoliennes. 69
Les Insulaires de l'archipel ottoman . . . 71
Les Constantinopolitaines 73
Les Grecques 86
Les Arméniennes. 91
Les Juives 94
Les Bohémiennes 96
Les Rouméliennes 97
Les Albanaises 98
Les Bosniaques 99
Les Tartares 101
Les Géorgiennes. 102
Les Circassiennes 105
Les Franques de Constantinople 107
Les Danubiennes. 109
Les Françaises 111
Les Polonaises 113
Les Allemandes 114
Les Espagnoles 115
Les Anglaises. 117
Les Russes. 118
Les Hollandaises. 120
Les Américaines. 121
Sur le mariage 122
Les Baigneuses 127
Les femmes vagabondes, les voisins et la justice. 134
Aux dames 140

Sur l'auteur 141
Inconvénients des excès amoureux . . . 143
CONCLUSION. 146



Le Puy, imprimerie Marchessou fils.